

LES DEUX MARIAGES

PAR A CANTEGRIVE



2 francs



Éditions du
Petit Echo de la Mode
1, Rue Gazan, PARIS, XVIII^e



Madame, Mademoiselle,

**Pour être toujours élégante ;
Pour embellir votre maison ;
Pour faire de jolis ouvrages :**

ABONNEZ-VOUS

au bel hebdomadaire féminin de Modes,
Patrons, Ouvrages, Tricots,
Organisation de la maison :

**LA
MODE
ET LA
MAISON**

*Demandez 5 spécimens gratuits assortis en vous
recommandant de la Collection "STELLA" à*
LA MODE ET LA MAISON, 1, rue Gazan, Paris-14^e

LISTE DES DERNIERS VOLUMES
PARUS DANS LA COLLECTION

“STELLA”



371. **L'offrande**, par M^{me} Ch. Péronnet.
 372. **Loulette et son mari**, par Line Deberre.
 373. **L'idylle sous l'orage**, par Marthe Bousquet.
 374. **L'aveu qui sauve**, par Lya Berger.
 375. **Paladins modernes**, par Claire Géniaux.
 176. **Le jardin des rêves**, par Lucienne Chantal.
 377. **Les jours nouveaux**, par Germaine Verdat.
 378. **Le chevalier vengeur**, par E. Michaud.
 379. **Derrière le masque**, par Jeanne Moret.
 380. **La femme du feu**, par Jean de Barasc.
 381. **Le paradis retrouvé**, par Edouard Adenis.
 382. **Personne ne m'aime!** par Chantal.
 383. **Evangéline**, par A.-M. Hullet.
 384. **D'une fenêtre**, par Marie Thiéry.
 385. **La sacrifiée**, par H.-A. Dourlinac.
 386. **Un étrange voisin**, par José Myre.
 387. **Isa, ma cousine**, par Jean Jégo.
 388. **L'île des sept sommeils**, par Alice Marin.
 389. **Aime-moi...**, par Marie de Wally.
 390. **Gladys... et le poro-épique**, par Léon Lambry.
 391. **J'ai deux amours**, par M. de Crisenoy.
 392. **Au pays du soleil**, par Pierre Claude.
 393. **La fiancée perdue**, par Guy de Novel.
 394. **La chance**, par René Daumière.
 395. **Vainore!** par J.-G. Chenavéry.
 396. **La petite fille au fantôme**, par Isabelle Sandy.
 397. **Mission secrète**, par C.-N. Williamson (trad. E.-P. Margueritte).
 398. **Le bien-marié**, par Georges Beaume.
 399. **Droit son chemin**, par Jean de Lapeyrière.
 400. **Noémi bon-cœur**, par Antony Dreyer.
 401. **Au gré du destin**, par Y. de Saint-Céré.
 402. **La femme au miroir**, par Paul Cervières.

(Suite au verso.)

Derniers volumes parus dans la Collection (suite).

403. **En face de la vie**, par Marthe Fiel.
404. **L'homme est le maître**, par Ruby M.-R.
Ayres (trad. M.-H. Lagarde).
405. **Le voyageur inattendu**, par Germaine
Verdat.
406. **Un mari par surcroît**, par J. Dorthis.
407. **Deux fiancées**, par Ch. Garvice (trad.
O'Nevès).
408. **Le mobile secret**, par H. Lauvernière.
409. **Davia**, par Jean Rosmer.
410. **Un cœur renaît**, par Marie de Wally.
411. **Quand il revint...**, par H. de Marcillet.
412. **Moute et les deux cousins**, par Guy de
Téramond.
413. **En plein mystère**, par Eymery Stuart.
414. **Anne-Marie**, par Jean Marclay.
415. **Prise au piège**, par Brada.
416. **Deux visages, un amour**, par Paul Bergh.
417. **Fleurs exotiques**, par L. de Maureilhac.
418. **La 35-45 R. J.**, par M.-A.-E. Séouzia.
419. **Le mal que fit une femme**, par L. Gestelys.
420. **Quand l'amour parle**, par M. de Crisenoy.
421. **Gilbert et l'ombre**, par Lita Guérin.
422. **Cœur fermé**, par H.-A. Dourliac.
423. **Dramatique amour**, par Louis Candray.
424. **Dolly Dollar**, par M.-M. d'Armagnac.
425. **Le manoir menacé**, par Jean de Lapeyrière.
426. **La revanche du passé**, par A. de Beau-
franchet.
427. **L'Éternelle Chanson**, par Claude Chauvière.
428. **Le Roman de Jo**, par Lisé de Cère.
429. **L'Étrangère**, par Claude Renaudy.
430. **La gamme de « Do »**, par Marie Barrère-
Affre.
431. **Beautés Rivales**, par Louis d'Arvers.
432. **L'Aventure de M. Mellac**, par Dominique.
433. **Gisèle Reporter**, par Ebouard de Keyser.

== IL PARAÎT DEUX VOLUMES PAR MOIS ==

Le volume : 2 francs; franco : 2 fr. 25.
Cinq volumes au choix, franco : 10 francs.

A. CANTEGRIVE

LES DEUX
MARIAGES

Roman inédit



COLLECTION STELLA

Éditions du "Petit Écho de la Mode"

1, Rue Gazan, Paris (XIV^e)

Les deux Mariages

PREMIÈRE PARTIE

NAGUÈRE

I

1868. La route nationale aux pavés napoléoniens, et encadrée, telle une garde prétorienne, par ses hauts peupliers, s'arrête à l'entrée de la petite ville. Les pavés, poudrés de poussière ou gluants de boue, selon le temps et les saisons, continuent le long de la grand'rue. A l'autre extrémité de la ville, la grand'route retrouve la parade de ses gardes du corps, mélancolique, inutile et décorative, alternant avec des tas de pierres.

Petite ville, entendons-nous ! du moins n'eût-il pas fallu **le** dire à cette époque où le second Empire y nommait des fonctionnaires divers aussi élégants et décoratifs que les peupliers sans ombrages, hautains surveillants de nos beaux chemins de France.

A la vérité, Gardon-les-Vertus se juge impor-

tante autant que la sous-préfecture proche, à cause de sa situation privilégiée, et bien qu'elle n'ait pas l'avantage de posséder un tribunal, ni les familles nobles de l'antique Saint-Bernard-la-Croisade voisine, fière à bon droit de son passé et fermée dans ses remparts. Mais Saint-Bernard restait difficilement accessible, aux confins des landes de la Gironde, tandis que Gardon-les-Vertus s'allonge, riante, ouverte et accueillante, au bord de la Garonne. Les bois débités alentour lui laissent encore aujourd'hui leur saine odeur avant de glisser en lourds chalands vers la grande cité d'Aquitaine, entre des rives légendaires où chaque nom rappelle le souvenir magnifique d'un burg gallo-romain.

Dès l'entrée de Gardon-les-Vertus, sur la place du pont — ce pont, voilà certes un titre de gloire équivalant les murs féodaux de Saint-Bernard! — une maison cossue commence brillamment la grand-rue. En pierre éblouissante, elle se présente de profil, sa façade principale sur le jardin. On y accède, comme jadis, par un portail orné à l'époque de panonceaux d'or.

Vers 1867, M^e Robineau y vivait dans la plus paisible aisance. Il succédait à une lignée de notaires qui, de père en fils ou en « gendre » — ainsi que l'expliquait avec emphase le tabellion, — perpétuaient honorablement la tradition des cartons verts, depuis plus de trois cents ans, à Gardon-les-Vertus. M^{me} Robineau (née Palmyre de La Flotte, à Saint-Bernard-la-Croisade), faisait oublier par sa douceur amène la distinction majestueuse qui aurait pu éveiller les susceptibilités de la population gardonnaise. Plusieurs fois déçue dans ses espoirs de maternité, elle en conservait secrètement une tristesse mêlée d'amertume, et tout l'amour de ce ménage uni se concentrait sur leur unique enfant, « fruit tardif de leur tendresse », ainsi que l'exprimait M^e Robineau.

Quand Esilda, en crinoline blanche, s'exerçait au clavecin dans le vaste salon, entourée du cercle des fauteuils mortellement solennels sous leurs housses à volants, ses yeux s'attachaient d'abord au portrait du notaire royal, en perruque à catogan, vêtu d'un habit bleu brodé et qui portait l'épée : « Une épée qui peut faire *vrai mourir?* », demandait autrefois à son père la petite fille admirative.

« Bien qu'elle ne soit point destinée à cet usage tragique, ma fille, certainement, elle pourrait donner la mort, car elle a même la rigole... », lui était-il répondu avec quelque gravité.

Cette rigole mystérieuse impressionnait vaguement Esilda, mais au fond de ses rêves elle regrettait encore aujourd'hui que la mode fût passée de voir un M^r Robineau avec jabot, manchettes et souliers à boucles, son estomac comprimé dans le gilet à fleurs, en vrai costume de cour. Par comparaison, elle trouve inesthétique la sempiternelle redingote noire qui remplace dès le matin une robe de chambre à ravir M. Purgon, le faux col à pointes où reposent les courts favoris de M. Robineau, et, substitué au tricorne, ce haut de forme à ailes, disgracieux, qui recouvre en toute saison son « toupet » grisonnant. Il est vrai que les manières affables et pompeuses de M^r Robineau, de même que la vaste crinoline de Madame et ses délicieuses coiffures en dentelle et rubans sur ses boucles blondes, s'adaptent admirablement les jours de réception aux fauteuils en velours noir ornés d'une bande de tapisserie claire, parmi le fouillis des poufs et des chaises crapaud. La table de Boule supporte une potiche et l'album de famille, un tapis d'Aubusson recouvre le parquet patiné, luisant, odorant la cire fraîche. Dans les grands miroirs dorés surchargés de sculptures, Esilda voit aussi se refléter une théorie de jeunes filles aux jupes ballonnant, ayant toutes frais visage, de grands yeux et

ce front bombé qui eût fait présager une volonté en puissance à des observateurs plus perspicaces que le bon notaire et la douce Palmyre. Combien ils eussent été surpris, sinon scandalisés, qu'une femme bien née pût ambitionner meilleur sort que cette existence unie, partagée entre les devoirs de société et ceux de la maison, et occupée de ces travaux manuels sans éclat où les tendres pensées du cœur ont plus de part que l'imagination (toujours dangereuse).

Quand Esilda, lasse du clavecin, se glisse derrière les lourdes tentures que relèvent des embrassés en câbles de soie, elle aperçoit l'ouverture en as de cœur des rideaux de mousseline, ornés de merveilleux rinceaux en fine soutache, savamment entrecroisés, et tout de suite, en face, l'enfilade du pont, l'autre rive miroitante plantée d'aulnes de « la rivière » — comme on dit bonnement en parlant du fleuve — et comme toile de fond les onduleux coteaux. Tout contre le pont, le chevet de l'église s'élève du bas côté profond, les maisons du premier plan cachant une partie de l'édifice. Esilda les connaît toutes ces maisons peu attrayantes de l'autre côté de la grand'rue. La plupart n'offrent que leur dos et la porte de « derrière », la façade principale ouvrant sur l'autre rue qui rejoint la grande à la place du pont. Peu de passants, autrement dit pas, sauf les jours de marché. Les visiteurs pénètrent par la grille du jardin qui précède la maison et l'entoure de deux côtés, avec des allures de parc. Il arrive parfois — c'est un jour de gloire pour la petite ville ! — que des équipages armoriés venant de l'extérieur s'arrêtent à l'entrée de la rue. Un valet de pied descend pour s'informer de la demeure de M^{me} la baronne Elie du Gers. Immédiatement les seuils se garnissent sans vergogne de boutiquiers, mais si l'on pouvait voir les rideaux à l'envers, ils seraient couverts d'yeux, comme de mouches. Habituelle-

ment, quelques charrettes traversent seules le pont : « prière d'aller au pas », et le coupé grinçant de M. de Toulenne qui va promener son pauvre hémiplegique de « l'autre côté de l'eau ». On a le temps d'entrevoir, car le vieux cheval trotte paisiblement, un long visage de momie ennuagé d'une immense voilette blanche tombant d'un chapeau rond à franges et des boucles d'oreille jusqu'aux épaules. Tel, à l'orée d'une ruine altière, un donjon écroulé, M. de Toulenne s'affaisse à la gauche de l'aristocratique effigie, le chef branlant, et son impériale trop longue semble bavée par la lèvre pendante. Le dimanche seulement il y a la sortie de la grand-messe et, après vêpres, cette gaie procession de la jeunesse qui va « promener » en bande, les jeunes filles bras dessus, bras dessous. Elles ont une réputation de gentillesse loin à la ronde : taille, démarche... coquettement troussées. La longue pointe frétilante de leur foulard de tête est un poème, jaillie du tout petit rond de soie où elles trouvent moyen d'enfermer de jolis cheveux.

Mais le dimanche, il n'est pas bienséant d'approcher des fenêtres « comme il faut », du moins ostensiblement ; on se tient côté jardin. Ce n'est pas qu'Esilda le dédaigne, elle ne connaît rien de plus beau que son parc et sa maison. Son enfance, enclose entre leurs murs, rien d'ailleurs n'a pu lui faire croire qu'elle ait été austère. Ce n'est pas comme pour le notaire royal et son père : elle manque ici de termes de comparaison. Elle a poussé à l'ombre de ces beaux arbres et de vigilantes tendresses, telle une plante saine, sans soins excessifs, c'est-à-dire défendue des contacts extérieurs mais non pas des intempéries, ni des contraintes, et, enlacée dans les mille détails d'éducation, d'étiquette, de tenue auxquels la femme du monde de ces temps-là se reconnaissait du premier coup d'œil. Elle les avait acceptés pêle-mêle, avec la tendresse sévère,

sans discuter l'une plus que les autres. L'esprit critique étouffé dans l'œuf lui faisait complètement défaut. Elle l'eût jugé d'ailleurs inconvenant, sinon coupable, en son cœur simple, la soumission l'ayant pliée une fois pour toutes dès le berceau. Sa mère, formée de même, n'avait jamais songé à s'en plaindre, ses grand'mères non plus, sans doute. Cependant on disait de l'une d'elles — d'après M^{me} Peyrossac, il est vrai, qui collectionnait les anecdotes malicieuses présentes et passées — qu'elle avait une « tête de fer ». Ce daguerréotype, où elle apparaissait si soudainement agressive dans un certain jour, les cheveux tirés sur un front net et malgré de fort beaux yeux légués à sa petite-fille, semblait lui donner raison. « C'était une originale », disait-on chaque fois qu'on parlait de la « tête de fer », si singulier que parût ce qualificatif « originale » dans un milieu fait pour casser l'aile au plus petit soupçon de fantaisie.

— Qu'est-ce qu'elle a fait pour être originale? demande un jour innocemment Esilda.

— Oh! elle avait des manies : ainsi ne portait-elle de chapeau qu'à l'église, autrement elle le mettait dans son cabas, et douée d'un caractère tellement emporté qu'on la nommait « grand'mère Éclair ». Elle n'avait jamais pu garder de servante, ... jusqu'au jour où elle en rencontra une qui lui rendit ses coups. De plus, jalouse à tel point de son mari, un fort bel officier, que le soir, prétendait-on, elle épinglait ses draps au matelas quand elle l'avait bordé. Ce dernier trait de l'originale et violente aïeule, Esilda ne le connut bien entendu que plus tard, mariée et mère de famille.

Outre le portrait du notaire royal, il y en avait d'autres, aussi dépourvus d'art, mais non de moindre intérêt, ornant la tapisserie moirée du grand salon. Cette tête énergique, coiffée d'un bonnet à la Charlotte Corday, avait failli tomber sous le couperet en

93. On ne prononçait le nom de cette grand'mère-là qu'à voix grave, avec un soupçon d'émoi rétrospectif : ne fut-elle pas exposée au pilori, du lever au coucher du soleil, sur la place principale de Gardon ? Esilda en frissonne encore.

Par contre, sa bru, cette belle dame aux boucles brunes et aux yeux comme deux longs grains de muscat noir, en robe-chemise, la taille serrée sous la gorge, lui dispute aujourd'hui la palme de gloire à Gardon-les-Vertus.

L'anecdote devenue traditionnelle, Esilda la sait par cœur, dans ses plus menus détails, car on se répète volontiers dans la maison. Lorsque l'empereur — le grand, — préparant la campagne d'Espagne, faisait construire ces routes militaires dignes du nom romain, il était venu lui-même à Gardon inspecter l'ouvrage du génie et déterminer l'emplacement d'un pont reliant les deux rives, et il avait logé dans la maison Robineau. On l'y reçut avec cette hospitalité, aussi digne que fastueuse, de tradition dans la vieille France. Si bien qu'à l'heure du départ, l'empereur, charmé, pria M^{me} Robineau d'exprimer un désir qu'il pût exaucer en remerciement.

— Sire, répondit tout de go la dame, je souhaiterais que le pont fût placé de telle sorte que, des fenêtres de ma maison, la vue pût l'enfiler jusqu'à l'autre rive du fleuve.

Et ainsi fut fait, Napoléon ayant immédiatement ordonné l'orientation du pont nouveau dans l'axe du beau regard de son hospitalière hôtesse.

Depuis lors, les abeilles avaient fraternisé avec les fleurs de lys dans la maison des notaires et, tout doucement, les eussent détrônées à l'élection du second empereur si la M^{me} Robineau actuelle, née de La Flotte (de Saint-Bernard-la-Croisade), n'avait maintenu avec une ténacité secrète, mais immuable, les opinions monarchiques de sa propre maison.

M. Robineau, mari autoritaire, mais d'esprit éclectique, s'en accommodait fort bien. Ses souvenirs de jeunesse dataient des derniers ans de la Restauration. Il ne pouvait oublier non plus « l'épée à rigole » du notaire royal, s'il tenait que Napoléon Bonaparte, qui avait rehaussé magnifiquement le lustre de sa maison, fût le plus grand homme du monde.

En fin de compte, ces récits et quelques anecdotes similaires n'étaient-ils pas suffisants pour alimenter l'imagination d'une petite fille sage? sans l'étonner d'ailleurs plus que de raison, car les personnalités bizarres ne manquaient pas autour d'elle. Les petites villes d'autrefois, préservées des touristes de passage et de la T. S. F., offraient moins ces « faits en série » qui rendent le moindre bourg d'aujourd'hui banal et sans imprévu.

Ainsi cette cousine Peyrossac, tante à la mode de Bretagne, qui avait la langue si alerte, n'était-elle pas connue pour des fantaisies qui défrayaient la chronique locale? L'hiver dernier, par exemple, elle avait porté — à l'hilarité de toute la société — l'étoffe de son manteau pliée sur le bras, tant l'ennuyait un essayage chez la « tailleuse ». Quand il faisait trop froid, elle drapait le lé sur ses épaules : « Il fait châte long, disait-elle, et ainsi, l'an prochain, en m'en servant à l'envers, j'aurai un manteau neuf. » La chambre où le D^r Peyrossac avait rendu le dernier soupir, soigneusement fermée depuis, elle n'y pénétrait que les jours d'orage. Là, sans lumière, assise sur un prie-Dieu, la tête sur ses genoux et se bouchant les oreilles, elle agonisait de frayeur à chaque éclair, son chapelet cliquetant aux doigts. Le docteur, voltairien comme il fut de mode à cette génération qui prêtait serment « à l'Être suprême », était mort d'un « coup de sang », disait-on, sans avoir eu le temps de recevoir les derniers sacrements. A chaque anniversaire, M^{me} Robineau ne manquait pas de rappeler ce fait

en sourdine, avec un soupir particulier qui impressionnait Esilda. Mais chacun de sourire malicieusement quand, le jeudi après Pâques, M^{me} Peyrossac conviait tous les curés et vicaires d'alentour à un festin prodigieux dont il était parlé le reste de l'année jusque dans les cures les plus lointaines de la lande. « Le déjeuner de la Revanche », l'appelait gouailleusement M. de La Flotte. Ancien conseiller à la Cour de Bordeaux et fervent légitimiste, l'oncle de La Flotte s'était retiré dans sa maison de famille de Saint-Bernard pour y attendre en toute liberté l'avènement d'Henri V. Le docteur et lui ne se rencontraient jadis que pour rompre des lances. M. de La Flotte continuait ce jeu avec sa veuve, au seul sujet de leurs petites cités, chacun féru de la sienne. La causticité du magistrat ayant le don d'exaspérer M^{me} Peyrossac, on avait soin, dans les dîners de famille, de les placer à longueur de table pour éviter un éclat dont la prévision latente terrifiait et alléçait la jeune Esilda, tandis que son cousin très aîné, Fernand Peyrossac, en devenait muet d'appréhension. Enfin il y avait surtout à Gardon la baronne Elie du Gers sa marraine, une marraine de contes de fées.

Des deux maisons d'allure aristocratique de la grand'rue, l'une, à la façade directoire, haussée sur un perron, était habitée par la grande dame, l'illustration de Gardon-les-Vertus. Amie de l'impératrice Eugénie, elle s'était retirée dans sa maison natale après la mort de son mari et, coup sur coup, y avait perdu ses deux enfants. Esilda, qui avait joué maintes fois, petite fille, auprès de l'adolescente disparue, n'entrait chez la baronne Elie qu'avec un battement de cœur. Le destin prestigieux de cette femme qui avait commencé, comme elle, une vie sans faste à Gardon-les-Vertus, sa beauté célèbre à la cour, le malheur final, l'auréolaient du nimbe romantique des héroïnes. Le dimanche, à la

grand'messe, quand la baronne Elie étalait sur l'accoudoir de son prie-Dieu les trois pâles photographies de ses bien-aimés, Esilda sentait palpiter ces rêves déchirants dont l'éclat ne peut être payé que par le drame et la douleur.

Esilda avait été élevée à Gardon chez les demoiselles Merlette, avec quelques jeunes filles bien nées, le surchoix du pays d'alentour. L'été, ces demoiselles se réunissaient dans les jardins pour jouer au volant et aux grâces, à moins que ce ne fût aux yeux bandés ou au mouchoir perdu.

Certains jours, les omnibus de famille, chargés de paniers de provisions, transportaient le petit groupe joyeux dans quelque-une de leurs propriétés champêtres. C'était grand'liesse.

Si quelques frères ou cousins participaient au pique-nique, le diapason de la gaité montait, discrètement, sous l'œil vigilant d'un chaperon. Mais les confidences intimes en étaient alimentées pendant bien des jours.

Entre temps, ces demoiselles jouaient des comédies anodines. Un rôle masculin ne pouvait-il se transposer? Le déguisement devenait une nouvelle source de gaité.

L'hiver, des bals, qui suscitaient joies, déceptions, brigues et envie, défrayaient la chronique de Gardon à Saint-Bernard, cette dernière conservant la réputation de donner les fêtes les plus sélectionnées. Malgré la rigueur du froid ou la neige, nulle n'hésitait, parée, coiffée, fanchon en tête et mante fourrée jetée sur des gazes arrondies en ballonnières, à se faire cahoter des heures dans les lourds omnibus aux roues de fourgons d'artillerie, pour danser jusqu'à l'aube et revenir mouluë, transie, ravie, en faisant résonner cruellement les durs pavés de l'empereur.

Esilda en avait fait l'expérience cette année même, un peu prématurément, dix-huit ans au

moins étant l'âge consacré pour l'entrée dans le monde. Mais la fête avait lieu chez l'oncle de La Flotte, il y aurait la cour et la ville. Nul autre ne donnerait à la jeune fille les émotions de ce premier bal.

Mais ceci mérite un chapitre à part.

II

Ces dimanches où il est de bon ton de s'ennuyer, l'usage admettait cependant, tous devoirs religieux accomplis, qu'on allât écouter l'orphéon sur le foirail, à l'ombre des arbres en quinconce.

M^e Robineau y prenait un plaisir dont M^{me} Robineau n'eût pas songé à le priver. L'un des fameux hauts de forme honnis d'Esilda était même réservé à cet exercice dominical. Il décrivait sans relâche, de la tête au bout des doigts de son possesseur, ces saluts nuancés en quart, demi-quart ou grande parabole, où l'aimable vanité du tabellion se satisfaisait mieux que le pauvre couvre-chef éprouvé.

Entre son père et sa mère souriants et paisibles, Esilda attribuait la torpeur spéciale qui l'envahissait aux suites de ce repas de famille copieux auquel succédaient les vêpres, sans s'avouer qu'elle était peut-être due à l'ennui. Les musiciens, tirant à qui mieux mieux de leurs instruments quelques petits airs guillerets ou sentimentaux, ne formaient plus que l'accompagnement indistinct de pensées vagues. Bien droite dans son corset et soutenant de son ombrelle, en travers des genoux, la crinoline vite indisciplinée, Esilda ne voit plus que vague-

ment les gens qui passent et repassent avec lenteur, entraînant sous leurs pas des petits cailloux. Ses yeux suivent en l'air le mouvement délicat des feuilles sous la brise et les nuages qui semblent promener aussi leur dimanche comme des personnes inoccupées... Une rêverie inconnue ferait sourdre ses larmes si papa, chantonnant en scandant la mesure avec sa canne, ne la ramenait à la réalité.

— Aïe!... ils dé-tonnent, répète maman au rythme des instruments.

Alors un petit soupir de s'exhaler du cœur d'Esilda.

Mais certains dimanches pluvieux, confinés au logis dans la « pièce à toujours » — côté jardin, — on recevait des intimes. Or, côté jardin, c'est le désert : ombreux, roux, vert selon les saisons, parfumé tour à tour de glycine, cytise, rose ou tilleul, et enveloppé d'un silence que plus rien n'émeut quand les cloches dominicales ont fini de sonner. Au fond du jardin (partie réservée d'ailleurs qui touche au potager, avec une sortie de service pour le jardinier), le mur d'angle est enjambé par une branche de chêne, et derrière ce mur, un tel dimanche de l'automne passé, Esilda a entendu cette chose extraordinaire : des rires jeunes, des cris d'enfants. La jeune fille, experte en ruses savantes, comme tous les internés, a eu vite fait de découvrir la cause de ces explosions de joie. Elle a constaté d'abord, de la fenêtre de la lingerie, que la maison voisine, inhabitée depuis la mort du vieux célibataire paralysé, est ouverte à nouveau. Alors elle s'est glissée nonchalamment, un livre à la main, chaque jour un peu plus près du mur, du mur qui rit. Enfin, une fois, n'y tenant plus, elle est montée sur le banc, et du banc sur l'arbre — parfaitement, — en dépit de tous les principes de bonne tenue et malgré les cercles gênants du vertugadin... Ainsi connaît-elle aujourd'hui — de vue — Lydie, Angé-

line, Bertrand, Herminie, jusqu'aux jumeaux dans une berceuse et même leur grand frère : c'est un long jeune homme qui travaille, c'est à ces heures durant, penché sur une table. On aperçoit sa tignasse blonde ébouriffée à travers la vitre, au dernier étage de la maison de pauvre mine et qui continue, ainsi que du temps du vieux monsieur, à paraître bien mal tenue.

Tout à coup, sans raison précise, après ces heures d'immobilité étonnante, le travailleur se lève, tel un ressort qui se détend, et il bondit soudain sur la petite pelouse ravagée par les jeux des enfants. Comme un fou, chantant à tue-tête, il enlace l'une de ses sœurs et l'entraîne dans une danse sauvage, taquine l'autre, fait rugir Bertrand; finalement, la petite Herminie sur une épaule, il galope éperdument parmi les cris épouvantés. Et puis, non moins soudainement, il la dépose sans ménagement, pour suivre, le nez en l'air, un oiseau qui file et défile ses méandres dans l'azur. D'un coup d'aile, l'oiseau est monté tout droit; l'œil émerveillé du jeune homme s'hypnotise. Il fait lui-même, bras étendus, des gestes bizarres et, sans plus de raison apparente, le voilà reparti en trombe, sa tête s'immobilise de nouveau pour des heures derrière la vitre d'en haut. Les petites sœurs peuvent l'appeler, lui jeter des cailloux : plus personne! « Que peut-il bien faire? » se demande Esilda, intriguée... « Il n'a pourtant pas l'air d'un fou », songe-t-elle, ce soir de bal, chez M. de La Flotte. Son oncle vient de présenter à M^{me} Robineau et à elle-même, assise sagement contre les jupes de « maman », Paul Gilbert.

— Le père de ce jeune homme et moi, nous fûmes compagnons d'armes en Algérie, sous les ordres de Mgr le duc d'Aumale, a expliqué M. de La Flotte, et sa famille est votre voisine à Gardon.

M^{me} Robineau a fait un petit salut du haut de la

tête, enfin cette nuance de salut où sa fille mesure le degré d'estime qu'il faut accorder aux gens. Mais Paul Gilbert semble à mille lieues de s'en apercevoir : il a pris immédiatement sa main pour la contredanse. Ses manches sont trop courtes, il a dû grandir dans son habit démodé, — à moins qu'il ne porte celui de son père, trop large, — il paraît intimidé et danse fort mal en dérapant sur ce parquet trop admirablement ciré. Ces réflexions ont eu le temps de traverser la cervelle malicieuse de M^{lle} Robineau quand s'élève, contrite, la voix si joyeuse quand elle taquine les jeunes sœurs :

— Décidément, je suis très maladroit, Mademoiselle, et je m'en excuse.

Alors elle lève les yeux et, juste au-dessus du sien, elle voit ce mobile visage qui s'extasie au vol d'un passereau. Son toupet, bien que lissé à la pommade, s'ébouriffe déjà. Il a toujours l'air d'avoir passé la main dans ses cheveux pour donner de l'espace aux idées qui doivent fourmiller sous ce grand front. Sans plus de gêne, Esilda se met à rire.

— Il me semble pourtant que vous polkez fort bien sur l'herbe, avec M^{lle} Lydie.

Et elle rougit jusqu'aux oreilles d'avoir parlé si inconsidérément. Mais Paul Gilbert n'a pas l'air d'attacher plus d'importance au protocole mondain qu'à la nuance d'un salut, et il faut bien s'expliquer.

Tous les deux rient de concert de se découvrir voisins et amis déjà d'une si singulière façon. Ils se trouvent heureusement à l'autre bout du salon où l'attention de M^{me} Robineau est distraite par un jeune étranger que lui présente M^{me} de La Flotte.

Comment s'arrange la curieuse Esilda pour apprendre en un tournemain (ou tour de danse) à quel travail assidu se livre Paul Gilbert et ce qui le projette, tel un polichinelle hors de sa boîte, au moment où l'on s'y attend le moins ?

Paul Gilbert avoue tout de suite qu'il se passionne pour l'étude des aérostats. Il veut tout simplement voler, et il rêve d'un appareil qui..., d'un appareil que... Il parle avec une conviction éloquente, et Esilda l'écoute, éblouie. Elle ne danse plus, elle vole littéralement aux paroles magiques de son compagnon, mais, comme il lui écrase le pied en mesure, d'un commun accord les danseurs s'arrêtent. Le couple se trouve dans la longue galerie prolongeant le salon qui domine les remparts. Alors Paul Gilbert, comme enivré par ses paroles, attire sans façon sa compagne vers l'une des fenêtres, et elle suit son regard, le vertige au cœur. Depuis les contreforts de la basilique, accotée hardiment au roc boisé, une lumière d'argent coule le long des maisons et des terrasses dévalant à pic. Plus bas, c'est le rempart, la campagne écrasée de sommeil, brillante de rêve à l'infini. En haut, la lune, ronde nacelle, vogue magnifiquement au-dessus des pauvres existences rampantes de la terre... Et la voix ardente du jeune inconnu évoque des possibilités incuies, tout un audacieux avenir qui transformera la vie monotone de la terre...

Mais Esilda est comme le ballon captif qu'à peine envolé l'ancre retient durement au sol. En l'espèce, c'est M^{me} de Pestut, la notairesse de Saint-Bernard, qui tire sur la corde. Grasse, luisante et solennelle, elle passe dans un déferlement de soie au bras d'un jeune homme qu'elle paraît anéantir de son opulence. Les lèvres de celui-ci s'arrondissent autour d'une exclamation muette qui dit clairement : « La jolie jeune fille ! » Mais Esilda se sent brusquement ramenée à terre par le regard désapprobateur de la dame. Ce qu'elle chuchote derrière son éventail ne sera point à sa louange... « Les jeunes filles de nos jours se permettent des libertés... que je ne tolérerais pas des miennes... »

M^{me} de Pestut s'est rééditée deux fois, identique.

ment, constate ce pince-sans-rire M. de La Flotte. Il ajoute après un temps : « Les pauvres petites ! »

Paul Gilbert n'a rien saisi de cette scène, il continue de parler avec feu, grisé maintenant de cette jeune beauté qu'il vient de ravir un instant — lui seul avec elle seule — loin de ces conventions étouffantes qui les environnent. Mais elle est déjà d'aplomb sur le parquet solide, parmi les fleurs, les gazes bouffantes, les cires, « pauvres petites étoiles jaunissantes », songe-t-elle désenchantée et dans la réalité de ce salon exemplaire où sa mère s'inquiète de l'avoir perdue de vue un trop long moment. Alors Paul Gilbert la ramène, soumis tout de suite, et quand elle avoue avec ingénuité qu'elle lui envie surtout les bébés jumeaux : « J'aimerais tant avoir beaucoup de petits frères et sœurs ! » il ne sait que lui dire délibérément : « Eh bien ! il faudra franchir le mur et venir les embrasser ! »

A la seule évocation de cette escalade, Esilda, assise de nouveau contre les dentelles chantilly de la crinoline maternelle, Esilda se sent envahie à la fois par une tentation scandaleuse et un vague remords — délicieux tourment.

Et puis c'est tout. Elle n'a plus dansé avec Paul Gilbert, mais cette fin de soirée lui a laissé une impression de vertige. Comme en rêve, elle revoit les couples tourbillonner sur une mesure précise que scande impitoyablement l'orchestre. Audessous des tailles minces, les jupes des jeunes filles s'évasent tels les calices renversés de larges fleurs. Les jeunes gens papillonnaient autour d'elles, le gibus balancé à revers de bras dans de grands saluts et les basques des habits battant à la mêlée générale des quadrilles.

Les bougies des candélabres d'albâtre coulaient en larmes qui se figeaient, et, malgré la surveillance d'un serviteur préposé au soin de les moucher ou de les éteindre, l'éclatement d'une bobèche au lustre

à girandoles causait parfois un remous des danseurs et une exclamation des parents alignés le long des murs, « en tapisserie », dans les fauteuils du pompeux mobilier de satin cerise. Les dernières danses n'ont plus été qu'un mouvement machinal dans la griserie étourdissante du décor, des lumières, des parfums, et elle eût manqué une figure du quadrille si un jeune cavalier, justement le jeune homme que M^{me} de Pestut paraissait renseigner si élogieusement sur son compte (mais l'a-t-elle seulement regardé?) ne l'avait sauvée fort à propos d'une distraction sans précédent.

Père et mère sont revenus très satisfaits. Le nom de Belpompe scande leurs propos, tel un « leitmotiv ». Ésilda somnolente comprend vaguement que c'est celui du jeune homme inconnu (on lui en a tant présenté, ... toute la faune d'alentour)... et que ses parents, amis de jeunesse des siens, vont prendre leur retraite dans le pays. M. et M^{me} Robineau ne tarissent pas, tandis que le landau des grands jours berce durement les rêves d'Esilda.

III

Gardon-les-Vertus, ainsi que toute ville de province à cette époque, comptait une société de bon ton, recrutée pour une part dans les domaines environnants, petite société bien disante, où l'on savait causer, discuter en restant affable, voire lire avec intelligence et profit. Les scandales y étaient rares, la bienséance leur donnait le moins de publicité possible, et longtemps après certains drames

intimes on en était encore réduit aux conjectures. Non pas que la médisance perdît ses droits : la gazette locale s'alimentait les jours de visite, surtout quand l'une de ces semeuses de nouvelles ambulantes, fléau des agglomérations resserrées, y tenait, comme l'on dit vulgairement, « le crachoir ».

Chez M^{me} Peyrossac, maligne et curieuse et qui savait faire vider leur fond aux gens pincés, on en avait toujours pour son argent. La soirée des La Flotte fait les frais de sa réception hebdomadaire après le bal. M^{me} de La Flotte n'y assiste pas. Elle reçoit, telle une reine, à Saint-Bernard, mais n'en sort jamais. Quant à M. de La Flotte, il parcourt aisément, pour un oui, pour un non, à cheval ou en voiture, la vingtaine de kilomètres qui le sépare de Garçon, et il n'y manquerait pas aujourd'hui. Sa royale pointant victorieusement, il se pavane dans un aréopage de dames mûrissantes armées de tricot ou de crochet, en attendant « la partie ». Certaines intimes qui passent l'après-midi régulièrement chez M^{me} Peyrossac ont troqué leur chapeau pour la « coiffure d'appartement ». Remarquons combien il y avait de vieilles dames dans la société d'autrefois, vraiment *âgées*, avec des robes en couleurs consacrées : puce, violette ou grenat, et de grosses boucles blanches encadrées de ce bonnet à fanfre-luches qui vous étiquetait impitoyablement dès l'âge canonique. Quelques jeunes femmes passent, en visite de cérémonie et en chapeau discret; peu ou point de jeunes gens. Ils préparent des examens de fonctionnaires ou font leur droit dans les grandes villes. Ils ne reviendront qu'assagis, mariés ou pour fixer leur destinée, sagement guidée par le choix des familles.

Quant aux jeunes filles, elles se marient si jeunes qu'elles n'ont pas quitté le giron maternel quand les jupes s'enrichissent de dentelles et que la « capote fermée » remplace l'onduleux chapeau bergère. Et

si l'une atteint vingt-cinq ans, on décrète que la pauvre a « coiffé Sainte-Catherine » — et elle le cache comme un déshonneur. M^{lles} Saint-Colin, filles du directeur de l'Enregistrement, sont cet après-midi les seuls échantillons de la jeunesse féminine de Gardon avec Esilda. Elles ne font pas l'effet de devoir attendre longtemps l'effacement fatal qui guette les sacrifiées, les signale à l'appel redoutable de tous les dévouements obscurs, sans autre compensation que de sécher sur pied ou de devenir saintes. Elles ne parlent déjà que pour répondre avec un air de touchante gratitude, et admirer M. de La Flotte qui porte beau la cinquantaine.

Le héros du jour s'adosse à la cheminée ; sa belle tête, avec la double huppe d'épais cheveux gris, est encadrée par les plumes de paon jaillies des deux vases en cristal opaliné, nouées d'un serpent vert et or, et qui se font pendant aux côtés de la pendule sous verre. Son regard glisse, narquois, vers son ennemie intime que démange une furieuse envie de le provoquer. Alors il préfère prendre les devants et lance une pointe au sujet de Fernand dont l'absence se prolonge. Trouverait-il des distractions imprévues auprès de cette vieille tante inopinément découverte?... Les oreilles sont dressées, et M^{lle} Piquemale passe sa langue pointue sur ses lèvres blêmes... Mais M^{me} Peyrossac, qui est une fine mouche, garde un ton aimable pour expliquer que la tante en question, brouillée jadis avec le docteur, s'est souvenue effectivement tout d'un coup de ce neveu inconnu et l'a prié de venir en son château de Dordogne. Fernand a dû prendre en mains ses affaires fort mal gérées... Faut-il ajouter que l'inventaire d'une bibliothèque séculaire doit faire oublier à son fils les heures et le temps?...

Et c'est tout. Voilà les bonnes amies encore réduites aux conjectures ! La tante est à héritage, cela va de soi. On plaint hypocritement M^{me} Pey-

rossac de sa solitude. M. de La Flotte se permet une plaisanterie à double entente qui, en temps ordinaire, eût fait bondir leur hôtesse et dont ces dames feignent de se scandaliser en indiquant les jeunes filles. Esilda, tout en simulant une grande application à son travail, écoute avec le vague espoir de surprendre un nom. Et tout à coup les Gilbert sont sur le tapis. « Ces pauvres Gilbert ! » Les voilà classés. Par bribes, elle comprend que le père, surmené de travail — il est professeur de physique dans un lycée quelconque, — a dû prendre quelques mois de repos. Madame, encombrée de sa nombreuse progéniture, on ne la connaît que pour l'avoir aperçue chez l'épicier ou chez le boucher. Elle n'a fait et on ne lui a rendu que des visites de cartes. Evidemment, c'est du monde à part.

— Il n'y a qu'à voir les enfants *sortir sans chapeau dans la rue*, de vrais sauvages ! décrète M^{lle} Piquemale de sa voix étudiée. Quant au fils, un toqué ! Il prétend — c'est le père lui-même qui l'aurait dit au receveur des tabacs — avoir inventé une machine volante ! Que voulez-vous, des gens pareils n'auront que ce qu'ils méritent quand le garçon aura fait la culbute.

M^{lle} Piquemale passe pour le bel esprit de Gardon-les-Vertus, parce qu'elle tourne des acrostiches. C'est une spécialité, elle y emploie ses loisirs ; un pour Elodie, un pour Irène, un pour Célestin. Certains sont interchangeables.

Esilda prépare le nain jaune, l'air distrait, sans perdre maintenant une syllabe — son cœur lui fait mal ! — Ah ! mon Dieu ! la culbute ! méchante Piquemale ! Mais que dit son oncle de La Flotte ! Il est le seul ou presque à soutenir la famille hors cadre.

— Culbute, peut-être, a-t-il repris, mais pour moi, ce garçon extraordinaire a certainement un brio de génie !...

Bon oncle ! Il ne saura pas tout à l'heure pourquoi sa nièce l'embrassera avec effusion.

Et tandis que, la petite société rangée autour de la table, chacun compte ses jetons en croquant des biscuits avec un doigt de vin sucré, c'est au tour des Belpompe d'exciter la verve. Là, il y a unanimité. La petite ville s'enorgueillit de récupérer une famille aussi importante. M^{me} Robineau rappelle à voix douce qu'elle fut aux Oiseaux avec M^{me} de Belpompe. M^e Robineau et le juge ont fait leur droit ensemble. Les épisodes se succèdent sur tant de bons tours d'étudiant. A savoir si ce brave Antonin de Belpompe continue de cultiver les calembours ? Il en eût fait, le col sous la guillotine !

Une voix proclame :

— Quelle bonne fortune de voir notre cercle s'augmenter de personnes si agréables !

Et c'est un concert :

— M^{me} de Belpompe était fort jolie !

— Mais d'un collet monté !... Gare à vos plaisanteries, monsieur de La Flotte !

— On dit sa fille Hortense des plus accomplies.

— Quel âge ?

— Oh ! d'après mes calculs, elle doit dépasser largement sa majorité, car elle naquit, il m'en souvient, ce jour où M. Ressac s'est noyé si extraordinairement dans sa mare !

— Comment ! Et pas encore mariée, cette jeune personne ?

— On la prétend fort difficile. Peut-être, après tout, un coup de cœur secret.

L'une de ces dames, toujours des premières et des mieux informées, prend un air entendu et, entre haut et bas :

— Je me suis laissé dire que la jeune personne, supérieure, éloigne plutôt les soupirants, aucun ne se trouvant à la hauteur !

— Par exemple ! s'oublie à jeter en boutade la

prompte M^{me} Peyrossac, faut-il à cette demoiselle du génie jusque sur l'oreiller?

On n'ose protester, parce que tout lui est permis. M^{lle} Piquemale glousse même un petit rire, ainsi que M^{me} Saint-Colin, qui monte en épingle les mots de M^{me} Peyrossac.

— Elle va vous faire concurrence, mademoiselle Piquemale, dit malignement M. de La Flotte; car M^{lle} de Belpompe, ne vous en déplaît, Mesdames, compose.

— Des vers? demande M^{lle} Piquemale, sur l'offensive immédiatement.

— Et de la prose aussi.

— Il paraît, figurez-vous, chères amies, se hâte de reprendre la dame qui sait tout, qu'elle a même voulu publier un roman. Mais on prétend... (elle rapprochait son fauteuil des autres qui, la lèvre friande, resserrèrent le cercle) on prétend que le livre est fort avancé pour une jeune fille élevée aussi strictement, effleurant, c'est peut-être un jugement téméraire, jusqu'au secret de l'alcôve!

Murmure de désapprobation *sotto voce*.

— D'ailleurs, sa mère s'est opposée à sa publication, comme vous le pensez!

— Elle a bien fait.

— Où irons-nous si les femmes marchent sur les brisées des hommes?

— Cela tourne toujours mal, Mesdames. Voyez cette George Sand!

— En attendant, pas d'épouseurs!

— Pourtant la fortune est très intéressante...

— Mais alorrrs, trrrranquillisez-vous, Mesdames — la voix stridente, c'est M^{lle} Piquemale, roulant les r comme à la Comédie Française, — la demoiselle peut tout se permettre. Une belle dot est le meilleur des passeports.

— Et la beauté! ajoute perfidement M. de La Flotte, ravi d'avoir provoqué cette agitation dans

la « mare aux grenouilles », ainsi qu'il qualifie impertinemment le cercle des bonnes langues de Gardon. Mais il y a aussi le fils, qui est tout à fait charmant, mademoiselle Piquemale!

— Pour ce que j'en ferai, cher Monsieur! riposte la demoiselle, pointue.

— Et que va-t-il faire lui-même ici, venant de Paris?

— Voiré!...

— Mesdemoiselles, faites les enjeux! s'exclame bouffonnement M. de La Flotte, en s'emparant du nain jaune.

M^{me} Robineau lui jette un regard mécontent, mais M^{me} Peyrossac oublie ses taquineries habituelles. Sa réception va contre-balancer le bal des La Flotte. On a déballé un sac de nouvelles. Il y en a pour des jours à parler, comploter, médire, déparler. C'est un déchainement de joie.



Comment Esilda a-t-elle rempli les dix-huit années qui viennent de s'écouler? Il lui semble aujourd'hui les voir, rapetissées par l'éloignement, uniformes, heureuses, rentrer les unes dans les autres comme les divisions de cette lunette d'approche où son père lui montrait les astres quand elle était petite et déjà émerveillée des choses hors cadre, de celles qui — elle le sait bien — ne font point partie de l'existence habituelle d'une demoiselle de bonne société, à Gardon-les-Vertus. Part de rêve, à laquelle il ne faut penser que le moins possible : le tiroir secret.

Cet hiver, qu'a-t-il donc de particulier? Il pleut davantage, peut-être, et le jardin est interdit aux brodequins délicats. La neige elle-même s'est mise à tomber. Ses flocons légers font pourtant de la prairie le plus beau tapis de mariée qu'on puisse

voir. Le massif central, avec ses traditionnels panaches, en prend un air de poésie, ses pauvres huppés pitoyables givrés de larmes cristallines.

Des vers de *Recueil choisi* chantent dans la mémoire d'Esilda et lui mettent aux yeux des larmes, à propos de rien.

De la dépouille de nos bois
L'automne avait jonché la terre,
La forêt était sans mystère,
Le rossignol était sans voix.

Si Esilda osait s'analyser, elle pourrait imaginer que des ailes s'efforcent d'écartier de durs élytres qui emprisonnent son cœur, et parfois, frissonnantes d'avoir été tant comprimées, timidement elles s'éploient. Alors Esilda se met au clavecin et chante des mélodies romantiques, les plus romantiques de sa collection.

Parfois papa entr'ouvre la porte du salon, bat la mesure du haut de son faux coi, sourit d'attendrissement et s'en va vite, parce que la sonnette tinte à la petite porte de l'étude, annonçant un client. Maman vient à son tour, dérange les bibelots, époussette les plumets dans les vases bleus en forme de lyre qui se font si esthétiquement pendant aux côtés de la haute pendule à colonnettes. Ses doux yeux de myope cherchent sa fille avec quelque inquiétude. Esilda, l'inspiration coupée, s'enroue, fait une fausse note... Les exercices de Clementi montent et descendent, pour le plus grand apaisement de l'imagination et de maman, d'un bout à l'autre du piano!...

Et quand elle coud, appliquée, dans la lingerie d'en haut, auprès de Toinette, sa bonne, Esilda a désormais beaucoup de distractions. Toinette, ainsi nommée parce qu'elle est la fille de la cuisinière Antonia, femme d'Antonin, le domestique-cocher-jardinier, lui enseigne pourtant des points merveilleux,

invisibles et indécousables, pour ajuster les trente-six petits côtés amincissants d'un cache-corset qui fait partie du trousseau. Trousseau ! si le mot n'est pas joli, joli, combien la chose est réjouissante ! Brave Toinette ! Elle ne soupçonne pas d'idéal plus loin que son surjet bien « roulisé ». Née dans la maison, elle prie seulement le bon Dieu d'y rester toute sa vie au service de M^{lle} Esilda. On se tromperait en en déduisant que Toinette soit simple, elle a même beaucoup de sagesse et de bon sens, mais elle sait se contenter de ce qu'elle a et ne cherche pas midi à quatorze heures, comme on dit. Avec surprise, elle voit donc sa jeune maîtresse « échapper » tout à coup l'ouvrage et grimper sur le haut escabeau pour regarder dehors. Et quand cette dernière revient s'asseoir en face d'elle et lui pose tout de go cette étrange question :

— Tu n'as donc jamais eu envie de te marier, Toinette ?

Elle répond paisiblement, moitié patois, moitié français, quelque chose dans ce genre :

— Eh té ! comme les autres, peut-être ! — Seulement, ça ne s'est pas rencontré, leur envie en même temps, celle de l'autre et la sienne. Ses parents l'ont tenue de court, dans l'austère maison Robineau. Ils ne lui permettaient pas d'aller au bal, et les galants, ils auraient trouvé le gourdin du père s'ils avaient voulu « fréquenter » de trop près. — Finalement, « celui qu'on se serait peut-être plu, il en a épousé une autre », conclut-elle. « Mais ça ne m'a pas rompu le cœur, Mamizelle, c'est des bêtises qu'on dit, ça m'aurait fait bien plus misère de quitter la maison. Faut dire qu'ici on a toujours eu son plein de travail et la tranquillité jusqu'à la mort, puisque Mamizelle doit me prendre à son service quand elle se mariera. N'en manque pas pour m'envier, allez ! »

Et comme Esilda pousse un long soupir, la servante se scandalise :

— Gageons que Mamizelle n'a pas peur de rester fille, elle! une demoiselle si bien pourvue, et que de Gardon à Saint-Bernard tous les beaux jeunes messieurs la reluquent... Bien sûr on lui offrira le plus conséquent!

Toinette défile un chapelet des joies qui attendent Esilda et elle-même, entraînée dans son orbite.

— Ah! bercer sur ses genoux de futurs petits notaires!

Esilda, rougissante, se laisserait gagner à l'appât d'un avenir aussi attendrissant si des cris discordants ne troublaient tout à coup le silence ouaté du jardin. La neige a cessé, la jeune fille n'y tient plus. Elle « échappe » cette fois le si remarquable pantalon à haute broderie et descend en sourdine. Père et mère font une visite — sans elle, heureusement! — une visite qui..., une visite que..., enfin une visite dont on a essayé de lui cacher, visible comme le nez au milieu du visage, le but, avec le souci de ne pas l'amener. Elle enfle les sabots de Toinette et, cli-clac, perdant l'un, rattrapant l'autre (ma foi, tant pis pour les brodequins!), elle file jusqu'à son observatoire.

Les branches sont comme des quenouilles d'où pendlrait la laine, mais une brume opaque voile heureusement les perspectives et son escalade, car elle sait bien que, grâce au dépouillement des arbres, les fenêtres sont des yeux braqués de partout sans qu'on s'en doute.

Si la prairie est immaculée dans le parc Robineau, le pré voisin a l'air d'un miroir en débris. La neige piétinée n'offre plus que des flaques où pataugent les enfants. Ils se bombardent de boules de neige, criant et reniflant à faire frémir la poétique Pi-quemale.

Paul, descendu en trombe de son perchoir, se défend contre la bande entière. Esilda se leurre-t-elle? Il lui semble que les yeux du combattant cherchent

sa maison. Seigneur! penserait-il à elle? Tout à coup une balle siffle par-dessus le mur et vient s'écraser bien juste à côté de la curieuse. Sans mot dire, le cœur battant, Esilda dégringole et fuit jusqu'à la maison. Naturellement la malchance veut que père et mère rentrent au même instant.

— Comment, à cette heure dehors, ma fille! et par ce brouillard!

Esilda écorne la vérité pour la première fois de sa vie :

— J'avais froid, j'ai fait en courant le tour du jardin...

Par bonheur, Madame grelotte sous son lourd châle de l'Inde, retenu haut par le plus grand de ses camées, et Monsieur, comme sa femme, est tellement enchanté de leur visite que la sermonce passe au bleu. Le soir, de son lit ennuagé de mousseline, Esilda les entend longtemps parler dans la chambre proche. Évidemment, il doit s'agir d'elle. Esilda a un petit vertige et serre sur son cœur sa croix de première Communion. Mon Dieu! que l'avenir est magnifique et terrifiant!

IV

Esilda met une robe de popeline à larges rubans écossais et, pour la première fois du printemps, son grand chapeau bergère garni de toutes petites marguerites. Toinette l'accompagne, cinq pas derrière. On en compte bien cinquante jusqu'au portail de M^{me} Elie du Gers, mais il ne serait pas bienséant

qu'une jeune personne comme il faut arpentât la rue sans chaperon. Exception faite des martinets revenus qui s'affairent au raccommodage de leurs nids, qu'est-ce qui pourrait bien compromettre M^{lle} Robineau, pendant ce trajet de deux minutes? Voyons! Il y a le clerc qui grossoit sur son haut tabouret, à l'affût derrière la vitre mi-dépolie de la petite étude et, bien entendu, l'œil aux aguets de M^{lle} Piquemale — ou de tout autre — contre un rideau tendu en rets. M^{me} Levaut, la femme de l'huissier (que la société ne voit pas), pourrait peut-être bien lui donner le bonjour en secouant sans pudeur sa descente de lit (à n'importe quelle heure de la journée, s'il vous plaît) avec une chanson (et laisse-t-on sa fenêtre ouverte, donnant sur la rue, à la merci du voisin et même du passant?). N'oublions pas M. le curé, en tournée de visites paroissiales, ou M. le vicaire, portant le viatique à un malade... ou encore le « drôle » de l'épicier qui fait grincer la pompe vingt fois par jour en allant puiser de l'eau... Il y a enfin l'inconnu toujours à redouter!... Si on les récapitule, combien de dangers tout de même aurai pu courir la réputation d'une jeune demoiselle pendant ces cinquante pas! Mais par-dessus tout il y a le principe et cela suffit.

Elle est arrivée saine et sauve. Le vieux valet en livrée de deuil l'a introduite à pas feutrés dans le salon directoire, émouvant avec ses meubles de style, ses souvenirs pathétiques du temps si proche où, belle aux épaules tombantes, l'amie de l'impératrice était peinte par Winterhalter! Dans le panneau central trônent les portraits de l'empereur à la lippe désabusée, de l'impératrice aux cheveux en cascade sur le long col élégant, le charmant petit prince entre eux. Leur faisant face, le baron Elie du Gers, napoléonien, et les miniatures des deux enfants morts, encadrées de boucles soyeuses, exaltent la fibre romantique sagement comprimée dans le

cœur d'Esilda, ce pauvre cœur qui palpite gauchement, tel l'oiseau emprisonné dans une main, bienveillante, certes, mais qui bride ses ailes inexorablement.

Fernand Peyrossac fait la lecture à la baronne dont les yeux s'affaiblissent d'avoir trop pleuré, sans doute, bien qu'elle reste vive et belle en sa mélancolie, éprise des poètes.

... D'acanthé et d'aubépine et de lierre entouré,
L'amour qui l'écoutait, caché dans le feuillage,
Sortit, la salua, sirène du bocage.
Ses longs cheveux flottants par lui furent pressés,
D'hyacinthe et de myrte en couronne tressés,
Car ta voix, lui dit-il, est douce à mon oreille,
Autant que le cytise à la mielleuse abeille.

Esilda s'est arrêtée sur le seuil, image de la jeunesse, et Fernand Peyrossac, levant les yeux, s'interrompt, charmé.

— Mon cousin, vous voilà de retour !...

Un élan ingénu a porté Esilda vers le jeune homme. Se rend-elle compte de la bouffée chaude qui lui monte au visage ? et du baiser sur ses doigts, un peu cérémonieux, dont elle sourit : « Me prend-il pour une grande personne ? »

— Comme vous voilà changée tout à coup, petite cousine !

Le jeune homme est évidemment ébloui de la transformation que si peu de mois ont fait de la chrysalide. Bel homme ? assez — du moins passet-il pour tel à Gardon, — mais jeune ? Quel âge peut-il avoir ? Nul ne se le demande, et Esilda moins que personne. Déjà bedonnant à trente-deux ans, sa tournure est quelconque, les épaules rondes parce qu'il se tient voûté, le cheveu se raréfie déjà, coiffé sans art par un perruquier rural, et son pantalon a des plis disgracieux. Le visage, ni beau, ni laid,

s'apparente à cent autres, à cause de cette grisaille des petites villes qui semble égaliser sous la cendre les traits de ses populations. Cependant, derrière le lorgnon, les yeux très bons sont en observation. Ils décèlent une intelligence malicieuse, voire une clairvoyance paisible où se méprend son entourage. « Fernand? oh! celui-là, c'est le bon garçon de tout repos! Mais pour un héros de roman...! »

Esilda n'analyse certes pas ces impressions diverses. Le fils de M^{me} Peyrossac fait partie de ce tout compact qu'elle a vu se dresser depuis le berceau comme un mur sans fissure élevé entre sa précieuse personne et les dangers du monde inconnu. Il a toujours été le grand cousin-serviteur. Dès le collège, sans aucune des rudesses garçonnières, il interrompait complaisamment sa lecture pour amuser la petite fille despote. Pendant les vacances, il l'amenait en de longues randonnées à travers la campagne; car on confiait volontiers les enfants à « ce bon Fernand ». Il ne parlait pas beaucoup, mais à l'occasion d'un point de vue, d'une visite en un château ruiné, d'une prière devant le pauvre et charmant autel d'une chapelle délaissée, il racontait de jolies choses. Nulle question enfantine d'Esilda ne le prenait au dépourvu.

— Vous êtes intelligente, petite cousine, lui disait-il parfois; il faudrait apprendre à penser.

— Jusqu'où c'est-il à nous? demandait Esilda, déjà précise, quand, du haut d'une éminence, les pieds solidement ancrés dans la terre grasse, leurs regards embrassaient la glèbe cultivée, les vallons fertiles et les profondeurs verdoyantes des grands bois.

— Je ne le sais pas exactement, répondait distraitement le jeune homme.

Et ses yeux, captivés jusqu'à l'horizon, semblaient dire : « Qu'importe? Tout cela n'est-il pas à nous? »

Ses années d'études achevées au collège renommé de Saint-Bernard, Fernand Peyrossac n'avait rien ambitionné de mieux que de revenir à Gardon-les-Vertus, près de sa maman, âgée déjà et qui, reprenant sa tutelle interrompue, l'avait confisqué, autoritaire, aimable et maternelle. D'ailleurs, toute la famille, le village entier avaient confisqué « M. Fernand ». Il s'occupait des propriétés de chacun, faisait rentrer les baux, réglait les litiges, partageait à l'amiable les « moitiés » des métairies, donnait de sagaces conseils — qu'on ne payait jamais — et sa peine et son temps.

M^{me} Elie du Gers, amie d'enfance de M^{me} Peyrossac, l'avait pris à son service comme tout le monde. Mais si elle accaparait Fernand, devenu son lecteur attitré, elle, du moins, lui rendait en compréhension les services reçus, la culture de l'intelligente grande dame, qui avait tant connu, tant entendu, jamais à court d'anecdotes, ayant singulièrement élargi l'atmosphère intellectuelle du jeune homme.

La baronne sourit à la fraîche apparition d'Esilda.

— Viens t'asseoir près de moi, dit-elle, et écoute un poème exquis. A ton âge, on doit aimer la poésie... Tu peux reprendre, Fernand, ces églogues sont adorables.

Esilda, obéissante, prit place sur un tabouret bas. Elle avait enlevé son chapeau et le posait sur ses genoux, les rubans passés autour de son avant-bras nu, puis, ayant ouvert son réticule, déployait une bande de broderie. M^{me} Elie du Gers effleura d'une main étroite et pâle la résille emprisonnant les boucles brunes :

— Continue donc, Fernand.

Puis elle ferma les yeux doucement.

Esilda laissait errer les siens, et ses doigts abandonnèrent l'ouvrage. La voix familière, un peu

nasillarde, et les poèmes inconnus — accompagnement ineffable — s'arrêtaient à son oreille, c'est-à-dire qu'ils ne gênaient pas ce demi-songe plein de charme où elle glissait de plus en plus facilement, sans le remarquer encore :

Amenez-y Chloé, l'amour de mes regards...
Souvent ma bouche vient, sous vos sombres allées,
Baiser l'herbe et les fleurs que ses pas ont foulées.

Mais pour la première fois elle avait conscience que le rythme divin s'accordait aux cadences nouvelles de son cœur, et parfois quelques vers, coïncidant avec ce rêve, lui prêtaient leur forme en traits de lumière :

Oh! s'il pouvait savoir quel amoureux ennui
Me rend cher le bocage où je rêve de lui!

La baronne Elie, les yeux fermés, le dos appuyé au fond du fauteuil à griffons d'or, laissait couler en elle, avec béatitude, l'harmonie de cette poésie enchanteresse. Mais tout à coup quelque chose dans la voix du lecteur, un frémissement qui ne venait pas seulement de la magie des mots, lui fit soulever les paupières. Esilda aussi venait de tressaillir. Muette-ment en elle rechantaient les derniers vers :

Oh! s'il pouvait savoir quel amoureux ennui
Me rend cher le bocage où je rêve de lui!

Et Fernand, à voix remplie de songe :

Si, pour m'encourager, quelque dieu bienfaiteur
Lui disait que son nom fait palpiter mon cœur!

Revenue de loin, la baronne Elie, encore chargée de passé, va de son lecteur à sa filleule :

— Repose-toi, mon bon Fernand. Au tour

d'Esilda de nous charmer. Mets-toi à la harpe, veux-tu, mon enfant? Tu me feras plaisir.

La harpe de la jeune morte ne résonnait plus jamais que sous les doigts de M^{lle} Robineau. Esilda n'y touchait qu'avec un respect ému. Elle obéit. Des arpèges plaintifs réveillèrent les échos du salon-reliquaire.

— Chante, Esilda, une mélodie, ce que tu voudras.

Esilda n'hésite qu'un instant. L'une des romances préférées de son cher papa, niaiserie charmante, lui vient à la mémoire :

Jeune fille aux yeux noirs qui règues sur mon âme...

Ceux de Fernand, captivés, ne la quittent pas. La baronne regarde Fernand et s'aperçoit qu'Esilda, la voix chevrotante, a tout l'air d'avoir envie de pleurer.

— Tu m'as bien dit, Esilda, que ta mère viendrait te chercher?

M^{me} Elie du Gers a-t-elle l'intuition soudaine que, M^{me} Robineau arrivant à l'improviste, la vue de ce trio sentimental s'abreuvant aux romans bucoliques d'un tendre poète avec accompagnement de harpe soulèverait quelque surprise, sinon du mécontentement, chez la prudente matrone? Elle reprend :

— Je propose de varier nos distractions. Bouillette a dû faire une tourte aux fraises. Veux-tu aller voir si elle est cuite à point? Et tu prieras Prosper de servir le goûter.

M^{me} Robineau trouva, en effet, les « complices » dans la salle à manger et solidement occupés — deux d'entre eux, du moins — autour d'un gâteau croustillant. Esilda, heureuse d'avoir retrouvé son chevalier-mentor à ses ordres plus que jamais, bavardait à cœur ouvert — mi-ouvert. Sur ce ton de très légère ironie qui permettait de prendre ses

remarques à pile ou face, Fernand se permit quelques compliments qui ne lui furent point désagréables, sans qu'ils éveillent d'ailleurs en elle aucune arrière-pensée inquiétante. L'accueil affectueux à l'accoutumée de M^{me} Robineau parut cependant à Fernand Peyrossac singulièrement doux aujourd'hui. S'il reste un peu émerveillé, cet après-midi charmant, d'avoir découvert des grâces accomplies chez cette petite cousine qu'il laissait une écolière encore, à peine six mois passés, la baronne, malgré sa vue basse, fut seule à le pressentir. Et encore résuma-t-elle ainsi son opinion, pour soi, en remémorant plus tard, pêle-mêle avec les vers de son poète préféré, les menus incidents du jour :

« On ne peut nier que notre petite Ésilda soit devenue très vite une fort jolie personne... Cet enragé célibataire de Fernand lui-même n'a pu s'empêcher d'en marquer une émotion...

* Car ta voix, lui dit-il, est douce à mon oreille,
Ainsi que le cytise à la mielleuse abeille.

Et songeant, avec quelque remords, que la lecture de Chénier pouvait suffire à orienter l'innocence de la candide enfant vers des sentiments dangereux :

« Après tout, conclut-elle, si elle se met à rêver, cette fillette, on la mariera ! »

Mais non plus qu'Esilda, et pas davantage que M^{me} Robineau, qui borne ses craintes à certains dangers convenus, elle n'a un seul instant l'idée que ce puisse être avec « ce bon Fernand ».

Et quant à Paul Gilbert, si l'on pouvait seulement l'imaginer, quel sourire, grand Dieu !

Le plus drôle, c'est qu'elles ont absolument raison.

V

A cette heureuse époque, combien la vie devait être facile aux femmes de ce monde « comme il faut » !

C'était bien simple. Les principes éternels mis à part — les mêmes pour tous et en tous lieux, — il y avait « ce qui se fait » et « ce qui ne se fait pas » : une multitude de préjugés qui sont en somme des petits principes d'actualité à l'étiage des âmes moutonnières, autrement dit de la généralité.

Tout de suite, ces conventions acceptées vous classaient avec une belle étiquette bien commode, où nul ne se trompait. Cela, sans en avoir l'air, donnait à la société un aspect de hiérarchie, à la famille un air de respectabilité et à la personne une réelle protection, quelque chose comme ces ceillères qui permettent à un coursier, médiocre même, de trotter sans encombre par des chemins difficiles.

La plupart des cas habituels étant prévus, tant pis pour ceux qui franchissaient les barrières — à leurs risques et périls. — Ils n'ignoraient pas qu'il serait difficile de rentrer dans « cette île escarpée et sans bord » quand on serait « dehors ».

Èsilda, formée à cette école étroite et sévère, savait bien qu'une jeune fille comme il faut doit prendre un époux des mains prudentes de ses parents, les yeux à demi fermés, et, mariée, respecter avec bonne grâce cette obéissance promise à l'autel. Avec bonne grâce, mais non sans cette diplomatie dont la loi écrite se garde de parler et qui, mettant l'esprit en jeu, fait de cette soumission fondamen-

taie une sorte de chef-d'œuvre où parfois les rôles se trouvent renversés. En tirer vanité? Que nenni! On y eût perdu son prestige et le prix des victoires. Honnie la maladroite qui, faisant état de ses triomphes, les confisquerait ainsi pour l'avenir... Il ne lui resterait plus que la lutte contre la force... Mais la femme n'en était pas encore à cette ère difficile.

Cependant, même encadrée par les bienheureux préjugés, il reste aux abords des frontières une zone difficile à déterminer pour toute conscience délicate. Et la jeune Esilda commençait à trouver pénible la minute de l'examen journalier, pendant la prière du soir. La pensée de Paul Gilbert ne la troublait certes pas de façon inquiétante, mais plutôt cette impossibilité d'en faire l'aveu à sa mère ni à qui que ce soit, d'ailleurs, fût-ce sa meilleure amie, car elle sentait avant toute chose que ce rêve fragile, s'il occupait délicieusement ses heures de solitude, se fût effondré sitôt découvert.

Elle remuait ces pensées en couvrant distraitemment de signes cabalistiques les marges d'un registre fort joliment relié de maroquin rouge à fers d'or. En tête s'inscrivait en belle gothique : *Cahier de Confession, Mon Journal*, et il était noué d'un ruban rose. Faute de nouvelles aventures, Esilda relit les anciennes, assise devant ce charmant secrétaire en bois des Îles qu'on lui abandonne depuis qu'elle est jeune fille. Héritage d'une aïeule du siècle dernier, on l'avait relégué dans la « pièce à toujours », dite aussi *bureau* en son honneur sans doute, avec des meubles disparates et commodes : la chaise basse en tapisserie de maman, le fauteuil à oreillères où papa fait volontiers sa sieste après les repas, et la table à ouvrage d'acajou, cerclée de bronze doré, avec ses multiples tiroirs, cases et poches, garnis d'ustensiles méthodiquement ordonnés.

Cette heure du matin, jusqu'aux environs du déjeuner, est le moment du jour où Esilda ne redoute aucune intrusion fâcheuse. Maman s'occupe de sa maison, de ses domestiques et de sa correspondance. Papa est à l'étude. Par la porte-fenêtre, l'haleine printanière pénètre, parfumée du cytise, et même la « mielleuse abeille ».

Oh! s'il pouvait savoir quel amoureux ennui
Me rend cher le bocage où je rêve de lui!

Au bourdonnement de l'avette qui lui semble dicter ces vers cadencés dont le charme, l'autre jour, fut une initiation, la plume d'Esilda se met à courir.

Et soudain, levant le registre, elle relit à mi-voix, avec une gentille emphase satisfaite, s'interrompant pour souligner une épithète, placer deux guillemets :

Ce 3 mai 1867.

Huit jours sans avoir aperçu *le travailleur fidèle* (souligné) devant la fenêtre de son humble mansarde! (Sentimentale.) Humble mansarde... Serait-il parti?... Que d'inquiétude! trop pour mon pauvre cœur sensible, et je ne saurais l'endurer davantage, Paul (*les yeux fermés*), Paul!... cher inconnu, sans une bien cruelle agonie! Reviendra-t-il, ce soir charmant qui marquera ma destinée? Joie sans précédente : monsieur Paul, votre main tenait la mienne, vous m'avez montré le ciel rempli d'étoiles où s'inscrivait votre rêve... Mon pauvre esprit s'est-il leurré? A cette minute suprême, nos âmes parurent s'élancer l'une vers l'autre et votre voix me ravissait... Depuis lors, vous êtes ma pensée constante, mon unique souci. Hélas! je le sens aujourd'hui irrémédiablement : si d'insensibles parents voulaient nous séparer s'éteindrait lentement ma vie! (*Avec passion, souligné.*) Ma vie!

En cet instant, une toux discrète ayant interrompu Esilda, elle étouffa un cri en jetant précipi-

tamment les feuilles révélatrices dans le tiroir à secret du bureau qui, avec un déclic, se referma mystérieusement.

— Ah!...

— Pardon, petite cousine; vous aurais-je effrayée?

Fernand Peyrössac s'avancait plein d'émoi vers la jeune fille qui venait de retomber sur son siège, à demi pâmée.

— Pouvez-vous le demander? Voyez, j'en suis encore toute tremblante.

Esilda fit mine à nouveau de s'évanouir, et le pauvre Fernand de s'empresse d'autant plus maladroitement qu'il était lui-même déconcerté de cet accueil extraordinaire. Cependant, le geste furtif d'Esilda pour reviser la fermeture du tiroir n'ayant pu échapper à cet esprit observateur du jeune homme qui ne lui faisait pas défaut habituellement, il retrouva sa présence d'esprit malicieuse pour répondre à la voix mourante qui répétait, en forçant un peu trop la note :

— Le cœur me manque...

— Pas tant! pas tant! Vous exagérez, Esilda!

Et devant l'effort impuissant de la jeune fille qui tentait, soit bravade, soit crainte, de faire jouer le ressort, il ajouta avec ironie :

— Ne vous inquiétez pas! Voilà un tiroir qui n'est pas prêt à livrer son secret.

Mais Esilda se redressait :

— Qu'entendez-vous par là, s'il vous plaît?

Et elle ajouta avec méfiance :

— Auriez-vous surpris quelque bribe de... ce que je lisais lorsque vous êtes entré sans crier gare?

— Et alors même! Seriez-vous secrètement poète, Esilda, et la déclamation d'un poème sentimental demande-t-elle tant de mystère?

« Hélas ! songeait Esilda, souriant malgré elle de cette supposition qui la rassurait : un poème sentimental, il ne croit pas si bien dire ! »

— Vous avez deviné, là ! Etes-vous satisfait, Monsieur l'inquisiteur ? Seulement, ... je vous en prie, mon cousin, n'en parlez pas à ma mère !

— De l'évanouissement, du poème ou... de la cachette ?

— Ni des uns ni de l'autre.

— A une condition.

— Si elle n'est pas trop sévère ?...

— Je désire savoir : *primo*, pourquoi vous lisez avec tant d'âme des choses sentimentales dédiées à un M. Paul, et *secundo* pourquoi vous les cachez.

Cette fois la jeune imprudente sentit le cœur lui manquer de nouveau et elle eut vers M. Peyrossac un regard capable d'attendrir un bien plus féroce adversaire. Dans sa détresse, Esilda ne s'avisait pas encore de la tenue singulière de ce « bon Ferdinand », qui venait en général en voisin, sans le moindre appareil.

— Mon cher cousin, insistait-elle, d'un accent pathétique et n'ayant d'yeux, hélas ! que sur sa propre personne, je vais vous donner une grande preuve de confiance. N'êtes-vous pas, après tout, le confident rêvé d'un secret, un peu frère, un peu père, un peu ami ?...

— Vous me comblez, Esilda.

— Si j'hésite, mon cousin, continuait astucieusement la jeune fille, qui ne perçut pas plus que le reste la nuance d'amertume de l'interruption, c'est que le secret n'est pas le mien, car vous le savez, en général, je ne cache rien à ma mère...

— Voilà : en général...

Cette fois, l'intention sarcastique ne fut pas perdue et mit l'interlocutrice en éveil. Ce grand cousin, si malléable à tous ses caprices jusqu'à présent, le lui avait-on changé ? Elle l'examina impitoyable-

ment de la tête aux pieds. Ses petits favoris encadraient des joues rasées de frais; à son col ouvert se nouait une lavallière d'une nuance attendrissante; il était sur son « trente-et-un », à onze heures du matin! et il avait des gants blancs! Les gants, il est vrai, n'avaient été arborés que dans le vestibule, mais la jaquette devait certainement faire courir déjà les langues des commères de la Grand-rue.

Se ravisant tout à coup, Esilda décida d'attaquer audacieusement.

— Mais, au fait, je ne vois pas de quel droit vous m'interrogez? J'ai grande envie d'en faire autant. Vous voilà bien mystérieux vous-même, ce matin, Monsieur mon cousin. Vous arrivez à pas de loup, tiré à quatre épingles, avec des gants blancs!!! C'est drôle. Seriez-vous, par hasard, du complot que mijotent sans erreur papa et maman? Parions qu'on veut vous marier?

Et elle éclata de rire.

— Voilà ce qui s'appelle un tour de passe! ne put s'empêcher d'admirer Ferdinand.

Et comme il avait la manie de semer ses dires de citations, il ajouta sentencieusement :

— Ah! « femme, comme l'a dit quelqu'un qui s'y connaissait, je crois même que c'est l'Écclésiaste, vous êtes semblable au filet du chasseur! »

— Eh bien?

Son petit nez en l'air, impertinente, Esilda insistait.

M. Peyrossac eut un soupir.

— Soit, confiance pour confiance. Mais je vous préviens loyalement que vous regretterez peut-être le marché.

Et, se carrant dans un fauteuil :

— J'écoute.

Esilda l'imita immédiatement :

— Moi aussi.

— Ma demande étant la première en date, de toute justice...

— Que vous êtes tatillon! Eh bien! vous allez être cause d'une indiscretion. Ce journal...

— C'était donc une confession?

— ... Est celui d'une amie qui me l'a confié. Voilà!... A vous.

— Pardon! Pardon! Et M. Paul, elle vous l'a confié aussi?

— Vous devenez très indiscret. M. Paul est un jeune homme...

— ?...

— Oh! tenez, c'est une très romanesque histoire, et autant vous la dire simplement, puisque cela ne me touche pas et que vous ne connaissez point l'amie en question.

Esilda, sentant les ponts coupés, imaginait tout à coup un alibi bien avantageux qui, sans dévoiler son propre secret, lui permettait de le raconter, ce qui fut de tout temps une grande douceur. En outre la Providence voulait que celui-là qui se trouvait à point pour accueillir cet aveu fût — l'expérience de toute sa jeunesse l'en assurait — l'être dévoué, créé tout exprès pour recevoir le trop-plein de son cœur.

Fernand, intrigué, carrait sa tête avec résignation entre les deux oreilles du fauteuil notarial. A contre-jour, il apercevait le visage enfantin, ployé de mélancolie, et le rosier en fleurs autour de la porte-fenêtre semblait l'auréoler telle cette muse du poète que, soudainement, elle lui avait évoquée l'autre jour, chez M^{me} Elie du Gers, lui enlevant depuis tout repos.

— Figurez-vous, commençait Esilda, s'émouvant au fur et à mesure de son récit, qu'en face de sa demeure — celle de mon amie — habite, tout en haut d'une simple maison voisine, un jeune homme qui a du génie.

— M. Paul.

— Longtemps elle l'ignora. Seulement, chaque soir, elle voyait s'allumer fidèlement une lampe derrière l'humble vitre, et, le croiriez-vous, plus d'une fois, cet hiver, mon amie, se rendant à une messe matinale, la vit briller encore.

— Evidemment; telle la vierge sage, ce monsieur n'oublie pas d'alimenter sa lampe.

Mais Esilda, prise à sa propre imagination, n'admettait plus d'interruption, et le ton persiflant de son cousin eut le don de l'exaspérer. L'ayant traité d'être matériel, inaccessible à tout sentiment, cette dernière injure fit sortir « le bon Fernand » du sang-froid qu'il ne conservait qu'avec peine :

— Insensible? Attendez mon tour,... et ne voyez-vous pas que vous me mettez sur le grill!... La fin?... la fin?... car je ne suppose pas que ce soit seulement en apercevant sa lampe de sa fenêtre que votre amie ait pu apprécier le génie de ce jeune homme?

— Mon amie est une jeune fille parfaitement bien élevée, mon cousin, sachez-le, et elle ne s'est permis nulle curiosité malséante. Seulement, une fois, en soirée, elle eut l'occasion de le rencontrer. Ils dansèrent ensemble, leurs âmes se reconnurent; il causa avec feu, divinement...

Fernand voyait maintenant les beaux yeux levés en extase. Il dit, ne pouvant contenir son amertume :

— Votre amie ne vous fit grâce d'aucun détail.

— Elle a tant de confiance en moi! répondit Esilda avec aplomb.

A quoi il constata sans plaisir :

— Et vous en moi, il paraît! — et s'attira cette réponse dépourvue d'artifice :

— Oh! oui! bien sûr!... Et puis, vous l'avez exigé pour être discret, acheva-t-elle entre deux silences.

Ils le laissaient s'élargir, ce dangereux silence, et ce fut Fernand Peyrossac, seul conscient du danger, qui fit effort pour le rompre. Presque timidement :

— Vous ne me demandez plus pourquoi j'ai des gants blancs? hasarda-t-il.

— C'est vrai, je n'y pensais plus.

Distraite, si distraite, en vérité, lui parut la réponse, qu'un grand froid tomba sur le cœur du pauvre Fernand.

— Eh bien! écoutez, en réfléchissant, je préfère ne pas vous le dire aujourd'hui. D'abord je ne suis pas sûr que ce soit pour une jeune fille « comme il faut »... Ainsi que votre amie, je demanderai d'abord la permission à votre maman. Et puis « ce poème » a changé mes intentions. Vous me pardonnez?

— Ça n'est pas très, très honnête, ce que vous faites là, mon cousin... Cependant j'aurai la discrétion de ne pas insister... aujourd'hui. Mais prenez garde que je ne vous tienne pas quitte.

Tout danger conjuré, Esilda reprenait son ton mutin. L'index levé, elle le menaça :

— Un jour, je vous demanderai le secret des gants blancs... Quand je serai mariée!

— Avec un M. Paul?

Un retour d'effroi empêche Esilda de sentir la tristesse que dissimulait pourtant bien mal cette fausse bravade du dupé mal convaincu.

— Voulez-vous vous taire, supplie-t-elle.

Et, avec une désarmante candeur :

— Est-ce qu'on pense à ces choses-là... excepté en rêve?

Fernand fut à ce point ému d'un tel aveu qu'il saisit les mains de la jeune rêveuse :

— Ah! murmurait-il, ah! si vous m'en croyez, petite cousine, continuez de rêver seulement... J'entends votre amie. Et si elle me faisait l'honneur de me demander conseil, eh bien! je la détournerais fort d'épouser un jeune homme, fût-il le plus grand

génie du monde, mais — je parle d'après des pronostics raisonnables — candidat à la mort subite.

— Comment ?

— Dame, un monsieur qui vole, sans être oiseau ! Non, choisissez plutôt un homme rangé, de tout repos, qui vous fera, dans le cadre où vous êtes née, une existence tissée de paisible, d'inaltérable bonheur.

Il tenait toujours ses deux mains en parlant avec une conviction affectueuse où Esilda retrouvait ce grand cousin fraternel dont elle acceptait les avis avec une apparence de soumission gentille qui ne lui coûtait guère, car il ne savait la persuader pour la forme que pour mieux lui céder sur le fond.

— En tout cas, votre amie peut compter sur ma discrétion, et même, conclut-il attendri, sur ma sympathie.

La gratitude l'emporta chez Esilda, sensible enfin à tant de bienveillance, et avec non moins d'âme :

— Comme vous êtes bon, cousin Fernand ! Je vous aime beaucoup.

Cette déclaration, sans poids ni valeur, qui allait faire de l'amoureux clairvoyant le philosophe désabusé que resterait Fernand Peyrossac, l'atteignit en plein cœur. Sans un soupir, morose, avec des gestes lents, un doigt après l'autre, il enlevait ses gants blancs.

VI

Soudainement la voix de M^{me} Robineau se fit entendre dans le vestibule. Elle paraissait agitée, s'adressant au domestique qui venait de lui ouvrir la porte d'entrée.

— Prévenez tout de suite Toinette d'enlever les housses du grand salon. Monsieur est-il encore à l'étude? Et Mademoiselle...

Esilda parut sur le seuil.

— Me voici, mère.

— Des invités s'annoncent pour cet après-midi, ma fille.

— Comme cela? Impromptu?

M^{me} Robineau explique d'une façon quelque peu réticente que la famille de Belpompe, obligée de repartir soudainement pour Poitiers, avant son installation définitive aux Vergers, tenait à leur faire une visite afin de présenter à M^e Robineau le jeune docteur en droit, Adéodat, de passage à Gardon.

— Tu feras des bouquets pour le salon, ma fille. Dis aussi à Antonin de préparer le plateau de Chine et sors du dressoir les tasses empire, pendant que j'irai prévenir ton père.

— Fernand est ici, maman.

Mais M^{me} Robineau disparaissait déjà dans un froufrou de jupe.

— Vous avez entendu, cousin Fernand? Veuillez m'excuser, il me faut aider Toinette.

— J'entends, en effet, que vous recevez les Belpompe. Il n'est bruit, d'ailleurs, que de leur retour à Gardon. M. le juge se retirerait après quelques déboires politiques, dit-on. Ma mère ajoute — ceci entre nous — que sa surdité y est pour une bonne part.

— Vraiment, je ne sais rien de tout cela, dit insoucieusement la jeune fille.

Revenue au petit secrétaire, elle essayait soigneusement sa plume à l'essuie-plume aux multiples rondelles de drap découpé.

— La dernière fois que je revis M^{lle} Hortense et Adéodat, lui était encore un tout jeune garçon.

Fernand continue de monologuer devant la porte-

fenêtre en regardant distraitement le jardin ensoleillé.

— ... Il a terminé son droit à Poitiers, brillamment, même, me suis-je laissé dire.

Et il se retourna à demi pour regarder sa cousine : elle vérifiait subrepticement la fermeture du tiroir secret, et tout de suite elle vint à lui, un doigt sur les lèvres.

— Ne le répétez pas, mon cousin, mais je le soupçonne fort de vouloir acheter l'étude de papa.

— Comment ? M^e Robineau abandonnerait déjà les cartons verts ?

— Oh ! déjà ! fit observer Esilda, sans indulgence.

Mais Fernand, subitement intéressé, oubliait son attitude déconfite pour savoir si sa cousine connaissait déjà ce jeune Belpompe.

— Je l'ai rencontré une fois, justement à ce bal de mon oncle de La Flotte.

— Ah oui ! insinua M. Peyrossac, le jour de la contredanse de votre amie et de M. Paul ? Vous la dansiez avec M. Adéodat, peut-être ?

Mais la réponse d'Esilda : « Non, seulement un quadrille », fut d'une sécheresse qui invita le curieux à ne pas poursuivre. D'ailleurs, les « balayeuses » des jupons empesés de M^{me} Robineau annonçaient sa venue, et derrière elle apparut le notaire, rond, souriant, le menton sur le haut faux col à pointes qu'il continuait d'enrouler d'une cravate de mousseline blanche. Une raie au cordeau, élargie vers la pointe du crâne, séparait ses cheveux grisonnants en deux touffes inégales du front à la nuque. On n'entendit que les derniers mots de leur conversation pressée, à mi-voix :

— Tu comprends, mon bon ami, il ne faut pas avoir l'air de faire de tralala ! La simplicité sera de meilleur goût. Rien de préparé.

— Tu as raison, ma bonne amie, approuvait le notaire en s'avançant vers sa fille qu'il baisa au

front, tu as parfaitement raison. Vive la simplicité ! La jeune simplicité en mousseline blanche.

Il ajouta galamment, en la prenant à pleins bras :

— Couronnons-la de roses... en attendant la fleur d'oranger. — Et son petit œil vif eut un clignement vers Fernand — Tiens ! tu es là, célibataire endurci ?

— Quel bon vent vous amène, mon cher Fernand ?

M^{me} Robineau, ayant congédié Esilda avec mille recommandations, revenait vers les deux hommes. Sa politesse ne se démentait jamais. Cependant, à ces riens que ressent tout épiderme délicat, M. Peyrossac devina sa présence inopportune. Il répondit tristement :

— Bon ? Je le soupçonne fort d'être un vent de folie, ma cousine.

M^e Robineau se retourna et, jovial :

— Tu viens m'emprunter cent sous ?

— Tranquillise-toi, prodigue ! Non, le fait est que je venais te parler ; mais tu étais occupé à l'étude, alors je suis entré ici et j'y ai trouvé Esilda... Elle devient tout à fait gentille, Esilda.

M^e Robineau se frotta les mains :

— Il n'y a pas que toi pour s'en apercevoir, cher ami.

— Hélas !

— Tu dis ?

— Je dis, hélas ! parce que lorsqu'on s'aperçoit qu'une jeune fille existe, cela veut dire autour d'elle des projets, des convoitises... le mariage !

— Oh ! reproche M^{me} Robineau, le vilain sceptique qui n'a pas l'air de croire à l'amour désintéressé.

Fernand lève les bras au ciel :

— Le désintéressement...

Mais M^e Robineau le releva avec son emportement coutumier :

— Ah! tu n'y crois plus, jeune vieillard! Eh bien! moi, oui, moi, vieux tabellion, endurci par trente ans de contrats et de testaments, j'y crois encore et je vais te le prouver immédiatement... Tu sais si notre fille est le plus tendre souci de mon existence. Eh bien! je..., eh bien! je la cède à un autre! Je vais la marier. Nous la marions.

— Mais voyons, Céleste, tu anticipes! interrompit M^{me} Robineau d'un ton de reproche.

Quant à Fernand, il s'appuyait contre le marbre de la cheminée avec la sensation d'un coup de poing dans le creux de l'estomac.

— Esilda? balbutiait-il. Cependant je viens de la voir. Rien dans ses propos ne m'eût fait présager...

— Tu ne voudrais pas!...

Doctoral, le tabellion se rengorgeait en fronçant les sourcils.

— Notre fille a grandi à l'ombre de ces principes sévères qui gardent un jeune cœur dans une chaste ignorance jusqu'à la minute solennelle du consentement. Le fait est, mon cher Fernand...

Il se tourna vers sa femme dont le silence l'inquiétait.

— ... Puisqu'il est là, Palmyre, autant lui en parler?...

M^{me} Robineau avait pour principe de ne jamais contrarier son mari inutilement. Or, à l'idée de cette union, où tous les intérêts se trouvaient réunis et dont le cœur de leur fille allait être l'enjeu, la satisfaction du notaire, elle le savait, déborderait malgré lui. Se confier à la discrétion de Fernand Peyrossac, n'était-ce pas restreindre les risques de bavardages anticipés, qui, ce soir, demain, courraient la poste devant la nouvelle?

Elle acquiesça, arguant de cette affection de grand frère que leur cousin avait toujours témoignée à Esilda.

— Oui, mon cher, tu apprécieras à sa valeur, j'en

suis certain, la délicate attention qui te fait le premier confident de ce grand événement familial.

Le ton de M^e Robineau, ce mélange de rondeur et d'emphase parut tout à coup insupportable à l'amoureux déçu.

— Ah! vous me voyez confondu! pouvait-il seulement balbutier.

M^{me} Robineau fut touchée de son émotion.

— Votre attitude émue nous touche profondément, mon cher Fernand. Certes, je ne doutais pas de la part affectueuse que vous prendriez au bonheur de notre Esilda.

— Son bonheur, son bonheur! Savez-vous seulement si ce bonheur-là va lui plaire?

— Un homme sérieux pourrait-il ne pas faire le bonheur d'une honnête femme, mon cher Fernand? reprocha M^{me} Robineau, scandalisée.

Et M^e Robineau, avec une ingénuité désarmante :

— Lui plaire! Mais je le trouve parfait, moi! Je l'épouserai immédiatement, moi! Une trouvaille! Tout y est, mon cher, tout. (Il lui tapait sur l'épaule.) Tu sais que l'étude Robineau passe de père en fils depuis deux siècles. Eh bien! mon gendre sera mon successeur.

— Non, je n'en reviens pas encore! redisait le pauvre Fernand.

Cependant M^{me} Robineau commençait à s'alarmer de l'effet de leur confiance, peut-être prématurée.

— Bien entendu, mon cher Fernand, nous n'avons pas un instant l'idée de contraindre notre fille... Si le jeune homme lui déplaisait absolument...

M^e Robineau l'interrompit avec impatience.

— Mais il n'y a aucune raison pour cela, que diable! ma bonne amie. Vous n'avez pas nourri notre fille de ces folles billevesées que des extravagants, appelés poètes, ont inventées pour troubler la paix des ménages et vendre leurs romans! Vous lui avez appris que la vie ne l'est pas, un roman!...

— Ne t'excite pas, Céleste.

Mais M^o Robineau continuait :

— Que le rôle de la femme est premièrement sacrifice !

Et M^{mo} Robineau, candide :

— Voyons, mon ami, mieux que des paroles, n'a-t-elle pas eu toujours sous les yeux notre exemple ?

Ce dernier trait désarme la colère qui bouillonne au cœur du confident malgré lui. Il regarde le joli visage, miroir de cette âme sans détour, et ne sait que dire, touché d'une si admirable naïveté :

— Ma cousine, vous êtes délicieuse !

Ce qui parut surprendre M^{mo} Robineau, tandis que triomphait son mari,

— Ah ! ah ! tu vois, je ne le lui fais pas dire ? Et notre fille ne peut manquer de penser tout de même. D'ailleurs, pourquoi n'en jugerais-tu pas ? Reviens assister à cette petite présentation de famille. Elle aura lieu cette après-midi même. Les Belpompe — pourquoi ne pas te les nommer — viennent avec leur fille, la charmante Hortense ; vos deux couples formeront un quatuor. Plus j'y songe, plus je trouve que tu es l'être choisi pour donner du naturel à la réunion et dissiper la gêne d'une première entrevue.

— Il n'y a que le curé et la baronne Elie qui soient au courant de ce projet de mariage, insiste M^{mo} Robineau, un peu préoccupée. Je l'annoncerai moi-même à votre mère, Fernand. Vous feindrez l'étonnement lorsque vous l'apprendrez officiellement, n'est-ce pas ?

— Et puis, mon ami, sans façon, tu vas nous excuser. Je n'ose te retenir à déjeuner, car il me faut avoir le temps de préparer notre chère enfant...

— ... Au bonheur qui vient, achève Fernand avec une amertume qui leur échappa.

VII

Après le repas des maîtres, les domestiques sont éloignés pour une grande heure dans la béatitude du solide dîner de midi, au sein de la vaste cuisine odorante, chaude et rutilante de ses carreaux rouges à ses cuivres astiqués. M. et M^{me} Robineau ont donc choisi cette heure pour chambrer leur fille dans la « pièce à toujours » où l'on prend le café. Ils sont plus émus qu'elle qui, pourtant, pressent quelque chose d'insolite à leurs têtes de circonstance, aux clignements d'yeux de papa vers maman qui soulignent certaines plaisanteries où reviennent « un front lilial » et la « fleur d'oranger ».

— Papa est dans ses jours de malices, constate Esilda en sucrant le café. Voilà la seconde fois aujourd'hui qu'il parle de fleurs d'oranger

Et elle rougit.

Alors M^{me} Robineau se décide à brusquer la situation en prenant sa fille dans ses bras, et, avec émotion :

— La fleur d'oranger, ma chérie, c'est de saison à dix-huit ans !

De ceux de sa mère, Esilda passe dans les bras de son père qui l'embrasse à plein cœur. Alors la jeune fille s'alarme :

— Mais qu'avez-vous tous les deux, papa ? maman ?

La minute solennelle est arrivée.

Avant de répondre, M^e Robineau indique à sa femme le petit canapé, fait asseoir Esilda sur la chaise basse et, s'installant en face d'elles deux, éclaire sa voix.

— Voilà!... hem!... hem!... Nous avons à causer sérieusement, Mademoiselle!

Ce « Mademoiselle » s'essayant à être enjoué cache mal un émoi qui gagne Esilda.

— Puis-je prendre ma broderie? murmure-t-elle par contenance.

— Certainement, acquiesce M^{me} Robineau avec empressement. Passe-moi aussi mon crochet.

— Ah! Ah! hem! hem! faisait M^e Robineau. Voyons, venons au fait. Tu fus toujours, mon enfant, le plus cher, je dirai même l'unique objet de notre tendresse. Cependant nous ne voulons pas qu'un avantage égoïste réserve pour nous seuls les fruits de tant de sollicitudes... Ma fille..., Esilda..., bref, nous avons décidé de te donner un époux... Ouf! c'est dit! marmotte M^e Robineau en s'essuyant le front.

Esilda s'était levée précipitamment et jetée dans les bras de sa mère.

— Maman!

— Ma chérie!

Mais M^e Robineau reprenait déjà, de plus en plus solennel au fur et à mesure de son petit discours :

— Le jeune homme que nous te destinons a dû témoigner, tu n'en doutes pas, pour fixer notre choix, des qualités les plus exceptionnelles de l'esprit et du cœur. Il va embrasser cette noble carrière à laquelle, pourquoi le cacherais-je? je me fais gloire d'appartenir. Te l'avouerai-je, mon enfant? l'idée que cette étude héréditaire tomberait en des mains étrangères, puisque, hélas! un fils fut refusé à notre tendresse, je te le répète, ma fille, cette pensée souvent attrista mon front... Aujourd'hui, comblant mes secrets désirs, le Ciel nous envoie en même temps, et le beau-fils de nos rêves, et le tabellion qui peut me succéder... Ah! ma fille, pardonne à la juste émotion d'un père...

Ici, M^e Robineau dut retenir héroïquement ses larmes. Cependant, devant le silence de sa fille, cette consternation muette tendant le pauvre petit visage, M^{me} Robineau s'inquiétait.

— Esilda, reprit-elle en se penchant vers la jeune fille, il nous reste à te dire le nom du prétendant. Et peut-être le devines-tu déjà, si l'effet que tu produisis sur son cœur dans la seule entrevue que vous eûtes chez ton oncle, le conseiller, a été réciproque...

— Chez mon oncle?

A cette exclamation spontanée d'Esilda qui s'était redressée dans les bras de sa mère, M. et M^{me} Robineau échangèrent un coup d'œil significatif. Alors M^{me} Robineau continua avec précaution, en épiant le visage de la victime :

— Oui, c'est M. Adéodat de Belpompe, le frère même de ton amie Hortense qui fut ta petite mère au pensionnat.

Et elle s'arrêta, tandis que M. Robineau se levait, consterné. Esilda, cachant son visage sur l'épaule de sa mère, sanglotait.

Le tabellion vint se pencher sur ce groupe touchant. Il tapotait les cheveux de la désolée, ne sachant que répéter :

— Voyons, ma petite, voyons, calme-toi !

— Vous quitter, papa ! vous quitter, maman ! put enfin articuler la jeune fille.

Alors, M^e Robineau, qui allait et venait, perplexe, reprit quelque assurance et, de son accent le plus persuasif :

— Mais justement, tu ne nous quitterais point. Explique-lui donc, Palmyre, le principal. Tu vivras ici même, entre nous. Où nous t'avons vue grandir, nos cheveux blancs verront pousser nos petits-enfants... Ainsi, on est consolée, puisqu'on ne quittera pas son petit papa et sa petite maman ?

— Pourquoi donc me marier déjà ? soupira-t-elle.

pauvre Esilda, en tamponnant ses yeux. Ne sommes-nous pas heureux tous les trois ensemble?

M^{me} Robineau, qui était restée secrètement troublée de l'attitude singulière de sa fille, jugea opportun d'intervenir :

— C'est un bonheur qui ne te suffira peut-être pas toujours, mon enfant.

Elle ajouta, la voix calme et non sans noblesse, en étreignant ses épaules :

— Et puis, c'est ainsi, ma petite fille. L'âge est venu de fonder à ton tour un foyer, de perpétuer dans une jeune famille les enseignements que, de l'une à l'autre, nous ont transmis les aïeules...

« Et, Esilda se serrant plus fort sur le sein maternel, M^{me} Robineau, comme saisie d'une intuition subite, ajoute plus bas, avec une autorité pleine de tendresse :

— Crois-moi, ma chérie, il faut toujours faire des concessions, chasser quelque chimère,... mais pour des femmes comme toi — comme nous — la vie conjugale, avec tous ses devoirs, reste quand même quelque chose de très doux.

Et elle l'embrassa.

— D'ailleurs, tu reverras ce jeune homme tout à l'heure. On te permettra de réfléchir...

Et au mouvement de M^e Robineau, elle insista avec une décision inhabituelle :

— Nous ne forcerons point ta décision. Fais-nous seulement crédit et, sois-en convaincue, tu as en mains aujourd'hui l'essentiel du bonheur. Plus tard, tu nous remercieras.

Alors Esilda, persuadée, peut-être, répondit faiblement avec une adorable confiance :

— Oui, maman.

A ce « oui », si timide fût-il, M^e Robineau, anxieux et impatient, ne put retenir l'explosion de sa joie.

— Elle a dit oui! Oh! ma chère enfant, em-

brasse-moi, embrasse-nous : tu combles mes plus chers désirs. Car enfin, te perdre un peu, c'est vrai, mais te garder tout de même. Jouir en paix du fruit de mes travaux. Ma fille, mon étude ! En vérité, ce mariage sera le plus beau jour de ma vie !

A cet instant pathétique, la sonnette d'entrée ayant résonné, ils tressaillirent tous et Esilda s'enfuit.

VIII

— Quel est l'importun qui peut bien venir à cette heure ? maugréa M^e Robineau. Vous avez donné des ordres, Palmyre, pour consigner la porte ?... C'est que je suis tout chose quand même, moi, un homme si énergique !

— Pourvu qu'elle soit heureuse ! répétait songeusement M^{me} Robineau.

— Comment, pourvu... Chut !... Il me semble qu'on fait entrer. Serait-ce déjà... ? Pas possible !

Mais, instinctivement, M^e Robineau prenait position, l'air dégagé, la tête en arrière, quand Fernand fit une rentrée sans gloire.

— Comment, c'est toi ? Eh bien ! tu peux dire que tu nous as donné un coup !...

Et comme le pauvre garçon, confus, tirait machinalement de sa poche les gants enfouis tout à l'heure :

— Qu'est-ce qui te prend de mettre des gants blancs ? continua-t-il avec un geste d'humeur. Veux-tu bien cacher ça ! On croirait que c'est toi qui viens faire la demande !

Il rit, rasséréiné de nouveau, et, lui tapant sur l'épaule :

— Qu'est-ce que je t'avais dit? Esilda...

— Elle refuse?

— Pff! Que tu connais peu les femmes! En un tournemain, mon cher, je l'ai convaincue. La petite est ravie. — Il s'attendrit. — C'est si pur! si gentil!

Et, féroce tout à coup :

— Ah! il faudrait être une canaille, tu l'as dit, pour rendre cela malheureux! Et mon gendre aurait affaire à moi!

Fernand, déconcerté, ne pouvait, les yeux au ciel, que murmurer douloureusement :

— Ah! femme, pauvre femme! « Il n'y a pourtant qu'une chose qui ne soit pas française, a dit le grand Bonaparte, c'est qu'une femme ne puisse pas faire ce qui lui plaît. »

— Sot! rétorque M^e Robineau avec suffisance, quand on les élève bien, ce qui leur plaît, c'est ce qui nous plaît.

Cependant M^{me} Robineau était demeurée pensive devant la fenêtre. Revoyait-elle ses dix-huit ans et, sur la terrasse du rempart, à Saint-Bernard-la-Croisade, ce jeune officier, ami de son frère, qui, ayant sollicité sa main avant de partir pour l'Algérie, ne revint pas?

Elle eut ce geste de la tête et des épaules qui indique la soumission aux événements imprévisibles de l'existence, sa main parut éloigner quelque chose d'inutilement troublant dans le passé et elle sortit de son pas égal s'appréter à recevoir — toujours et partout *en dame* — la destinée, quelle qu'elle fût.

IX

Pendant ce temps, Esilda, affolée, prise de court, avait commencé par fermer à clef la porte de sa chambre pour pleurer à son aise, jetée à genoux sur son prie-Dieu.

Des pensées chaotiques se heurtaient dans son cerveau. Pourquoi sangloter ainsi à cœur débridé? Était-elle donc si malheureuse? Les larmes ayant emporté la première amertume, elle se le demanda sans révolte. Et heureuse? non plus. Peut-être, au fond, n'avait-elle pas la vocation du mariage. L'idée du cloître traversa ses réflexions. La cornette blanche? Elle replongea sa tête dans ses deux mains :

— Mon Dieu! montrez-moi ma voie.

Quelques pleurs filtrèrent encore, plus rares, entre ses doigts joints. Enfin, relevant la tête, elle posa son regard tour à tour avec attendrissement sur ces objets familiers, cadre de sa quiète existence, témoins de ses jeux d'enfant. Ce bénitier, fait d'une coquille, soutenu par deux anges et surmonté d'une croix de nacre mosaïquée, comme elle l'admirait, petite fille, en faisant sa prière!

« Faites que je sois bien sage... Conservez papa et maman... » Dans son alcôve, l'étroit lit directoire, laqué gris, avec sa courtepointe de taffetas piqué, avait seul connu les rêveries séduisantes des derniers mois... Au-dessus de la cheminée, le berger du trumeau adressait à la bergère une tendre mélodie sur sa flûte champêtre. Près de la petite

chauffeuse en tapisserie, sa corbeille à ouvrage, un livre entr'ouvert... et des mules de velours bleu.

Cellule de la douce vie enfantine, fallait-il vous quitter déjà?

En tout état de cause, fini cet insouciant laisser-vivre où s'engourdisaient ses jours. Cet événement dont on parlait dans le monde sur un ton quasi mystérieux, l'air alléché aussi, et qui ajoutait au prestige de ce mot enivrant : présentation, le tour d'Esilda était venu d'y tenir le rôle principal. Et pas demain : aujourd'hui même, tout de suite. Oui, dans deux heures au plus, une centaine de minutes à peine, un inconnu aurait l'autorisation de lui parler seul à seule... A tout prendre, serait-ce tellement désagréable? Mais plus encore : d'ici quelques semaines, elle pourrait même porter son nom. Elle ne s'appellerait plus Esilda Robineau, mais M^{me} Adéodat de Belpompe. Elle répéta ce nom, timidement, puis plus fort. Sa sonorité pompeuse ne lui déplut pas, la particule le rehaussait de cette aigrette aristocratique qui devait sourire à Palmyre de La Flotte.

Chère maman! elle avait été très bonne, à deux doigts de deviner une arrière-pensée chez sa petite ingénue. Heureusement — grand Dieu! — Esilda avait pu se reprendre, étouffer ce mouvement qu'un espoir absolument fou, ridicule, avait failli trahir... Car elle se rendait compte, là, mise devant la réalité, de l'impossibilité d'exprimer certains rêves. « Il faut toujours faire des concessions, chasser quelque chimère », avait dit maman. Palmyre de La Flotte aurait-elle donc aussi coupé les ailes à un rêve autrefois, avant M^r Robineau?... Et lui, papa, paraissait si heureux! L'étude, naturellement. Et puis il avait une telle peur — une peur bleue — de voir partir sa fille. Par ce mariage ils la garderaient, l'enfant choyée, l'unique.

Et comme Toinette allait être contente! Tout le

monde semblait se liguer pour avoir raison contre elle, pour déterminer son choix. Elle sentait la fatalité des circonstances plus forte que toute sa faible opposition de petite fille. Cependant, maman avait dit aussi : « Si ce prétendant te déplaît, nous ne contraindrons pas ta décision. »

Un vif soulagement reconforte la jeune fille. Ce germe de volonté comprimé, hérité peut-être de la grand'mère « Éclair », se rebellait-il ? Après tout, c'était à elle de juger en dernier ressort, comme disait oncle de La Flotte. Et elle le proclama, en face de soi, énergiquement, prenant à témoin le soupirant inconnu.

— Monsieur Adéodat de Belpompe, nous verrons bien !

Alors elle rafraîchit ses yeux et, ouvrant sa garde-robe pour parcourir d'un regard sévèrement critique les fraîches petites robes empesées, volantes, bleues, blanches ou roses, elle sonna Toinette pour s'habiller.

— Je mettrai la blanche, en voile de nonne, décide-t-elle.

Et Toinette, entrant, dit tout de suite, rayonnante :

— Maman a ordonné de mettre la toilette d'organdi rose.

X

Au roulement d'une calèche qui s'arrêtait devant le portail, M^r Robineau prit doucement sa fille par les épaules et l'entraîna dans le salon de réception.

La robe d'organdi rose découvrait juste la pointe de fins escarpins. Le bouillonnement des petits volants échafaudés faisait ressortir la jolie stature de la jeune fille et la cambrure de sa taille mince. La « modestie » de fin linon brodé remontant le décolleté autour de la nuque laissait deviner, en la voilant, la naissance des épaules. Sur le cou, aux rondeurs modelées à souhait, la petite tête se raidissait d'émotion, les beaux cheveux luisants séparés sur ce front bombé qui rappelait, disait-on aussi, celui de l'aïeule à la tête de fer. Esilda était vraiment fort à son avantage, et ses parents attendris le constatèrent avec une satisfaction justifiée.

Mais le coup de sonnette prévu ayant retenti, M^r Robineau rectifia, pour de bon cette fois, « la position », et M^{me} Robineau, redressant son buste renflé, étala sa jupe de taffetas violet garnie de velours après avoir habilement tassé sa crinoline au fond du fauteuil, à droite de la cheminée. Un fichu en batiste, merveilleusement brodé, était retenu sur sa poitrine par une lourde broche en émail, ornée d'un travail de mosaïque précieux. La coiffure de dentelle blanche mêlait ses rubans mauves et une fine guirlande de fleurs aux boucles encore fort blondes de la belle M^{me} Robineau. Esilda ne put s'empêcher de remarquer combien sa mère avait grand air. Elle

s'était rapprochée instinctivement, pauvre gazelle effarouchée, de la protection maternelle, mais déjà, la porte ouverte à deux battants, Antonin annonçait les arrivants avec la solennité des grands jours.

La crinoline de M^{me} Robineau jaillit fort naturellement du fauteuil et ses ondulations en vagues successives vinrent au-devant de celles de M^{me} de Belpompe.

M. le juge avait saisi avec grâce les doigts de leur hôtesse et il criait — car sa surdité ne lui permettait pas de mesurer son diapason : « Madame, permettez-moi de déposer à vos pieds mes hommages les plus empressés », tandis que le tabellion implorait de M^{me} de Belpompe la permission de lui présenter des respects enguirlandés. Hortense et Esilda s'embrassèrent. Le sourire charmant de son ancienne « petite mère » du pensionnat, ainsi que la jeune fille le lui rappelait gentiment, réconforta la pauvre héroïne qui sentait ses joues de feu ; ses mains tremblantes se glaçaient. Adéodat suivait et salua à son tour avec les nuances les plus parfaites. Peut-être une secrète émotion, fort naturelle, donnait-elle à son visage cette pâleur distinguée et qui ne faisait que mieux ressortir de fort beaux cheveux ondulés et une fine moustache passée au petit fer. Une « mouche » marquait le creux du menton. Des yeux brun doré cherchèrent timidement ceux d'Esilda, mais elle les baissait et ne vit que deux pieds bien chaussés et le bas du pantalon de nankin irréprochable.

On présenta alors Fernand sorti de l'ombre où il s'était discrètement retiré avec son mécompte, sa douleur et son désir de fuir. Mais cette curiosité jalouse qui a toujours fait rechercher aux malheureux amoureux chaque occasion de souffrir le retiendrait tout le jour sur le théâtre de son supplice.

Cependant, M. le juge s'attardait, aimable et bon enfant, à prendre les mains d'Esilda en lui faisant à tue-tête des compliments qui achevaient de la déconcerter.

— Voilà donc cette délicieuse jeune fille dont nous admirâmes l'autre jour la danse si gracieuse ! Oui, Mademoiselle, vous polkez à ravir et votre charmant visage reflète toutes les aimables qualités de votre esprit.

M^{me} Robineau, qui avait fait asseoir M^{me} de Belpompe dans le fauteuil voisin du sien, se retourna et, haussant la voix, protesta en souriant :

— Votre amabilité est indulgente, cher Monsieur.

— Vous savez que non, heureuse mère. Mais je ne m'étendrai pas davantage sur les charmes de cette charmante enfant, car déjà les roses de la pudeur fleurissent ses jolies joues ! acheva-t-il avec une telle force que deux regards convergèrent immédiatement vers ces « roses pudiques » qui passèrent au pourpre.

M^{lle} Hortense vint au secours de sa jeune amie, tandis que M^{me} Robineau insistait gracieusement :

— Vous n'avez rien à nous envier, je gage, votre Hortense n'est-elle pas en tout point accomplie ?

M. le juge fit demi-tour pour se rapprocher des deux dames. Il glissait sur le parquet en ployant les genoux avec une lenteur qui ne manquait pas de majesté. Hors la fonction, il en conservait les gestes. Ses bras paraissaient soulever les amples manches de la robe traditionnelle. Causant debout, il inclinait la tête, sa main en cornet près de l'oreille paresseuse.

Hortense, entre Esilda intimidée et M. Peyrossac morose, cherchait un terrain d'entente autour de la table aux albums de famille, et M^{me} Robineau avait accaparé Adéodat dans l'embrasure de la fenêtre :

— Alors, jeune homme, nous avons donc choisi cette noble profession qui a pour reine et maîtresse la loi?

— Oui, Monsieur, le notariat ne déplaît point à mes goûts paisibles et modestes, répondit le jeune homme en souriant.

Son ton, comme celui de sa mère, avait un rien d'affectation qui donnait de l'importance à ses moindres paroles. Mais M. Robineau releva le dernier qualificatif avec quelque vivacité.

— Modestes! modestes! Hé, on a souvent de graves responsabilités, mon jeune ami. Le notaire peut devenir — l'expérience vous l'apprendra — une sorte de confesseur laïque, un redresseur de consciences...

Et s'adressant à M. le juge qui, de son pas de parade, revenait vers eux :

— N'est-il pas vrai, mon cher Belpompe? Ah! le notaire connaît parfois des heures délicates et sévères!

— Mais aussi des heures roses, maître Robineau, jeta l'interlocuteur d'une voix si claironnante que tout le monde s'interrompit. Seul, ne perpétue-t-il pas l'un de ces aimables privilèges de notre bon vieux temps en embrassant la mariée le jour du contrat?

Hélas! plaisanteries ou calembours, le pauvre juge croyait toujours les glisser en sourdine dans une oreille complaisante, alors qu'ils éclataient à la joie générale ou au scandale. Ces impairs de son époux infligeaient au « cant » rigide qui réglait les gestes et les propos de M^{me} de Belpompe un supplice quotidien depuis la surdité du juge. Recommandations les plus expresses, gronderies conjugales, rien ne pouvait le corriger. Aussi, la dame, projetée hors de sa crinoline par la contrariété, eut-elle recours à son artifice habituel pour détourner les commentaires.

— Hortense, appela-t-elle, les dents serrées, j'ai laissé tomber ma mitaine. Veux-tu chercher, ma fille ?

M^{me} de Belpompe, contemporaine de M^{me} Robineau, était encore fort jolie, bien qu'un peu maigre peut-être, pour l'époque. Longue, distinguée, dans sa robe de popeline de soie vert empire recouverte d'un mantelet de chantilly noir, sa capote garnie de gros rubans verts et où se nichaient des petits bouquets de roses encadrait un visage d'une carnation réputée, il n'y avait pas longtemps encore, pour s'apparenter aux camélias. Inutile d'ajouter que nul fard n'essayait de raviver un éclat qui s'atténuait. Mais la petite bouche, prompte à la repartie, comparée si souvent aussi à une cerise par des admirateurs, jamais à court de lieu commun, se pinçait tout de suite, comme maintenant, à la moindre contrariété, tandis que s'aiguillait un regard que Fernand Peyrossac fut seul à saisir avec quelque appréhension. Le bonheur de sa chère Esilda ne pourrait-il dépendre un jour proche de cette belle-mère que des convenances mondaines allaient lui imposer ? En cet instant, dans la pureté de son cœur, il ne pensait pas que M^{me} Peyrossac, tyran maternel très aimé, n'eût sans doute pas été plus commode. Reconnaître qu'elle avait écarté du mariage ce fils dont la nature pacifique répugnait à la lutte eût paru à la mère une injure et au fils une hérésie. Il ne put s'empêcher d'admirer la docilité de M^{lle} Hortense, feignant gentiment de chercher une mitaine qu'elle savait bien ne pas trouver, et ses regards se portèrent sans indulgence de la sœur sur le frère.

« Joli garçon ! » Cette épithète, toute la ville ne manquerait pas d'y souscrire. Et Esilda ? Esilda s'en était-elle avisée ? Ses paupières virginalemeut baissées, elle ne paraissait rien voir, mais qu'elle était donc jolie ! « La victime était prête et de fleurs

couronnée. » Les citations se bouscuaient dans l'esprit en courroux de l'observateur, mais il se raccrochait encore au moindre espoir :

« Elle ne l'a vu qu'une fois au bal et n'y avait même pas fait attention. Évidemment, ce Paul génial et ridicule... »

A ce point de ses réflexions, l'incartade de M. le juge avait causé une minute de gêne; il y eut quelques mouvements chez les convives pour la dissimuler. Esilda avait vivement suivi Hortense, à la recherche de la mitaine, et Adéodat, abandonné par le notaire, qui riait très fort en tapant sur l'épaule de M. de Belpompe, s'empressait derrière les jeunes filles.

Comment lui, Fernand, n'avait-il jamais remarqué jusqu'ici cette démarche cambrée, légère et gracieuse d'Esilda? Il semblait que sa jupe s'enflât pour la soulever de terre, comme s'éploient des ailes d'oiseau. Cependant, autour de la cheminée, fermée par un panneau peint représentant une corbeille de zinnias multicolores, on s'était assis en demi-cercle dans les fauteuils Second Empire, débarrassés de leurs housses à volants. Les pieds se joignaient, pointes en dehors, sur les petits carrés de tapisserie parsemant le parquet ciré quand le tapis d'Aubusson était replié dans le serpolet, durant la saison des mites. Fernand vint le dernier se mêler au cénacle.

M^{me} Robineau sentit qu'elle devait rompre un silence qui deviendrait embarrassant. Naïve, elle constata :

— Un ange qui passe.

Cela suffit à l'incorrigible juge pour qu'il explosât :

— J'en ai un!... Savez-vous qui a le plus haut grade en ce moment dans le salon?

Une muette attente des regards, incertains s'il fallait se réjouir ou craindre, à cause de la nervo-

sité évidente de M^{me} de Belpompe, lui parut un encouragement suffisant.

— Le silence,... parce qu'il est général.

Cette fois, et d'un tacite accord, on rit bonnement, le juge plus fort que les autres, et Esilda ressentit une sympathie soudaine pour un personnage sachant allier tant de majesté à une gaieté aussi joviale. La glace désormais rompue, la conversation, devenue subitement générale, prit un tour mondain, abondant en ces lieux communs si appréciables entre gens qui, ayant tous la même arrière-pensée intraduisible, veulent se donner le change tout en sachant qu'il n'en est rien. Quelle touche délicate, Seigneur! pour sauver telle situation périlleuse! Mais dans un salon d'autrefois, qui ne se fût senti à la hauteur?

— J'ai ouï dire, remarqua tout à coup M^{me} de Belpompe, que M^{lle} Esilda est musicienne.

— Oh! très modestement, Madame, crut devoir s'excuser M^{me} Robineau.

— C'est ce qu'il faut, chère Madame, renchérit M^{me} de Belpompe, avec ce rien d'affectation de bon ton qui rendait ses jugements semblables à des décrets-lois. Nous ne souhaitons aucune, n'est-ce pas, que nos filles aient de ces talents trop en vue...

Son regard glissa intentionnellement vers sa fille qui esquissa un demi-sourire.

— La discrétion est la première perfection d'une femme, appuya M^e Robineau avec force.

Et il ajouta, dans une intention bien pardonnable :

— Elle chante aussi avec quelque agrément.

C'est alors que M. Adéodat pensa le moment venu d'entrer en scène.

— N'aurons-nous pas le plaisir d'entendre M^{lle} Robineau? implora-t-il.

M. et M^{me} Robineau s'étant empressés d'acquiescer : « Si cela vous fait plaisir! Vous serez indulgents! » Et bien que Esilda, très intimidée,

murmurât l'inévitable : « Mais, maman, je ne sais rien », tout le monde fit chorus à la prière de M. de Belpompe.

— Voyons, Mademoiselle, nous sommes tout oreilles...

Et Hortense, encourageante :

— Une simple blquette, Esilda?...

Si Fernand eût été moins préoccupé de l'héroïne, il eût remarqué que le sourire d'Hortense de Belpompe était irrésistible. Adéodat s'y joignit d'un ton qui parut ne l'être pas moins, car Esilda ne se défendit plus.

— Je vous en prie, Mademoiselle,... une romance.

— Tu chanteras comme tu pourras, ne te fais pas prier, ma chérie.

M^{me} Robineau, tranchant le débat, s'installait au piano. Alors, M. Adéodat offrit son bras à la jeune fille qui obéit. En même temps, Hortense et Fernand s'étaient rapprochés, mais Adéodat resta debout pour tourner les pages.

Esilda chantait d'une voix faible, fraîche, et que le trac rendait touchante. Chaque fois que revenait le mot « amour », le son finissait en murmure dans un doux trémolo et les cils de la jeune fille s'inclinaient.

Quelques jours passés seulement, c'était pour lui, Fernand, que chantait Esilda — le jour de la révélation. Toute sa vie, il la reverrait dans ce salon Directoire gris et vert, courbant ses jolis bras autour de la harpe :

L'amour.. la salua, sirène du bocage...

Car ta voix, lui dit-il, est douce à mon oreille

Ainsi que le cytise...

Et sous les paroles niaises de la petite mélodie sentimentale, que détaillait en sourdine la jeune chanteuse, Fernand découvrait un sens tragique,

l'éternel tourment des cœurs amoureux. Et cet Adéodat?... Adéodat, parbleu! si occupé de tourner les pages sous les yeux myopes de M^{me} Robineau sans accrocher quelques fanfreluches de sa « coiffure », mais conquis par tant de trouble pudique, il achevait silencieusement de prendre feu, le misérable!

— Bravo! Charmant! Elle a un timbre délicieux!

Esilda tourne son regard en détresse vers les trois jeunes gens.

— J'ai détonné, n'est-ce pas?

Mais Adéodat s'attira un timide et rayonnant sourire en répondant avec ardeur :

— Mademoiselle, dès qu'on vous l'a entendue chanter, cette romance devient chère.

Tandis que Fernand répondait sans aménité par cette boutade :

— Ne me demandez pas mon avis, ma cousine. La musique et moi, nous ne fûmes jamais d'accord.

A quoi M^{me} Hortense ayant ri en lui demandant :

— Vous n'aimez pas la musique, Monsieur?

— Je ne sais pas, expliqua M. Peyrossac; sans doute parce que mon père avait la voix fausse, ainsi que l'a prétendu une autre victime de cette spécieuse objection.

— Voilà certes une belle raison de piété filiale, fit gaiement la jeune fille. Mais votre mère?

— Je ne saurais vous dire, ma famille s'étant toujours contentée aussi de cette raison-là. Mais de grâce, reprit Fernand, de ce ton de persiflage par lequel il essayait de voiler un manque d'aplomb, ne me croyez pas absolument dénué de sens harmonique, Mademoiselle. Je sais parfaitement qu'il faut pleurer quand on fait « trou-trou-trou » et rire quand on fait « tralala ».

Hortense regarda de nouveau avec un certain intérêt cet original qui ne cherchait certes pas à plaire, et Esilda crut devoir l'excuser :

— Mon cousin a toujours des idées comme personne!

— Il a de la chance! murmure pour soi M^{lle} de Belpompe.

Les deux couples étaient restés groupés près du piano, M^{me} Robineau ayant repris sa place à côté de M^{me} de Belpompe et les deux hommes assis en face d'elles, sur le canapé.

— Eh bien! moi, constatait M^e Robineau, vous ne le croiriez point, mais la musique m'émeut positivement. Elle me rend, comment dirai-je? tout chose. Je me sens transporté dans des sphères supérieures.

— Un ballon dont on coupe la corde! marmotte Fernand, sans même s'apercevoir que M^{lle} Hortence commençait à guetter ses boutades.

M. le juge continuait avec lyrisme :

— Moi je regrette la harpe de notre jeune temps. Je trouvais cet instrument charmant. Il fait valoir les grâces d'une jeune personne. Tenez, je me le rappelle, c'était en 1830. Il y eut alors une actrice, une certaine M^{lle} Estelle, qui en pinçait à ravir. On allait non pas seulement pour l'entendre, mais pour la voir.

Il se pencha confidentiellement vers M^e Robineau en hurlant :

— Entre nous, c'était une fort belle personne, la gorge peu sensible, mais des bras! les plus jolis du monde!

Cette fois, M^{me} de Belpompe eut un enrrouement terrifiant :

— Hum! hum!

Et M^{me} Robineau, alarmée, réclama en hâte le thé. Les joues violettes, M^{me} de Belpompe s'était levée et, se penchant jusqu'à toucher l'oreille de son mari :

— Pensez donc aux jeunes filles, libertin! cria-t-elle.

— Vous dites, chère amie?

M^e Robineau, bonhomme, sauva la situation et, la voix sonore :

— Ha! ha! toujours la même verdure, ce cher Belpompe! A peine changé depuis le temps où nous faisons notre droit. C'était en 1828 ou 1829?...

— Mon cher, quelle époque charmante! renchérit M. de Belpompe, ravi d'enfourcher un autre dada. Les nobles fleurs de lys flottaient alors sur notre France et nous taquinions la muse en faveur de Lisette.

— Tout en digérant mal Justinien! se hâta d'ajouter M^e Robineau en faisant la grimace à certains souvenirs d'examen manqué grâce à la muse, sinon à Lisette.

Au passage, M^{me} Robineau se jeta à travers leurs propos :

— Oh! si ces messieurs se mettent à parler politique!

Guidant les jeunes filles qui servaient du thé et des sirops, elle s'empressait d'offrir à M^{me} de Belpompe, tout près d'étrangler de nouveau :

— Du Chine, tout ce qu'il y a de plus léger, Madame?

Mais cette dernière fit signe que non et, désignant l'orgeat :

— Un doigt, dans une goutte d'eau pure!... Je redoute le thé, expliqua-t-elle, dès qu'elle put respirer.

Cependant, Esilda, suivie pas à pas du « prétendant » portant le sucrier, s'arrêtait devant le juge.

— Soit! un peu de thé, jolie enfant, vous me ferez faire une folie!

— Vous ne dormirez pas, Fortuné!

— Avec ou sans lait, Monsieur? demandait

Esilda.

— Merci,... oui,... car j'aime mieux mon thé à la crème que monter à l'échafaud! Ha! Ha! Ha!

Le rire communicatif de M. de Belpompe gagna l'assistance.

— M. le juge a vraiment un esprit! s'exclamait M^{me} Robineau. Vous n'avez jamais dû vous ennuyer, mademoiselle Hortense, avec un père aussi amusant!

— Oh! non! Madame, on s'y habitue.

Et, Fernand Peyrossac n'ayant pu retenir à son tour un petit rire, elle sursauta, tournée vers lui :

— Il m'a échappé quelque vérité? Excusez-moi, je suis si distraite!

Mais l'attention de M^{me} Robineau ayant été détournée par M^{me} de Belpompe, l'ironie irrespectueuse de ce trait en fut heureusement perdue. Elle s'extasiait, revenue à soi, sur la légèreté du massépain, confectionné par les soins d'Antonia, la cuisinière.

— Vous me trouverez bien indiscreète, mais je ne résiste pas au désir de vous en demander la recette, chère Madame.

— Avec plaisir, Madame. Esilda vous la copiera. D'ailleurs, elle-même réussit fort bien ce gâteau de famille.

— Oh! merci. Hortense, retiens cela, ma fille, et tu l'entends, M^{lle} Esilda est experte en pâtisserie... Quand vous nous ferez le plaisir de venir, chère Madame, vous me permettrez de vous faire goûter de petites croquignoles au chocolat de notre façon. C'est soufflé, croquant, cela fond dans la bouche. Nous les appelons des « baisers ». M. de Belpompe en raffole.

Dans son enthousiasme, elle avait élevé la voix, et l'intéressé saisit son nom au vol.

— Qu'est-ce qu'on dit? Qu'est-ce qu'on dit encore de ce malheureux juge?

M^{me} de Belpompe, que l'atmosphère ambiante dé-

gelait décidément, lui cria, sa main en porte-voix :

— Je dis que vous raffolez de mes « baisers ».

— Quand je n'avais pas le diabète, répond son conjoint, facétieux.

La bonne M^{me} Robineau s'émut immédiatement.

— Ah ! ce pauvre M. de Belpompe ! Mais je vous indiquerai un remède merveilleux, Madame. Je l'ai lu, il y a quelque temps, dans un journal : *La Corbeille des Dames*. Je le rechercherai.

— Mon cher juge, que diriez-vous d'une partie de bésigue ? Nous laisserons ces dames causer un peu entre elles.

Le juge ayant acquiescé à la proposition de son hôte, M^{me} Robineau fit signe à Esilda et, en aparté :

— Ma fille, fais préparer la table et le jeu de cartes de ton père dans l'étude ; le jeu de cartes neuf, pas celui du « vieux garçon », précise-t-elle.

— Cette jeune fille est délicieuse, constata M^{me} de Belpompe quand Esilda se fut éloignée.

M^{me} Robineau accueillit le compliment d'un air modeste.

— Elle est bien bonne.

— Dites accomplie ! renchérit la visiteuse.

Alors M^e Robineau jugea qu'il pouvait sans ridicule vanter un peu sa marchandise et, se rengorgeant :

— Il est certain qu'aucun sacrifice ne nous a coûté. L'instruction d'une jeune personne est si compliquée, aujourd'hui.

— Presque trop, Monsieur, cela deviendra inconvenant.

La conviction qu'apportait M^{me} de Belpompe à émettre ce jugement sans appel impressionna le tabellion.

— Voilà ! Voilà parler en femme de sens. Je suis tout à fait de votre avis, Madame. Moi, des

mots de science, dans une jolie bouche, me font l'effet de jurons, positivement... Eh quoi! M^{lle} Hortense fait la moue?

— Ah! fit M^{me} de Belpompe en levant les yeux vers le plafond. Vous voyez là, Monsieur, le seul point noir entre ma fille et moi.

M^o Robineau parut affecté personnellement de cette constatation maternelle et, d'un ton de reproche affectueux :

— Comment, Mademoiselle, charmante comme vous l'êtes, prétendriez-vous admirer ces femmes pédagogues qui portent dans le domaine réservé aux hommes des prétentions qu'elles ne savent plus où placer?

Sans attendre une réponse difficile à la jeune fille, il se levait, parce que M. de Belpompe tendait vainement l'oreille aux propos échangés. Fernand ayant hoché la tête, ce fut à lui qu'Hortense de Belpompe demanda son avis. Mais, d'un ton dubitatif, il lança un : « Que sais-je? » apparemment si plein de sous-entendus qu'il s'attira cette réplique impertinente :

— J'entends! Vous préférez, Monsieur, qu'elle ne sache pas plus que vous.

En ce moment, M^{me} de Belpompe proférait avec lyrisme :

— Une femme qui raisonne saura-t-elle aimer?

Si bien que Fernand ne put retenir cette réflexion sarcastique, à mi-voix, il est vrai :

— Certes, la preuve est faite! Voyez Julie de Lespinasse! et Héloïse,... qui parlait latin!

— Si Monsieur se plaît à citer les dévergondées de tous les temps! fut la réponse écrasante de la dame piquée.

Le retour d'Esilda fit diversion, et M. Robineau, Prenant le juge par le bras, l'entraîna aussitôt.

— Et vous, mon cher ami, que pensez-vous de cette grave question?

— Oh ! moi, dit M. de Belpompe, qui n'avait saisi que des bribes, moi, je suis très indulgent. Je n'aime point la sagesse trop précoce. Je veux des fleurs au printemps pour avoir des fruits en automne.

— Tu viens aussi, toi ? demanda le notaire en passant près de Fernand pour gagner la sortie.

Il fit un pas pour les suivre et s'arrêta sur le seuil. Esilda, près de la table aux photographies, causait entre Hortense et Adéodat, et les deux mères se rapprochaient comme pour un entretien confidentiel. M^{me} de Belpompe venait d'aviser dans la corbeille à ouvrage, posée intentionnellement au coin de la cheminée, le crochet de M^{me} Robineau.

— Quel travail considérable faites-vous donc là ? chère amie ?

— C'est une courtepointe pour M^e Robineau. Il aime, la nuit, quelque chose de lourd sur les pieds.

— M. de Belpompe, au contraire, préfère l'édrédon, les choses légères. Mais je ne vous empêche pas d'y travailler, j'espère ? En ce cas, voyez, j'ai porté moi-même ma tapisserie.

M^{me} Robineau s'en montra ravie. Elle n'aimait pas à rester inoccupée et avoua même qu'elle causait mieux en cousant.

— Rien n'aide l'imagination comme le travail à l'aiguille ! approuva M^{me} de Belpompe en déployant son ouvrage. C'est bien connu !

M^{me} Robineau se pencha sur la tapisserie :

— Ce dessin est charmant !

— Ce sont des pantoufles pour mon mari. C'est un ouvrage facile à emporter chez des amis.

M^{me} Robineau constata qu'il était utile d'en avoir toujours un en train de cette sorte — c'étaient les « grecques » en velours de M^e Robineau qu'elle soutachait les jours de visite. L'étude, malgré de grands feux de bois, était extrêmement froide l'hiver.

M^{me} de Belpompe interrompit cette intéressante

conversation en attirant l'attention de son amie vers le groupe des jeunes.

— Jetez un coup d'œil à votre droite, je vous prie.

— Ces chers enfants ! murmura M^{me} Robineau.

Elle ajouta timidement :

— Croyez-vous que nous ne puissions pas leur ménager un petit instant de tête à tête ?

— Si vous le permettez, je n'ai pas d'objection à faire. Hortense restera pour les chaperonner.

— Alors, proposa M^{me} Robineau, je vais en profiter pour vous montrer une chauffeuse dans ma chambre. Elle a une bande brodée au petit point par ma mère ; une merveille !

— Hortense ! appelait M^{me} de Belpompe.

Et quand Hortense fut tout près d'elle :

— Nous te laissons un moment avec M^{lle} Esilda et ton frère. Tu feindras de t'intéresser aux photographies, murmura-t-elle confidentiellement.

— Oui, maman.

Les deux dames disparues en causant amicalement, elle revint vers Esilda et Adéodat et, son petit sourire en coin, se pencha entre eux deux :

— Vous devriez jouer à quatre mains... Vous savez, Esilda, que mon frère tient très honorablement la basse.

Adéodat s'était levé avec empressement. Fernand, ayant réussi à s'esquiver de l'étude, rentra pour les voir s'éloigner ensemble vers le piano. Son mouvement pour les suivre, M^{lle} Hortense le prévint en lui indiquant l'album qu'elle venait d'ouvrir sur la table.

— Avez-vous remarqué, Monsieur, comme les têtes de notre époque ont toutes entre elles un même air de famille ? Même pose, même stèle où s'appuie un bras négligent, même attitude compassée...

Fernand fut bien obligé de s'approcher, mais la

vue d'Adéodat et de sa cousine cherchant ensemble des morceaux de musique lui causait une telle irritation qu'il répondit distraitement, presque en fureur :

— Ah! ne m'en parlez pas! C'est d'une banalité repoussante, à vous dégoûter de ne pas vivre au désert!

Et puis, il se ressaisit et s'excusant, un peu confus :

— Je ne vous froisse pas, Mademoiselle?

Elle se mit à rire malicieusement.

— Oh! mais pas du tout; je pense de même.

— N'est-ce pas? On peut se servir des coquins, a dit La Bruyère, mais l'usage en devrait être discret.

Ses yeux ne quittaient pas son rival qui repoussait avec une moue la partition de *Norma* qu'Esilda lui présentait.

— Vous ne péchez pas par excès d'aménité pour vos semblables, continue Hortense en suivant la direction de ce regard furibond.

— J'ai mon sexe en telle horreur, Mademoiselle, que je ne comprends pas comment il y a encore des femmes qui consentent à l'épouser!

Et comme le jeune Belpompe réussissait enfin à entraîner Esilda jusqu'au petit canapé, il s'assit lui-même, découragé, vaincu, près de M^{lle} Hortense, qui, finement, s'appliquait à causer, sans paraître s'apercevoir de son étrange attitude. Cet « original » excitait maintenant sa pitié de femme clairvoyante, et, somme toute, elle ne le jugeait pas ennuyeux.

Dès qu'Adéodat eut fait asseoir Esilda, le silence parut s'installer entre eux deux. Elle demeurait devant lui, les yeux baissés. Il voyait l'étroit sillon clair qui partageait ses cheveux en deux bandeaux lisses, et l'ombre des cils sur les joues mates où deux petites flammes montaient sous son regard. De

plus en plus le séduisait cette figure virginale en même temps que son mystère lui semblait redoutable. Et tout à coup, il se décida. A l'émoi subit de son cœur, Esilda devina qu'il se penchait vers elle.

— Mademoiselle!

— ?

— Mademoiselle, je ne sais pas de plus terrible épreuve que celle à laquelle un rôle ridicule me condamne aujourd'hui.

— ?

— Je vous en prie, ne me pensez pas aussi gauche que je suis forcé de le paraître.

La bouche d'Esilda s'entr'ouvrit :

— Mais, Monsieur, loin de moi...

— Si! si! je me rends bien compte, vous comprenez, poursuivait Adéodat avec le courage du désespoir. Il faudrait, pour se tirer avec élégance d'une telle situation, la séduction irrésistible d'un aide de camp de l'impératrice, et en uniforme, encore!

— Oh! Monsieur!

Cette fois, Esilda lève les yeux et, rencontrant tout près un regard enflammé, elle les rabaisse aussitôt.

Alors, il s'assied à côté d'elle, décidé à brûler ses vaisseaux :

— Mademoiselle, les minutes sont précieuses, et je ne voudrais pas quitter ce salon en vous laissant le souvenir d'un être sot, insensible et sans monde.

— Mais, Monsieur...

— Oh! ne protestez pas. Je sais bien que, malgré votre gentille indulgence, je ne puis comme cela, d'un coup, vous paraître le prince charmant. Un notaire, ça ne prête pas à l'idéal! Ça se place dans le roman pour arranger ceux des autres quand c'est vieux, chauve et laid.

A ce dernier trait, Esilda osa enfin le regarder et sourit.

— Vous voyez ! Voilà que vous vous moquez de moi ! Mais quand un notaire est jeune, Mademoiselle — et il s'emballait au fur et à mesure de son petit discours, — quand il a le plaisir de se trouver en tête à tête un trop court instant auprès d'une délicieuse jeune fille, son cœur bat, je vous assure, tout à fait de même que celui d'un chevalier. Ainsi, au premier regard qu'il m'a été donné de jeter sur vous, j'ai compris qu'à ce visage charmant répondait une âme plus charmante encore et que je serais très heureux si l'occasion m'était offerte de la connaître davantage.

Dans le désarroi de son être, Esilda ne savait si la confusion ou un commencement de plaisir délicat l'emportait. Elle murmura un : « Monsieur ! » dont s'effraya le jeune homme.

— Vous me trouvez indiscret ?

— Non, répondit-elle.

— Vous me comblez.

Adéodat, encouragé, sentait s'affirmer son courage. Il se fit insinuant :

— Et tenez, j'ai l'intuition que nos goûts vont se rencontrer. D'abord, vous êtes musicienne, et j'adore la musique. Vous aimez la danse ?

— Oh ! oui !

L'affirmation jaillit spontanément.

— J'ose à peine l'avouer, mais je ferais des folies pour un pas de deux.

— Le quadrille est encore plus amusant. La Poule ! La Chaine ! Et le Cavalier seul, donc, c'est si drôle !

— Oh ! le Cavalier seul me dit moins, ... beaucoup moins...

Esilda, qui commençait à se laisser prendre au tour allègre qu'Adéodat avait su habilement donner à leur causerie, retrouva immédiatement son mu-

tisme. Pendant cette minute de silence, on entendit là-bas, à l'autre bout du salon, la voix d'Hortense :

— On prétend, Monsieur, que le mariage donne quelque importance à l'homme,... de l'assiette.

Et la réponse de Fernand :

— Quelque chose des Pyramides d'Égypte et du ventre de M. Prud'homme.

Adéodat se souvint que, après tout, il venait de brillamment conquérir son titre d'avocat et chercha à reprendre des avantages par un autre détour.

— Aimez-vous la lecture ?

Or, Esilda ne demandait pas mieux que de le rejoindre sur un terrain de tout repos.

— Beaucoup, dit-elle, mais ma mère est si sévère !

— Elle épingle les pages, je parie ?

— Oh ! non ! répliqua Esilda, offensée ; elle les marque seulement.

— Cette confiance vous honore, Mademoiselle, constate gaîment Adéodat.

Enhardi par l'expression détendue de son interlocutrice, il se hâta de tenter une nouvelle offensive :

— Mais ne regrettez pas les pages défendues, c'est au mari que reviendra le plaisir délicat de vous les traduire.

Ce fut Esilda cette fois qui rompit le silence qu'Adéodat laissait se prolonger pour que son trait audacieux portât.

— J'aime beaucoup les descriptions, reprit la jeune fille, le ramenant encore, avec une habileté instinctive très féminine, hors du champ dangereux.

— Mais M. Adéodat de Belpompe, sous son aspect réservé de jeune homme bien élevé, devait cacher une expérience contre laquelle lutterait difficilement l'innocence, si rouée fût-elle, de l'ingénue.

— J'aurais juré, s'écria-t-il, que vous étiez sensible à la nature. Moi aussi. Ainsi, mon plus grand plaisir champêtre est la chasse.

— Je ne peux pas voir tuer ou souffrir, même un animal! interrompit Esilda avec vivacité.

— Certes, cela prouve en faveur de votre sensibilité, et le contraire m'eût surpris. Dans la chasse, ce n'est pas la fin cruelle qui me plaît, croyez-le bien. Mais tenez, partir au petit matin, sa gibecière en bandoulière, le fusil sous le bras; quitter la ville encore endormie et gagner la campagne, quelle sensation délicieuse! Les bois sont tout violets de brume, il y a de longues bandes roses à l'horizon des champs; tout à coup, le vent secoue les grands arbres et l'on écrase des feuilles jaunes... Et soudain, la rêverie interrompue, l'on frémit : pff! c'est un petit lapin qui vous file entre les jambes.

— Oh! que c'est joli! ne peut s'empêcher de s'exclamer Esilda.

Elle avait suivi cette description poétique avec un ravissement croissant. Vraiment, ce jeune homme n'était pas quelconque. Elle ne se souvenait pas d'avoir jamais rencontré autour d'elle une personne qui ressentit à ce point ses propres impressions, Fernand mis à part, peut-être? Mais Fernand, ce bon vieux cousin, ne comptait pas : un grand frère!

Il devina avec allégresse son admiration candide et il se hâta d'ajouter :

— ... Mais un peu triste, aussi, je vous l'assure. On a une mélancolie, ... on est tout drôle...

— Je comprends très bien.

Esilda se sentait tout à coup en confiance, toute réticence disparue.

— Cette impression, continua-t-elle, je l'ai éprouvée, moi aussi. Tenez, le dimanche, à la musique par exemple, assise entre papa et maman, eh bien! j'ai senti ce que vous dites. Le monde vous semble tout à coup loin, loin; la mélodie vous serre le cœur, on regarde en l'air les nuages qui s'en

vont... et on a envie de pleurer. C'est bête, n'est-ce pas ?

— Mais non ! Mais non ! C'est très gentil, au contraire. Et tout cela, savez-vous pourquoi ?... C'est parce qu'on est seul.

— Avec son père et sa mère ? proteste Esilda, choquée.

— Ça ne fait rien.

Adéodat, conscient de son avantage, appuie cruellement :

— Ça ne fait rien. On a beau les aimer, on est habitué à eux, n'est-ce pas ? Ils ne sont plus de notre âge.

Esilda dut l'admettre.

— Je suis sûr qu'ils n'ont pas envie de pleurer, eux !

— Non, sûrement. Papa est ravi de reconnaître au passage les airs de son jeune temps, et maman guette toutes les fausses notes...

— Vous voyez ! s'écria triomphalement Adéodat. Non, reprit-il, avec une intonation persuasive, ce qu'on voudrait, à ce moment-là, c'est un autre cœur qui vous comprît, un ami qui penserait la même chose que vous...

Un « oui » sorti involontairement des lèvres d'Esilda attentive ayant paru au prétendant un signe d'encouragement :

— ... qui prenne votre main, hasarde-t-il avec précaution en joignant le geste à la parole, — et qui la presse, comme cela, d'un air de dire : « Je suis là, je devine ce que vous ressentez... »

Mais Esilda, effarée, avait retiré sa main.

— Je vous contrarie ? interrogea-t-il gentiment.

Et Esilda, faiblement, répondant à son regard :

— Non.

A cette minute, M^{me} de Belpompe et M^{me} Robineau reparaissaient en causant à la porte du salon. Elles s'étaient entendues à merveille, avaient rap-

pelé maints souvenirs des années de pension, elles étaient toutes prêtes à abandonner le « madame » cérémonieux et à échanger leurs noms : Palmyre, Léonie, comme elles le faisaient autrefois en cachette, sans le faire précéder du « Mademoiselle » exigé dans toute institution comme il faut. Elles se reconnaissaient les mêmes traditions ménagères, les mêmes goûts littéraires.

— Moi, chère amie, je l'avoue tout bas, mais je raffole du vicomte d'Arlincourt.

— Ah ! que me dites-vous là ? Mais il fait mes délices !

— Nous avons même nommé notre fille « Esilda » en souvenir de son roman que je préfère.

— « Esilda » ou « la Vierge des Cévennes » ? Charmant !

Le regard des deux mères se portait en même temps sur la dite « Esilda » et son partenaire. M^{me} de Belpompe eut un sourire entendu en indiquant le duo à M^{me} Robineau.

— Au sujet de roman, savez-vous que nos tourtereaux ont l'air de s'entendre à merveille !

Une ombre d'anxiété troubla le visage de la notaire.

— Mais... mais c'est que M. Robineau est terrible sous le rapport du tête-à-tête ! Il est heureusement pris par sa passion, les cartes !

La même crainte parut se propager chez M^{me} de Belpompe.

— Au fait, Hortense aussi a l'air très intéressée ! Tss ! Tss !

M^{me} Robineau s'empressa de la rassurer :

— Oh ! vous n'avez rien à craindre, mon cousin Peyrossac est un homme de tout repos.

— C'est égal ! Ma fille n'a déjà que trop de dispositions pour les idées indépendantes. Hortense !

Hortense, ayant enfin réussi à attirer l'attention de Fernand, tournait le dos aux arrivantes.

— Maman? dit-elle sans se retourner.

Et à Fernand, achevant la phrase commencée :

— Je suis tout à fait de votre avis, l'ennui est peut-être un privilège, mais, comme de tous les honneurs, on en sent le poids...

Elle se leva :

— Voilà, maman.

M^{me} de Belpompe la regarda un peu sévèrement :

— Ma fille, va donc rejoindre M^{lle} Esilda et ton frère, ils ont l'air de ne plus savoir que dire.

— Vous croyez?

M^{me} de Belpompe saisit-elle une vague impertinence sous la riposte proférée à voix souriante? Elle ajouta en l'entraînant :

— Et puis, fais attention. On ne s'isole pas ainsi avec un jeune homme.

Le sourire d'Hortense s'accrut et, d'un accent indéfinissable :

— Oh! isolée!... Et en fait de jeunesse!

Et elle rejoignit les deux causeurs. Ils s'étaient levés avec embarras à l'intrusion des mères, cinglant telles des galères majestueuses.

On entendit la voix des joueurs. Eux aussi, de toute évidence, s'étaient fort bien entendus. Ils riaient à une plaisanterie du juge et l'on surprit cette confidence que M^e Robineau versait avec fracas dans l'oreille du sourd :

— Je tempête, mais je cède quand ma digne moitié a décidé.

Et la réponse du juge éclatant comme un tocsin sur le seuil :

— Chut! maître Robineau! On ne doit pas s'exposer, à parler ainsi de sa moitié devant un tiers!

Ce qui fit rire joyeusement Esilda entre Hortense et son frère.

— Vous ne riez pas? remarqua-t-elle.

— Oh! nous avons ri les premières fois, s'excusa Hortense.

Mais lorsque M. de Belpompe, continuant un aparté tonitruant, poursuivit :

— Moi, mon cher, ma femme a trouvé le moyen de me gouverner le jour où elle s'est aperçue que je préférerais la paix à l'autorité », M^{me} de Belpompe, en train de faire admirer à M^{me} Robineau les voies de la Providence, eut sa période coupée net. En vain elle essaya, pour sauver la face — tout marchait si bien, en vérité! — de tourner la chose en plaisanterie :

— Arsène, vous oubliez que vous êtes dur d'oreille! dit-elle en lui tapant familièrement l'épaulé de son éventail.

Fernand ne se méprit pas à cette aménité forcée.

« Pauvre juge! pensait-il avec mélancolie, en se rapprochant de la fenêtre. Gare le tête-à-tête, ce soir! »

Il surprit alors, dans le brouhaha des rires et des répliqués : « M. le juge est vraiment incroyable! Quel à-propos! », la réponse pleine d'effusion de M^{me} Robineau à l'invocation aux dieux de M^{me} de Belpompe : « Madame et chère amie, les mariages sont écrits dans le ciel! » Il regarda ce ciel avec animosité et ne résista pas, en son cœur ulcéré, à lancer à son tour une flèche — qui atteignit son but :

— Tiens! une lampe s'allume là-haut!

Déjà Esilda était à son côté, le regard implorant. Sa mère dit sans malice :

— Ce doit être la lune!

Et tout le monde regarda.

Un dernier calembour s'imposait. M. le juge ne put le retenir. Son succès le grisait :

— Heureuse demeure! Le jour on y voit les clercs de notaire et le soir les clairs de lune!

Cette fois, la coupe débordait; M^{me} de Belpompe leva la séance qui atteignait son point culminant d'excitation. Mieux valait s'en aller à terre, dans

une apothéose qu'un excès risquait de compromettre.

— Chère Madame, cher Monsieur, il nous faut avec regret prendre congé de cette aimable réunion. J'espère que vous nous ferez l'amitié de venir sans façon l'un de ces soirs. Tous les samedis, nous réunirons quelques amis et un peu de jeunesse pour jouer au nain jaune. A dix heures, on prend une tasse de thé tout à fait en famille.

— Un sou le mille ! J'aurai ma revanche au bé-sigue, Robineau ! criait encore jovialement le juge dans le vestibule.

M^{me} de Belpompe s'attardait auprès d'Esilda :

— A bientôt, ma chère enfant. Permettez qu'en vieille amie je vous embrasse.

Saisie d'émotion, elle la serrait contre le mantelet de chantilly.

Hortense l'embrassa de même, mais Esilda devina une intention dans la façon dont la jeune fille répéta : « A bientôt, n'est-ce pas, Esilda ? »

Adéodat, resté le dernier, s'avançait à son tour et, de sa voix persuasive :

— Mademoiselle, puis-je dire aussi : au revoir ?

Et Esilda, troublée, lui tendit la main en répétant, docile :

— Au revoir !

— Merci. Alors, vous permettez ?

Il retenait sa main et, respectueusement incliné, la baisa.

... La porte d'entrée refermée, Esilda s'enfuit dans le bureau. Fernand, rentrant en tapinois, la trouva debout près de son petit secrétaire, mains jointes, les yeux baissés. Elle étouffa un léger cri.

— Décidément, fit-il avec amertume, suis-je donc un épouvantail ? Je vous fais toujours peur.

— Vous m'avez surprise, mon cousin.

— Cela fait deux fois depuis ce matin... Mais je

constate que vous êtes en progrès, vous ne vous trouvez plus mal...

A sa profonde surprise, la remarque, intentionnellement mordante, n'eut pas la réaction prévue. Esilda, levant les yeux, le regardait fermement et, d'un ton changé :

— C'est que, la première fois, vous avez surpris une petite fille chimérique et sotte. Quelques heures ! cela peut beaucoup vieillir une jeune fille, vous savez, quand on la traite en grande personne !

« Ah ! songeait Fernand, décontenancé, comme c'est étrange, une jeune fille ! Comme c'est déconcertant ! »

Il ajoutait à part soi, mélancolique à pleurer :

« Dire que ce pouvait être si facile que ça ! »

Et ce fut avec une timidité nouvelle qu'il osa interroger cette jeune cousine enfantine si rapidement devenue femme :

— Ce M. Adéodat de Belpompe, petite cousine, vous l'aimerez, alors ?

Une lueur d'étonnement passe dans les grands yeux candides, empreints d'une gravité soudaine :

— Mais bien sûr, cousin Fernand, je l'aimerai, ... puisqu'il sera mon mari !

DEUXIÈME PARTIE

—
AUJOURD'HUI
—

Les petites villes vieillissent moins vite que les grandes et se modifient peu, apparemment. Comme autrefois, la grand'route traverse Gardon-lez-Vertus, telle « Madame-j'entre-en-ville », en arrêtant aux premières maisons sa garde d'honneur empanachée. Des platanes ont seulement remplacé les peupliers morts, dit-on, de vieillesse, à moins que ce ne soit d'empoisonnement d'essence.

Par contre, sur le pavé romain, revêtu d'enduit goudronné, la poussière ne s'élève plus comme jadis sous le pas des équipages campagnards. La ruée constante des nouveaux véhicules la rendait intolérable. Depuis soixante-huit années, bien des gens aussi sont morts à Gardon, mais la ville même n'a guère changé, malgré des constructions modernes qui d'ailleurs ne l'embellissent que médiocrement.

Les rares héritiers de cette petite société d'antan bien disante, policée et sédentaire, passent aujourd'hui pour fossiles au regard de gens qui, partant le matin dans leur auto, dinent le soir à un autre bout de la France. Tout le monde va à Paris pour un oui ou pour un non, ou sur la « Riviera », ainsi qu'on dit à l'instar des Anglais. Et on parle des châteaux de la Loire aussi familièrement que des contemporains des Valois (dont le plus grand nombre ignore d'ailleurs la chronologie, et même davantage). Par exemple, les potins n'ont guère subi d'amélioration, ils se fauflent ainsi que naguère entre les lames des persiennes mi-closes, soulèvent l'été les jalousies et tournent de même avec les feuilles sous les arbres du foirail, les jours de marché.

La maison Robineau, dite Belpompe depuis de longues années, enfle toujours de ses fenêtres (celles du moins qui ne sont pas hermétiquement fermées) la vue du pont de l'Empereur; mais, à des signes certains : la façade si soigneusement reblanchie autrefois qui s'écaille, le mur vétuste, le portail montrant de la rouille, le demi-abandon du jardin, il est aisé de déduire que la maison des notaires a perdu son lustre d'antan.

Cependant, Ésilda de Belpompe, enfermée dans le logis où naquirent ses pères, ayant sous les yeux même paysage et, à peu de changements près, mêmes choses familières, pourrait se croire au temps d'autrefois si les lourds miroirs ronds, tarabiscotés, qui ont reflété la jeune fille en robe cloche, puis de la jeune femme l'étroite silhouette cabossée par la mode des « tournures », ne lui renvoyaient l'image d'une vieille dame en vêtue puritaine, une pointe à l'espagnole sur ses bandeaux blancs. Cette vieille dame porte beau encore, malgré le buste qui s'incurve, et bien qu'elle s'appuie sur le gros jonc à poignée d'ivoire de l'un des notaires d'antan,

Esilda de Belpompe, née Robineau, a résisté noblement aux assauts de la vie. Demeurée fidèle à l'épithète inscrite sur sa jeunesse : « sage, raison, mesure », elle a récolté longtemps cet honnête bonheur moyen, dit « bourgeois », que la guerre devait bouleverser.

Auparavant, elle avait eu certes des heures d'affliction, mais normales, si l'on peut dire : deuils, accidents, maladies. Vivant en bonne intelligence avec l'époux judicieusement choisi par ses parents, ils avaient partagé les soucis d'une nombreuse famille, atténués tout de même par l'aisance et dans une sécurité à laquelle contribuait un service domestique assuré sans les changements désastreux d'aujourd'hui.

A la mort d'Adéodat, époux soumis et charmant, et qu'elle pleura selon toutes les traditions, l'un de ses fils lui avait succédé. Mais, peu de temps après, les malheurs commencèrent. D'abord le fils du notaire succomba à la suite d'une opération fort bien réussie, ce qui ne contribua pas à diminuer la vindicte d'Esilda contre les procédés de la chirurgie moderne. Les enfants qui lui restaient étaient mariés, sauf la dernière fille, et dispersés par le monde. Aucun des petits-fils en mesure de reprendre l'étude, Marie, la benjamine, avait renoué la tradition en épousant, sur les conseils de sa mère, l'acheteur qui s'était proposé. Jules Vérin n'avait eu que le temps de commencer des opérations hasardeuses, qui, elles, sortaient tout à fait de la tradition Robineau, quand la guerre l'avait appelé au front comme réserviste. Mais une maladie le ramena mal à propos dans son étude qu'un vieux clerc honnête eût du moins sauvegardée. Guéri, ayant été replacé à l'arrière dans un dépôt d'artillerie, de nombreuses permissions lui permirent d'aggraver des spéculations auxquelles mit un terme sa fin survenue en 1918, lors d'un bombardement par avion — trop

tard pour le bien de sa famille. La guerre avait fait des coupes sombres aux foyers divers des Belpompe. Marie Vérin et sa petite fille Simone restèrent à la charge d'Esilda.

L'étude ruinée, fors l'honneur — à quel prix ! — se vendit mal. Le « krach », comme l'appelait Simone, la fille de Marie, avait provoqué tout de suite après la guerre une panique dont il restait des blessures. Si Esilda de Belpompe avait acquis dans ce désastre un titre de plus à la vénération de beaucoup, certains anciens clients, plus venimeux dans leur affolement, lui pardonnaient mal d'avoir, par sa généreuse et prompte initiative, souligné leur conduite impitoyable envers une famille honorable et, depuis des générations, connue pour ses bienfaits. Mais plus que de s'être « saignée aux quatre veines » son cœur souffrit quand il fallut se décider à louer le local même de l'étude au nouveau notaire pour restreindre les pertes. Ce fut un drame épique le jour où les panonceaux furent transportés à la petite porte des clercs, agrandie en cet honneur. Esilda, qui avait supporté si vaillamment l'infortune, faillit avoir une attaque. Puis elle fit murer la porte de communication par où le dernier notaire royal était passé jadis en garant « son épée à rigole ». On cloua les persiennes des chambres au-dessus de l'étude, et cette aile du logis, la jeune Simone ne l'avait connue que, telle un grenier, livrée aux araignées.

Depuis lors, obligée à des restrictions qui froissaient ses habitudes autant que ses goûts, M^{me} de Belpompe vivait très retirée et ne conservait des relations qu'avec quelques reliques de naguère, méprisant comme elle la société actuelle qu'elles jugeaient fâcheusement mêlée. Esilda de Belpompe, vieille dame d'un autre âge, ne sort plus que pour se rendre à l'église en face de sa demeure. Elle ignore ainsi volontairement les turpitudes d'un

monde nouveau qu'elle honnit du haut de toutes ses traditions et de tous ses préjugés.

Oui,... mais dans son ombre, absorbant le seul rayon que laissent pénétrer avaricieusement ses persiennes mi-jointes, rayon lutin qui danse l'éveil d'un renouveau parmi ces choses endormies, il y a Simone...

II

Or, ce jour d'avril, un après-midi à bourrasques, une petite *Peugeot*, ayant dévalé à vitesse scandaleuse la plus longue artère de Gardon-lez-Vertus, s'est arrêtée au coin de l'église, à l'entrée de la place du Pont. Une 5 C. V. dernier modèle, conduite par deux jeunes filles, dernier genre aussi, c'est-à-dire sans aucun souci de ces yeux collés, sans nul doute, à l'envers des rideaux — certains se nomment discrets — pour suivre leur manège et en tirer telles conclusions libres.

Celle qui tient le volant pose sa main gantée de gros cuir sur le bras de sa compagne.

— Allons, tu ne te décides pas? Viens donc!

— Impossible.

— Simone! Qu'est-ce que tu vas faire chez toi?

— Ecoute un peu, sois raisonnable. J'ai déjà déjeuné dehors sans permission, mais j'ai fait dire à maman que je rentrerai de bonne heure, et grand'mère...

— Oh! zut pour la vieille toupie! interrompt élégamment Solange de Percyfret en rattrapant au vol la cigarette échappée de ses lèvres vermillon.

— Et puis, c'est le jour de parrain...

— Il ne te déshériterait pas pour si peu, tout de même, ton vieux flirt!... Nous filons?

Elle reprenait le volant, mais Simone ouvre la portière.

— Je t'assure que je ne peux pas aujourd'hui.

— Mon Dieu! que tu es rigolote avec tes scrupules. Justement, Fred Négrier doit arriver de Bordeaux pour le thé, et il a un petit coup pour toi, ce bambochard de génie! Je devrais même en être jalouse, mais, tu vois, je suis si généreuse que je te prête mes flirts... Non? Tu n'en veux point? Ingrate! ton petit aviateur te suffit? Pas de quoi piquer un fard, va! Je cafarderai pas... Attends au moins que je t'laisse à ta porte.

— Non! Non!

Simone, rapidement descendue, jette un regard inquiet vers la grande façade morne qui n'a plus son aspect accueillant d'autrefois.

— Compris! ricane l'autre en rallumant une cigarette à l'abri de ses mains.

Elle rajuste sa jaquette de poulain, un regard sur la glace, enfonce d'un geste tout viril son béret sur des mèches platinées, et, relevant drôlement la ligne épilée de ses sourcils, elle met le moteur en marche avec fracas en ajoutant :

— Tiens, je la ferais gazer comme ça, moi, si je la possédais dans mes auteurs, cette Tarasque!

C'est seulement quand Solange de Percyfret a disparu que Simone se décide à faire les deux pas qui la séparent de la maison des notaires. Une bise aigre souffle à travers la place et fait grincer les ferrures du pont, des nuages s'échevèlent, à une allure désordonnée, par le ciel maussade; mais, de l'autre côté du fleuve, des arbres légers poudrés de vert clair ou tout en fleurs printanières se courbent frileusement avec grâce.

Mais Simone ne s'attarde pas à admirer le

paysage. Elle a l'unique souci de ne pas attirer l'attention, et, par la porte de service, pénètre sans bruit dans la cuisine déserte : « Cette Alice est encore à potiner chez l'épicier. Pourvu qu'elle rentre avant que bonne-maman ait fini sa sieste ! » pense seulement la jeune fille, et, pas plus que le printemps fâcheux, les détails sentant la parcimonie ne l'impressionnent. Elle ne remarque pas que les cuivres enveloppés de mousseline n'illuminent plus de leur rutilance les murs de la cuisine passés à la chaux, ni que la grande broche mue par un beau système d'horlogerie en fer forgé, où tournaient jadis joyeusement devant de hautes flammes, poulardes dodues, perdreaux et palombes d'automne, n'est plus dans l'antique cheminée qu'un ornement décoratif joint aux pelles, pincettes, mouchettes, tandis que la crémaillère pend, inutile, au centre du foyer, en soutenant une large bouilloire vide. Mais la jeune fille n'ayant jamais senti les ravigotants effluves échappés des pots de terre brunis au pétilllement des sarments de vigne, devant les bûches fendues d'où jute encore la gemme odorante, n'est même pas incommodée par cet inévitable relent de gaz que dénoncerait immédiatement sa grand'mère. Tout cela : crémaillère, feux de bois, broche et consorts, est aussi vieux pour la petite-fille d'Esilda que les portraits de famille du grand salon, les fauteuils recouverts de housses à volants, ou que le petit secrétaire en bois de rose devant lequel elle se hâte de s'asseoir. Il est à la même place, dans la « pièce à toujours » qui donne sur le jardin.

Certains meubles ont ainsi la chance de rester inamovibles à travers le bouleversement des modes. La « pièce à toujours » a pourtant subi quelques transformations, pas sans peine, grand'mère Esilda devenue conservatrice aussitôt entrée dans les liens du mariage. Marie, la mère de Simone, y tavaï rapporté les quatre fauteuils et la bergère relégués

au grenier pour faire place, lors du Second Empire, aux meubles capitonnés de M^{me} Robineau, et Simone avait recouvert leur soie usée avec des camaïeux roses, ces « Beautiran » du pays qui garnissaient les chambres des paysans et les lits à quenouille lors de la jeunesse de M^{me} Adéodat de Belpompe.

— C'est bien commun ! Du vulgaire coton ! avait-elle remarqué.

— C'est tout à fait la mode, bonne-maman.

Mais comme la vieille dame se tenait en général dans sa chambre, ne descendant au petit salon qu'après sa sieste quand elle y venait — les jours de la visite rituelle de Fernand Peyrossac, par exemple, — Simone constate à son bracelet-montre qu'elle a encore une grande heure de solitude et se prépare à écrire. Elle a d'abord tiré de son sac à main une lettre et, en ayant baisé la signature ni plus ni moins qu'une demoiselle du temps des romances, la relit à mi-voix. Ainsi les mots murmurés ont l'air de redevenir vivants. Parfois même — est-ce croyable ? — Simone efface d'un doigt impatient le semblant de larme qui s'obstine à perler au bord de ses cils :

Quand vous lirez ces lignes, ma chère Simone, je voguerai sans doute vers cette Tunisie où m'attendent les plus beaux espoirs, puisque je pense y trouver, sinon la fortune, les moyens de vivre fièrement avec la femme que j'aime. Pour atteindre ce but, rien ne me coûtera, je me sens toutes les énergies ; une seule chose pourrait m'abattre : si vous m'abandonniez, ma Simone !

A ce point de sa lecture, Simone pose la lettre à plat sur son pupitre et, y appuyant ses deux mains, jure avec ferveur :

— Oh ! cela, Paul, jamais ! jamais !

Ce disant, elle redresse dans un geste de volonté

ce front bombé que l'aïeule à la « tête de fer » avait légué à grand'mère Esilda qui le lui a transmis avec ces yeux allongés comme deux grains de muscat noir, venus de la dame Empire, « la dame du Pont de l'Empereur ». Si absorbée est la jeune fille, tantôt écrivant, tantôt relisant ce message épiquant, qu'elle ne s'aperçoit pas que la porte laissée entr'ouverte, au cas où l'on sonnerait, vient d'être poussée silencieusement. Engoncé dans un gros pardessus et appuyé sur sa canne à bout de caoutchouc, parrain Fernand la contemple en hochant sa tête chenue.

— Hum ! Hum !

Simone a tressauté et tire brusquement à elle, au hasard, l'un des multiples petits tiroirs qui garnissent le fond et les côtés du meuble. On entend un singulier dé clic et le tiroir s'entr'ouvre tout juste pour qu'y disparaissent à demi les papiers compromettants. Simone, tournant la tête, n'est plus que sourire en reconnaissant le visiteur.

— Comment, vous, à cette heure, parrain ? Qu'y a-t-il d'extraordinaire ? Vous êtes beaucoup en avance, ... et trempé, par-dessus le marché ! Pourquoi n'avoir pas attendu la fin de l'averse ?

— Je ne te dérange pas ?

Simone proteste en lui tendant son front, et M. Peyrossac, débarrassé en un tournemain de son pardessus et d'un mètre de foulard blanc enroulé autour du haut faux col, se trouve installé dans le fauteuil à oreilles, ses pieds mouillés devant le feu.

— Vous n'êtes pas raisonnable, savez-vous, de sortir par un temps pareil, quand vous étiez enrhumé il y a seulement deux jours !

Réprimande et cajolerie, Fernand Peyrossac accepte les deux avec cette bonhomie souriante qui ne nuit pas à l'observation de deux yeux restés fort perspicaces. Il ne résiste jamais que pour la forme.



ainsi qu'il en prit l'habitude jadis d'une autre jeune fille chère. Aujourd'hui, la note fébrile dans la volubilité de Simone ne lui échappe pas. Les yeux étincelants qui semblent lavés de fraîches larmes, ce geste apeuré à son entrée inattendue pour dissimuler quelque correspondance secrète, lui rappellent soudain un autre jour et une autre héroïne, loin dans son passé.

— J'avais un rendez-vous d'affaire de bonne heure tout à côté, dit-il pour expliquer son avance. — Il parlait avec calme en scandant les syllabes. — Et quant à la sortie imprudente que tu me reproches, ma chère petite, pour le peu d'années qui me restent sans doute, je ne vais pas me priver de mes rares plaisirs. Et c'en est un grand de venir fidèlement chaque semaine passer l'après-midi entre vous trois, dans cette bonne vieille, amicale demeure. Quarante ans bientôt, ma fille, que je n'y ai manqué.

Il conclut paisiblement :

— Le jour où tu ne me verras pas arriver ponctuel, mon mardi, à 3 heures, tu pourras dire : « Ce pauvre parrain, le Bon Dieu est en train de lui faire signe ! »

Simone, venue s'agenouiller devant le feu, s'arrête de tisonner, et, grondeuse :

— Voulez-vous ne pas penser à ça ! D'ailleurs, vous vivrez jusqu'à cent ans !...

— Mais... j'y compte bien, et aussi d'arriver sans trop de dégâts devant le trône du grand juge ! Sais-tu que j'ai encore des dents à moi ?... Mais... mais... tu te permets de rire, ma parole ! Il n'y a plus de respect, il n'y a plus d'enfants !

— Vous êtes impayable, parrain. Vous avez des idées ! Le Bon Dieu ne pourra pas y tenir quand il verra arriver votre âme en lunettes d'or, en foulard de soie et en chaussettes blanches, avec un beau salut pompeux : « Architecte des Mondes ! »

D'un vif coup de rein, dressée sur ses pieds, elle lui faisait la révérence. Il feignit de s'offenser :

— Impertinente!... Si tu prévenais plutôt ta grand'mère de mon arrivée? Elle s'en étonnera peut-être?

— Tout à l'heure. Ça ne vous fait pas plaisir de rester un moment avec moi, seul, « en tête à tête »?

— Voyez-vous cette petite demoiselle qui coquette!... qui se prend au sérieux, ma parole!...

— Eh! parrain Fernand, plus d'un, peut-être, ne serait pas fâché de votre bonne fortune!... On a ses petits succès...

Elle s'était assise sur le bras du fauteuil de Fernand. Sa voix fléchit pour ajouter :

— Ses petits secrets...

— Des secrets! Tu as des secrets... toi! Par exemple!

— Ça vous contrarie? Mais vous ne savez même pas de quel genre ils sont!

— Des secrets de vingt ans, je m'en doute!

Et avec une irritation à peine contenue :

— A quoi sert au monde de vieillir, grand Dieu, si génération après génération il ne songe toujours qu'à refaire la même sottise!

— Une sottise?...

— Ah! fine mouche, ne fais pas l'innocente! Mais aussi, c'est la faute de ta grand'mère. Je parierais qu'elle t'a entretenue de quelque nouveau projet matrimonial! Cette pauvre Esilda n'a que ça en tête : mariage!

— Oh! elle ne m'a rien dit, bien entendu; mais je sens que ça se manigance. Elle est de belle humeur, elle chuchote avec maman — qui n'a pas l'air emballée, elle! — Et si vous voyiez ces têtes de mystère pour me dissimuler des choses que je vois clair comme le nez au milieu du visage! C'est à

pouffer! Il faut avouer que les parents sont bien rigolos!...

Le double sentiment qui partage cousin Fernand se fait jour entre la fureur qu'on veuille lui enlever Simone et le regret de l'entendre déclarer en un langage qu'il réprouve.

— Allons! Voyons, exprime-toi différemment!... C'est absurde,... te marier! N'es-tu pas heureuse, voyons?

— Relativement.

— Relat..., répète M. Peyrossac abasourdi.

— D'ailleurs, il ne s'agit pas de bonheur, parrain, il s'agit d'*établissement*. Vous connaissez les idées de bonne-maman sur cette question : « Une femme, c'est toujours assez heureux si ça se résigne. » Il paraît que c'étaient les idées de son temps! Or, moi je suis le contraire d'une résignée, je suis une combattive, moi!

— Ah! Ah! Et... contre... qui... t'excites-tu au combat?

— Ne plaisantons pas, parrain. La jeune voix se fit suppliante. — J'ai à vous parler sérieusement. Profitons-en, puisque nous sommes seuls un moment.

— C'est donc bien grave?

M. Peyrossac s'installe comme un confesseur au fond de son siège.

— D'abord, laissez-moi enfermer ce que j'écrivais quand vous êtes entré. Bonne-maman n'aurait qu'à nous surprendre! Comme elle trouve tout naturel de lire ma correspondance,... sous prétexte que maman est trop coulante — par principe, dit-elle!

— Oh! les principes! C'est moi qui m'assieds dessus!...

— Méfie-toi, ma fille, ce ne fut jamais un siège moelleux.

— Ne raillez pas. Mon principe, à moi, c'est de n'en pas avoir, afin de n'être pas entravée par un

tas de préjugés pour faire le mieux au moment opportun.

— Tu me rassures. Au fond, tu en as un tout de même, un grand, élastique, au lieu des petites ficelles!

— Ça s'élargit, au moins.

— Et ton principe t'autorise à dissimuler ta correspondance?

Il tendait un doigt vers le bureau avec sévérité :

— Je ne suis pas indiscret?

— Pas du tout, je ne dissimule rien de mal.

Tout en parlant, Simone, revenue au tiroir récalcitrant qui la préoccupe, cherche à l'ouvrir, la lettre de Paul Gilbert et sa réponse se trouvant prises comme dans une fente de tirelire. Elle essaye de les rattraper, mais le résultat est pire, les secousses font glisser les minces feuilles sur papier d'avion qui disparaissent.

— Zut, alors! marmotte la jeune fille impatientée.

Ce tiroir, condamné depuis qui sait combien, est évidemment un tiroir à secret... Cependant, personne ne pouvant le réouvrir désormais, Simone se rassure, en remet à plus tard la recherche, et dans le même moment elle est de nouveau assise sur le devant de foyer aux pieds du vieillard. Avec cette prudence native qu'avait parfaite la vie, M. Peyrossac attendait, sans en rien laisser voir, le moment où les sentiments de l'indépendante petite fille déborderaient. Mieux valait que ce fût avec lui. De longue date il était le confident et le conseil de sa mère, la douce Marie, prise constamment entre les deux générations désormais en lutte ouverte.

— Comprenez-moi, parrain! J'attends seulement le moment favorable pour prévenir maman d'un projet que je lui aurais signifié déjà : *primo*, si je n'avais redouté l'influence de bonne-maman; *secundo* — sa voix s'attendrit, — parce qu'il était

inutile de la tourmenter à l'avance si mon projet n'avait aucune chance d'aboutir. Pauvre maman ! elle a eu assez de soucis ! Le krach de l'étude — la fameuse étude héréditaire ! — la ruine, la mort de papa, cette vie étriquée à Gardon-les-Vertus...

— Ta mère est un bel exemple de la résignation courageuse dont tu faisais fi tout à l'heure. Mais revenons à ton énigme, je n'ai jamais eu rien d'Œdipe.

— Il n'y a nulle énigme, parrain. Je suis à un tournant de mon existence, j'ai besoin d'un appui, j'ai compté sur vous.

Elle dit, si simplement que le confesseur en fut touché mieux que de grands éclats.

— Tu dis appui ? Pas conseil, naturellement. Je te préviens loyalement que je t'écoute avec mes principes, à moi, qui ont quatre-vingt-dix ans.

— Ils ont commencé jeune, remarque Simone impatientée.

— Mettons soixante-quinze. C'est pour que tu ne t'irrites pas s'ils sont parfois un peu durs d'oreille.

— Oh ! je suis sûre que vous m'approuverez quand vous saurez tout.

Déjà l'accent vibre d'un espoir qui préfère s'affirmer tout de suite, par précaution. Et parrain Fernand, les yeux embusqués derrière ses gros sourcils, note chaque intonation anxieuse de l'enfant aimée. Elle avait glissé assise par terre, ses bras enveloppant ses jambes relevées. Si parrain Fernand ressent le manque de bienséance de cette tenue préférée de Simone, il n'en témoigne rien. L'idée lui venait-elle seulement que, de la chère Esilda du passé, il n'avait jamais entr'aperçu le plus petit peu de ce que Simone étalait sous ses yeux avec la conscience la plus sereine ? Deux longues jambes musclées, sous des bas transparents (malgré les frimas), et jusqu'aux genoux que découvrait à tout mouvement l'étroite jupe du tailleur bleu.

— Voilà mon histoire ! D'abord mon *pedigree*.

— Tu dis ?

— Pe-di-gri ! répète Simone de son meilleur anglais. Ça s'emploie pour les chevaux, mais ça dit très bien.

— Ah ! Pé-di-gré, répète M. Peyrossac à la française.

— J'ai passé vingt ans, poursuit la jeune fille sur un ton de boniment, fille unique d'un père qui n'a malheureusement pas réussi comme la noble lignée de ses antécédents, les notaires de Gardon-les-Vertus. Toutes ces causes primordiales rendent mon établissement — je suis sur ce point de l'avis de grand'mère — excessivement aléatoire ; mais, où nous différons, c'est sur les conclusions. Jusque-là, m'approuvez-vous, parrain ?

— Parfaitement.

— Donc, je suis condamnée, à moins d'une chance romanesque qui ne se rencontre plus que dans les livres désuets d'un certain M. Georges Ohnet, que je me garde de lire, d'ailleurs, je suis condamnée à rester fille.

— Voilà un sort bien malheureux !

M. Peyrossac a conservé de sa déception d'autrefois une dent contre le mariage. Il ajoute malheureusement :

— Regarde ta tante Hortense, ça lui a permis de te laisser une petite fortune !

Avec quel empressement Simone saute sur ce mauvais prétexte :

— Si vous n'avez pas d'exemple plus encourageant à m'offrir, parrain ! Pauvre tante Hortense, si jolie, si pleine d'esprit ! Non seulement on l'a empêchée de se marier — et j'ai toujours ouï dire qu'elle avait eu un fort béguin pour vous, — mais on a tant et si bien abusé d'elle, m'a-t-il été confié, qu'elle est morte à la tâche d'une mauvaise scarlatine prise à l'un de ses petits-neveux !... Non, par-

rain, j'ai appris à chérir la mémoire de tante Hortense, mais je n'aurai pas le courage de l'imiter. Si je reste fille, je me créerai une situation indépendante. J'ai plus d'une corde à mon arc.

— Le grand principe opportuniste.

— Mais au fond, ma vraie vocation, c'est le mariage.

— Bien vieux jeu ! affirme M. Peyrossac avec une moue méprisante.

Alors Simone proteste :

— Ne croyez pas que je fasse table rase du passé à ce point. La seule chose que je n'admette pas, c'est de rester stationnaire. Le mariage me semble donc la condition la mieux adaptée à mon caractère et à mes goûts. Les enfants ne me font pas peur...

— C'est magnifique.

— Seulement, aujourd'hui, il ne s'agit plus uniquement de les mettre au monde : il faut les élever.

— Tu supposes, fait gravement M. Peyrossac, que cette question, autrefois, n'avait aucune importance ?

— Mais si... si... Fénelon, par exemple, et... Rousseau aussi, je crois, s'en sont occupés... Seulement, on s'y prenait mal, ou, tenez, pour ne pas être intransigeante, mettons que les conditions de vie ont changé.

— Admettons.

— Etant donné que vous avez de médiocres rentes, vous ne pouvez plus vivre, en France, suivant votre rang, ni élever des enfants... C'est clair !

— L'économie sociale n'a plus de secrets pour toi !... Alors, comment fait-on ?

— On s'expatrie.

— Tu m'intéresses extraordinairement. — Ici M. Peyrossac gratte délicatement son menton niché entre les pointes du faux col démodé. — Mais comment procède-t-on ensuite ? Car le fait d'être

de ce côté-ci ou de ce côté-là d'un continent n'est pas toute la solution, je gage, pour faire monter les rentes?

— Naturellement. Seulement on a beaucoup plus de facilités... Par exemple, on achète une propriété, on la défriche, on l'exploite, on bâtit sa maison...

— Fichtre!

— Mais c'est authentique, je vous assure. Ainsi, je connais un jeune homme...

Arrivé à ce point de la discussion, M. Peyrossac fait un léger mouvement qui le redresse, attentif :

— ... qui va tenter cela en Tunisie.

— Avec de l'énergie seulement?

— Hélas! Aussi va-t-il d'abord se mettre courageusement sous les ordres d'un autre colon. Peu à peu il achètera lui-même un terrain...

— Ce sera bien long! soupire le confident d'un tel accent que Simone s'affaisse, ressorts détendus, comme une poupée cassée. Les mains décroisées abandonnent les jambes qui s'allongent et la tête s'incline dans un découragement infini.

— Oui, ... ce sera bien long... A moins...

— A moins?

— ... Que sa femme ne lui apporte l'aide nécessaire pour commencer tout de suite.

— Les femmes sont capables de tout!

M. Peyrossac a l'air pâmé d'admiration.

Déjà un élan redresse Simone sur ses jarrets.

— Ah! je savais bien, parrain, que vous m'approuveriez!

— Comment, comment? Je parlais en général, bien entendu. De qui s'agit-il donc?

Simone ne se laisse pas prendre une minute à cette naïve comédie. Elle a rebondi sur ses pieds et, sa place reprise sur l'accoudoir du fauteuil, un bras autour du cou du vieillard, elle fait sa voix enjôleuse :

— Ne vous moquez pas de moi, parrain chéri, et

écoutez votre petite fille. Vous savez que l'été dernier, quand maman a eu cette crise qui a fait craindre de la neurasthénie, je l'ai accompagnée en Suisse...

Elle s'interrompt pour sourire :

— Ce voyage en Suisse, quelle affaire d'état, hein ! Heureusement qu'il y avait auprès de grand-mère quelques oncles, tantes, cousins des vacances. Et encore, si vous n'en aviez pas fait les frais !... Chut ! Taisez-vous, je sais à quoi m'en tenir.

— Enfin, en Suisse, quoi ?...

— Eh bien ! Dans la maison de famille, nous avons pour voisins une jeune fille charmante et son frère. On a causé, on s'est plu, j'ai fait avec eux plusieurs excursions que maman ne pouvait entreprendre...

Ici, M. Peyrossac témoigne d'un sentiment de contrariété :

— C'était très imprudent. Je ne comprends pas ta mère.

— Oh ! pauvre maman, elle n'y a rien vu de répréhensible ; l'influence du milieu, vous saisissez ? Et puis la jeunesse est beaucoup plus libre en Suisse qu'à Gardon-les-Vertus. D'ailleurs, la sœur de Paul a passé trente ans — un chaperon, quoi ! — Et après tout, quel mal y avait-il ? Je vous assure que nous n'avions pas de conversations frivoles... ni sottes...

— Je te crois sur parole. Vous vous êtes donc rapprochés... par les cimes.

— Si vous plaisantez, parrain...

— Comment, ce n'est pas... ?

— Si... si ! Mais sur le moment, je l'affirme, nous n'avons pensé rien... rien de précis. Seulement, j'ai continué d'écrire à sa sœur, et comme ils vivent ensemble... Elle est venue nous voir à Gardon-les-Vertus... Bref, lui et moi (vous savez les machines qu'on dit : l'absence, le vent, l'amitié), de loin nous nous sommes encore plus clairement aperçu que

nous nous plaisons beaucoup, beaucoup. Et nous avons décidé ceci... Ah! j'oubliais de vous dire qu'il a peu de fortune. Son père est mort jeune, son grand-père était un savant, un des premiers inventeurs d'aéroplane... Paul Gilbert.

— Paul Gilbert!

— Il s'est tué autrefois, paraît-il, en expérimentant un appareil.

— Paul Gilbert! répète M. Peyrossac, ramenant ce nom du passé, telle une épave.

« Où ai-je entendu ce nom-là? » songe-t-il, tandis que Simone continue de vanter son héros :

— Il a déjà accompli des raids magnifiques... On a parlé de lui. Mais, après un accident retentissant à la fin de son service militaire, où il a failli perdre la vie et qui lui enlève à peu près l'usage d'un œil, il a cédé aux supplications de sa mère et de sa sœur, et depuis quelques mois...

— Depuis que vos cimes se sont jointes, parierais-je?

— Il a cherché une situation plus stable, plus sûre. L'occasion s'est présentée. Un ami de son père lui a offert de l'aider à gérer sa propriété en Tunisie. Aujourd'hui, il a le pied à l'étrier.

Elle conclut simplement, avec émotion :

— Et je lui ai promis de décider grand'mère à bien vouloir l'accueillir, quand il aura réussi.

— Quand il aura...! relève M. Peyrossac qui n'était pas insensible à l'émotion de la jeune fille. Un bon point de sagesse.

Mais elle se rebella :

— Non, ne me donnez pas ce bon point, parrain, je n'en veux pas. Je trouve beaucoup plus noble de l'aider avant, et c'est ce que je veux obtenir. A quoi bon perdre tout ce temps! Nous irons plus vite à deux, et comme sa décision est bien réfléchie...

— Je parierais que tu l'aimes?

Le regard, jailli brusquement de sous les grands sourcils, est si pénétrant que Simone détourne ses yeux sans rien dire. Le vieux M. Peyrossac a soudain l'impression d'avoir arraché le voile qui couvrirait l'éclosion d'un beau sentiment et, par respect, il laisse à dessein s'appesantir le silence. Tout à coup, il reprend avec douceur :

— Sais-tu que ta mère aura beaucoup de chagrin ?

Et le cœur de Simone fond :

— Ne m'en parlez pas, j'en suis bouleversée, c'est pourquoi je retarde l'explication. Pourtant, reprend-elle — ses mots trahissent le remous de ses sentiments avec cette inconscience égoïste des jeunes pour ceux qui ont vécu, bien ou mal, peu importe, et dépassé la jeunesse, — vous savez, pourtant, maman a bien des choses pour remplir sa vie : les bonnes œuvres, le ménage, grand'mère...

— Des œuvres pies, mais son rayon de soleil ?

— Elle est si résignée ! murmure la jeune fille.

— Comme c'est commode...

Tout de suite, Simone réagit en prenant conscience de ce que sa défense a de monstruosité personnelle. Et, avec un sursaut révolté :

— Après tout, parrain, pourquoi voulez-vous l'enterrer, maman ? Vous ne savez pas ce que je ferai, moi ? Eh bien ! je la marierai !...

— Oh ! fait M. Peyrossac, positivement scandalisé. — Cette enfant terrible dépassait la mesure ! — Tiens ! tu n'es qu'une folle ! Ta grand'mère a raison.

— C'est vous tous qui êtes extraordinaires. Vous enfermez coûte que coûte cette pauvre maman dans une existence de vieille femme comme on voudrait m'emprisonner moi-même. Mais regardez un peu si elle a l'air jeune ! En Suisse, on la prenait pour ma sœur aînée...

A ce moment précis, des pas ayant fait grincer le gravier du jardin :

— Chut ! interrompit Simone. Serait-ce elle, ma-

rian? Mais non, ce n'est pas l'heure, et elle serait entrée par le portillon...

— Je l'ai trouvé ouvert et suis venu moi-même par là, n'ayant pas voulu troubler ta grand'mère en sonnant; et puis, la domestique n'étant pas à son poste, c'est ainsi que je suis entré tout droit et que je t'ai surprise...

— Eh bien! je vais aller voir, Alice doit être sortie. En tout cas, pas un mot jusqu'à nouvel ordre, parrain! — Elle se faisait suppliante et, ses lèvres sur le front du vieillard: — Et puis, jurez de m'aider, parrain chéri, car c'est tout mon bonheur!

En guise de réponse à l'objurgation passionnée, Fernand Peyrossac retrouve son geste découragé d'autrefois:

— Toutes les mêmes!... Et nous... alors!

Mais Simone, envolée, ne l'écoute plus. Intriguée par ces pas qui semblaient errer le long de la maison, elle a entr'ouvert la porte-fenêtre:

— C'est certainement un étranger... Attendez que je l'expédie... une, deux, en cinq secs, et je reviens...

— Oh! ne te gêne pas pour moi, ma fille! J'ai toujours mon journal et un petit somme à ma disposition, assure le vieillard de sa même voix paisible, en réprimant un soupir.

III

Il parle par habitude, le vieux M. Peyrossac, et s'il soupire, c'est qu'il sait bien que le sommeil ne viendra pas ce jour-là l'enlever aux nouveaux soucis qu'il prévoit depuis les confidences de sa filleule. Qui, mieux que lui, en peut juger? Son œil perspicace ne s'est pas affaibli avec l'âge et il subira encore, comme il l'a toujours fait, en ami fidèle, le contre-coup des événements qui toucheront les trois femmes.

« Tonton Fernand », ainsi qu'on le nommait, avait vu grandir les huit enfants d'Esilda, et Marie, la benjamine, était sa préférée. Elle avait toujours partagé l'admiration sans défaillance que M. Peyrossac conservait à M^{me} de Belpompe en dépit des heurts qui se multipliaient depuis quelque temps du fait de Simone. Cette affection filiale déférente, Marie n'avait pu l'inculquer à sa fille. « Elle n'a jamais su s'imposer, malheureusement! » pensait souvent le vieillard. Il négligeait de s'avouer qu'il eût fallu pour cela une rude personnalité! Etouffée entre le despotisme janséniste de sa mère et l'outrageance folle d'un mari présomptueux, la pauvre femme n'avait eu que la ressource des êtres non combattifs : plier, se replier. Si sa vie secrète s'en était approfondie, les consolations intimes qu'elle sut y trouver étaient restées lettre morte pour son entourage. Tonton Fernand, seul, aurait pu les deviner, mais sa partialité aveugle pour tout ce qui concernait la chère Esilda lui faisait juger naturel qu'on sacrifîât devant cette divinité supérieure.

En toute sincérité, il n'avait jamais pensé jusqu'ici qu'on pût faire mieux que se soumettre aux décrets de sa sagesse souveraine. Adéodat lui-même, M. Peyrossac était parvenu, après ces temps de jeunesse où la jalousie le chassait des mois durant de Gardon, à le traiter en ami, puisque Esilda l'aimait. Comme tel, les années ayant fait leur œuvre, il l'avait pleuré sincèrement. Mais de son cœur incorruptible, Fernand Peyrossac sentait bien en ce moment que Simone était la fêlure.

Quoi d'étonnant à cela? N'avait-il pas été le tuteur, vrai grand-père de l'enfant? Simone, élevée à Gardon entre eux trois, ne se faisait-il pas son accompagnateur quand elle revenait de l'externat des demoiselles Merlette? Et son compagnon de promenade les jours de congé? Mieux qu'à Esilda au temps de leur jeunesse il réussissait à lui ouvrir l'esprit et les yeux devant la nature. Simone adorait son parrain. Malgré sa modestie, tonton Fernand n'était pas sans se rendre compte qu'Esilda connaissait à son tour de jalouses irritations quand elle voyait se dresser son chevalier fidèle, impartial pour la première fois, entre leurs deux caractères si semblables qui se heurtaient en meurtrissant le cœur de Marie. Fernand Peyrossac devait s'étudier devant sa vieille amie, redoutant sa clairvoyance impitoyable; il tremble aujourd'hui d'encourir son courroux en prenant le parti de la jeune amoureuse. Et le vieil homme songe aux coïncidences de la vie qui, tant d'années après l'aïeule, ramènent pour la petite-fille des circonstances identiques et un même attrait dont il est le confident.

« Pourtant, elles s'entendaient, autrefois », se répète-t-il en remontant la chaîne des événements contraires qui, peu à peu, ont amené la désunion actuelle. Mais au fond, conclut-il au bout de sa méditation, Esilda a raison, c'est la faute des Percyfret! »

IV

Marie Vérin faisait à peu près les mêmes réflexions en surveillant, distraitement aujourd'hui, l'ouvrage de femmes qu'elle réunissait une fois par semaine dans une salle mise à sa disposition pour cette œuvre.

Au déjeuner, elle avait dû subir d'abord « une tête » et quelques observations générales sur les licences que s'octroyaient les jeunes filles et la tolérance impardonnable des mères. « Autrefois, on surveillait au moins les faits et gestes et les relations de ses enfants!... Sais-tu quels saltimbanques ta fille (dans ce cas ce n'était plus Simone) va rencontrer chez cette folle? » A ce dernier coup direct, il avait bien fallu comprendre. Marie, à bout de patience, contrariée elle-même autant que sa mère, était sortie de son mutisme :

— Mais, maman, que voulez-vous que j'y fasse? Vous n'êtes pas satisfaite quand Simone voisine avec des gens qui « n'ont pas de monde », comme vous dites, et les autres, ceux de la société actuelle, vous révoltent. Je ne peux pourtant pas laisser cette enfant sans relations et sans distractions.

La vieille dame avait saisi l'occasion d'épancher son amertume.

— Monde? Société? Ça? Les uns communs « comme les latrines » (c'était sa suprême expression quand les mots lui manquaient pour traduire son dédain), et les autres... je préfère ne pas les qualifier. Il me semble pourtant qu'il doit y avoir encore un milieu comme il faut entre ces deux-là.

Entre la petite Lacluc dont j'ai connu les grand-mères dans l'arrière-boutique puant la chandelle de suif qu'elles vendaient côte à côte, avec la mercerie et la corde de chanvre que le grand-père tordait sur le foirail les jours de semaine, car le dimanche elles devaient ramener le bonhomme joyeusement saoul, chacune le tenant par le bras!...

— Depuis lors, avait essayé de plaider M^{me} Jules, les parents Lacluc ont acheté un magasin de nouveautés où ils font des affaires en élevant fort bien leurs enfants; un garçon est au Séminaire et il y a eu un Lacluc tué à la guerre avec une belle citation!

— ... Entre ces gens et cette « ballerine » qui déshonore le nom des Percyfret, continuait M^{me} de Belpompe sans tenir compte de l'interruption. Joli exemple que cette belle personne donne à sa fille! Tu auras beau me dire, c'est de la décadence. Tu verras la réputation que se fera la tienne : pas une famille décente n'en voudra!... Après ce qui s'est déjà passé dans la maison (Marie avait tressailli ainsi qu'à chaque rappel brutal de la faute Vérin), Simone n'a pas une imprudence à commettre, en ce moment surtout où la Providence vient si à point à notre secours.

Et sa fille restant silencieuse :

— Tu sais pourtant que le « Monsieur en question » est décidé à acheter l'étude. Il a trouvé le moyen de voir Simone, m'écrit de Bordeaux M^r Brisset. Elle lui plaît infiniment. Il serait difficile, le monsieur! intercale la vieille dame non sans fierté. Alors, tu comprends, ces Percyfret impossibles... Quand on pense que jadis on n'entrait pas aux Doves sans montrer patte blanche!...

Reprise de colère, elle avait maudit pour la centième fois, devant le mutisme de Marie, la première visite de la baronne lors de son retour à Gardon. Née Pestut, M^{me} de Percyfret avait connu dès l'en-

fance Marie de Belpompe et ses sœurs. Des mariages différents les avaient séparées, mais il était inévitable que, revenant s'installer aux Douves, domaine des Pestut, près de Saint-Bernard-la-Croisade, M^{me} de Percyfret renouât des relations qui dataient de trois ou quatre générations, et d'autant plus aisément qu'aujourd'hui les automobiles rapprochaient les distances. Où était le temps où M. de La Flotte partait dès le matin à cheval pour aller échanger une dispute mensuelle avec sa chère ennemie, Zulma Peyrossac? Elle vint donc rendre visite, et immédiatement, aux dames de Belpompe (Marie continuait à bénéficier généralement de son nom de jeune fille, Vérin, étranger d'ailleurs au pays, n'ayant été qu'un accident). Esilda elle-même ne put faire autrement que la recevoir, mais ce fut un drame héroï-comique dont elle pensa avoir une congestion comme le jour de la translation des panonceaux. Il lui fallut plusieurs semaines pour digérer cette entrevue unique, car elle ne rendit jamais sa visite à la baronne de Percyfret que par une carte fort digne, arguant de sa retraite définitive loin du monde. Marie elle-même ne pouvait s'empêcher de sourire quand la maligne Simone mimait cette scène inoubliable. La beauté n'avait jamais été l'apanage des Pestut; le caustique conseiller de La Flotte avait autrefois une phrase pour exprimer la réédition malheureuse de leur type inharmonieux, et l'art du cabinet dit « de beauté », en aggravant audacieusement chaque trait héréditaire de M^{me} de Percyfret, transformait en masque de mahori le visage sphérique, bruni, doué d'un nez qui semblait une grosse mie de pain écrasée. Le « bibi » à la mode, collé de côté sur de courts cheveux acajou, en parachevait le ridicule. La baronne avait du moins une tournure distinguée, mais, comble de l'abomination, une robe de petite fille découvrait ses jambes, et très haut, sous des bas

invisibles de finesse, pendant que la dame se tortillait en face de M^{me} de Belpompe dans son armure inflexible et noblement étouffée de honte.

La sévère grand'mère n'avait pas absolument tort d'augurer mal d'une éducation conduite par cette « folle éhontée », ainsi qu'elle la jugea sans recours, et Marie Vérin eût, sans nul doute, rêvé pour sa fille une autre amie que Solange, élevée en dépit du bon sens. Mais, outre qu'il eût été difficile de rompre avec la petite-fille de l'ancien confrère de M^r Robineau, il fallait reconnaître que, sous ces apparences regrettables, M^{me} de Percyfret, revenue vivre à la campagne pour des raisons d'économie, se montrait bonne femme et accueillante.

Quant à sa fille, point belle non plus : « Mais c'est inutile, à notre époque, disait-elle, un chic indéniéable vaut mieux ! » Intelligente, débrouillarde, elle avait mille ressources contre l'ennui. Et, dame, Gardon-les-Vertus n'en offrait guère de cette sorte à une jeunesse isolée comme celle de Simone. Solange, d'ailleurs, s'était toquée de sa nouvelle amie et, la dominant d'une expérience prématurée, se jura de l'arracher à la tyrannie ambiante de toutes ces « bourgeoises rances ». Ainsi, la lutte héréditaire ranimée par les manières provocantes de cette héroïne indésirable du nouveau Saint-Bernard-la-Croisade, tout le « patelin des oies mal blanchies » — ainsi que Solange stigmatisa Gardon-les-Vertus, — entra dans le jeu, langues dardées, avec délectation. Pendues comme elles le sont en ce vif pays de Gascogne, elles eurent tôt fait de dépasser les deux jeunes filles pour aller venger bien des vanités blessées par la réserve, que beaucoup jugeaient excessive, de M^{me} de Belpompe.

Chose merveilleuse dans un Gardon, qu'il soit les-Vertus ou de n'importe quel coin de province, « M^{me} Jules » avait toujours su désarmer la cri-

tique. Mais on eût sans doute surpris la grand'mère en lui affirmant que la popularité de sa petite-fille souffrit peu des hostilités, ou bien elle y aurait vu un signe de plus de l'actuelle décadence des mœurs. Certes, la liberté d'allure de la « demoiselle de Belpompe » avait été déjà critiquée et commentée, mais, captivante, gracieuse et pas poseuse, Simone s'entendait à retourner l'opinion. Depuis le petit saute-ruisseau de l'étude jusqu'à « M. le pharmacien de 1^{re} classe », en passant par le « rapetas-sous » (savetier), le garagiste ou autres, elle avait fait autant d'amoureux empressés au service de sa précieuse personne. Cependant, ces succès mêmes n'étaient pas sans exciter de ces jalousies secrètes confites au bocal de la province et que rien ne désarme. De ce côté-là, l'entrée en scène de Solange avait incontestablement aggravé la situation. Voyantes, les Percyfret, avec leur cortège extravagant, toujours en liesse ou paraissant tel, faisaient scandale.

Grand'mère n'avait donc pas absolument tort, ni la petite ville non plus qui mettait tout de suite le doigt sur la plaie. Elles défendent sinon leur vertu, du moins les cadres qui la maintiennent, ces petites villes sévères, et aussi leurs humbles bonheurs, suffisants jusqu'au jour où des passants sans vergogne les détruisent avec leur étalage inaccessible d'insolentes joies. Marie se rend compte de tout cela, et cet après-midi, parce que c'est la première fois que sa fille se permet de ne pas rentrer déjeuner sans permission, elle s'exagère la portée de cet acte ! Or, s'étant levée pour aller à la bibliothèque répondre aux demandes de quelques femmes qui rapportaient des livres, elle se laissa distraire un moment de sa peine sourde par l'intérêt que lui apportaient chaque semaine certaines de ses dirigées. M^{me} Jules se plaisait à former leur goût et, sans les contrarier jamais, les amenait presque toujours

à préférer des ouvrages bien faits dès que leur esprit, si vite éveillé, en avait compris la beauté. Une fois de plus, leurs critiques judicieuses la charmèrent. Mais voilà que, passant devant un groupe en rond, qui chuchote à qui mieux mieux, elle entend distinctement M^{lle} Rousin, la papetière, qui vend aussi des objets de piété, s'exclamer, comme ne pouvant retenir son indignation :

— Si vous les aviez vues toutes les deux descendre cette rue ainsi que des folles, au risque de tuer les passants ! Vous m'avouerez que ce sont des manières scandaleuses !... Sûr comme je suis là, on les ramassera un jour en petits morceaux !

La voix siffle méchamment et Marie sent un grand froid au cœur à la vision de l'enfant chérie, sanglante sur le pavé. Elle doit retenir des larmes : « Mon Dieu ! Comme tout me fait mal, aujourd'hui ! » Et son mécontentement de tout à l'heure fait place à la détresse. Elle se trompe, cette vilaine peste jalouse de Louise Rousin. Grand'mère aussi se trompe. Elle, la mère de Simone, sait mieux que personne le bon fond honnête et brave qu'il y a chez la chère petite et de quelle vertu elle sera capable, si on ne la pousse pas à bout ! Il faudrait être juste, reconnaître que l'enfant, à vingt ans passés, sent le besoin de dépenser une vie qui s'étouffe entre de vieilles gens pétris de préjugés périmés, dans la monotonie déprimante de la maison désormais sans joie. Tonton Fernand, au moins, aurait dû s'en rendre compte s'il était irrationnel de s'attendre à ce que grand'mère pût s'aviser tout d'un coup de changer son point de vue traditionnel sur l'éducation et le mariage. Il venait d'une source très vertueuse, ce point de vue ! Cette conscience à tendance janséniste n'inclinait-elle pas toujours à penser que ce qui coûte le plus est le signe du devoir ? Et qu'on se doit de dresser les autres dans la forme de vertu qui vous fut imposée ? Marie,

lucide, osait se dire pour la première fois que cinquante ans de despotisme, soit conjugal, soit maternel, sans compter la mainmise sur le vieil ami Peyrossac, et, d'autre part, le résultat extérieur des éducations nouvelles, n'étaient pas pour varier l'idée que M^{me} de Belpompe se faisait de ses responsabilités. Aujourd'hui, cette question de mariage, par-dessus le marché! Comment Simone réagirait-elle? Si elle acceptait, évidemment, grand'mère ravie de récupérer l'étude et les pannonceaux, tout pourrait s'arranger. L'enfant retrouverait le chemin de ce vieux cœur, qui croyait devoir se défendre d'affadissantes et inutiles tendresses, dès que les frottements actuels seraient supprimés,... et puis, dans ce dilemme, l'adorée ne quitterait pas Gardon-les-Vertus. Mais justement, s'enraciner à Gardon, était-ce son rêve? Au fait, quel rêve formait-elle, la jeune fille devenue tout à coup secrète, qui aimait les longues randonnées solitaires et qui s'en allait pour un oui, pour un non, passer sa journée dans leur propriété des Vergers, tête à tête avec elle-même, sans y inviter sa maman?

Ainsi, ratiocinant, Marie tourne autour de ses soucis jusqu'à l'heure qu'elle voudrait hâter — puisque Simone doit être de retour — de rentrer au logis.

V

Une véranda ouverte avait été ajoutée au cours des années sur le côté du logis où donnait le petit salon. Des rosiers grimpants s'enroulaient à chaque pilier, et déjà ces roses carminées, qui ont un parfum d'essence rare, s'y épanouissent à l'abri des vents du nord. Avec quelques variantes : des arbres prodigieusement grandis, les plumets du massif central remplacés par des fleurs, le jardin enclos de ses murs — et quels murs ! irremplaçables aujourd'hui, — le jardin, à peine changé, offre de jolies perspectives d'un vert tendre ; les mauves lilas de Perse, les houppettes jaunes des mimosas fleurissent d'une grâce frileuse la nudité des branches. Au bruit de la porte-fenêtre que Simone avait ouverte, un jeune homme, arrivé apparemment du fond du jardin et qui errait à la recherche d'une entrée, s'était retourné vivement :

— Paul !

— Simone !

Un même élan a porté les jeunes gens l'un vers l'autre.

C'est la voix mâle, étouffée par précaution, qui reprend la première :

— Vous ! Et seule ! Ah ! je n'osais pas compter sur une telle chance !

— Chut ! Comment, vous ici ? murmure la jeune fille en émoi. Et par où êtes-vous entré ?

— Par là-bas. — Il indiquait le fond du jardin où la jeune Esilda de jadis s'en allait en catimini observer par-dessus le mur l'amusante famille voi-

sine. — Ne savez-vous pas que nous avons à Gardon une bicoque, louée à de vieilles bonnes gens? Je me suis renseigné depuis que nous nous sommes rencontrés, vous pensez! Mais... — son geste eut l'air de dire : « Nous sommes pressés, laissons cela. »

— Arriver sans prévenir, c'est fou! ne pouvait que répéter Simone, trop épouvantée pour se laisser aller à la joie.

— Avais-je le temps? Je m'embarque demain. Oui, mon départ retardé, parce que... — Il hésite. — Eh bien! voilà : un essai de moteurs des plus intéressants entre deux firmes rivales. Il y avait de beaux paris engagés. Grâce à mes précédentes performances, j'ai pu l'obtenir.

— Je croyais que vous aviez promis d'abandonner l'aviation? interrompt Simone.

Et parce qu'elle tremble d'émoi, sa voix se durcit.

— Comme carrière absolue, oui, à cause de ma vue, hélas! mais... j'ai besoin d'argent, lance-t-il brutalement. Préférez-vous me voir tenter un marathon de la danse?

Et il ajoute, la voix fondue :

— Vous savez bien pourquoi!... J'ai gagné.

Mais, Simone se taisant encore, il s'avisa de sa contrainte, ses yeux parcoururent furtivement la façade :

— Alors, vous ne voulez pas me recevoir?

Il faisait un pas vers l'entrée. Elle l'arrêta :

— Attendez. Je ne suis pas seule... Laissez-moi voir...

Dans le bureau, M. Peyrossac, tiré de sa rêverie par l'accent de plus en plus élevé des brèves répliques entre sa filleule et... l'inconnu identifié immédiatement, tendait sa meilleure oreille pour saisir le sens du drame qu'il devinait. Prêt à intervenir, si quelque complication se présentait en la personne de M^{me} de Belpompe ou de M^{me} Jules, il

se rencogna prudemment dans son fauteuil, feignant de dormir, aux derniers mots de Simone. La jeune fille, à mille lieues de douter de l'innocence de parrain, invisible d'ailleurs derrière le dos de son fauteuil, en fit le tour sur la pointe des pieds, puis, à mi-voix :

— Entrez, mais une minute seulement. Ma grand'mère peut descendre à tout moment, et maman va bientôt rentrer.

— Que m'importe ! Qu'elles viennent donc ! Je leur parlerai, à genoux, là ! Je leur demanderai votre main.

Il l'affirme avec une énergie que M. Peyrossac ne peut s'empêcher d'admirer. Il ne voit pas que le geste a suivi la parole et que la main saisie par le héros déterminé est déjà sous ses lèvres. La seule voix épouvantée de Simone vient à lui :

— Non ! Non ! Surtout pas ça ! Il faut que je les prépare. Pensez donc : pauvre maman ! je frémis à l'idée que la domestique aurait pu être là, et maman vous rencontrer !

— Oh ! j'avais tout prévu. Un aviateur qui s'est préparé à des missions d' « intelligence service », ça ne se laisse pas pincer sans vert. Voici une invitation que je me suis fait prier de vous remettre, il n'y a qu'un instant, par Solange de Percyfret et Fred Négrier. C'est lui qui m'a amené en auto.

Le rire étouffé de Simone fuse, en dépit de toute prudence.

— Solange ? J'ai déjeuné chez elle et elle m'a raccompagné il y a une heure à peine, la mauvaise pièce...

Ils rient tous deux, détendus, et Paul ose même faire quelques pas qui lui découvrent M. Peyrossac dans l'attitude du repos au fond de son grand fauteuil.

— Ce vieux qui dort là ? murmure-t-il d'un ton de reproche, en revenant vers Simone.

Il a un visage si effaré que Simone ait de plus belle :

— Je vous présente mon parrain : parrain Fernand !

Elle ajoute, grave de nouveau :

— Il sait... Il est bon comme tout... Il nous aidera...

— Vous en êtes sûre ?

— Je réponds de lui... Voulez-vous que je l'éveille ?

Mais Paul arrête vivement son geste :

— Inutile, ne perdons pas la minute précieuse... Simone ! Je veux que vous me juriez d'être ma femme !

— N'est-ce pas promis ? Je veux, moi, que vous me fassiez confiance.

Sa voix changea brusquement, comme cassée.

— Ah ! ma chérie, pardonnez-moi... Mais c'est que j'ai peur — et au mouvement de Simone — Pas de vous... pas de votre cœur... mais de tout le reste... de tout ce qui vous entoure ! De votre famille trop raisonnable, qui ne comprendra pas... qui ne voudra pas vous laisser courir le beau risque qu'est notre amour... de votre petite ville aux idées étriquées... Pire encore ! J'ai peur surtout de vos amis de la grand'ville... de toute cette séquelle ultra-moderne que vous rencontrez dès que vous sortez du vieux logis — qui vous protège, du moins ; lui ! — chez cette folle de Solange par exemple !

— Voyons, Paul, vous exagérez ! Ils sont un peu fous, je le reconnais bien, allez ! même Solange est un phénomène, mais au fond ils sont gentils, et puis, ils me changent...

Elle roulait des yeux de désespérée qui en disaient plus long que des paroles sur cet ennui déprimant qui la submergeait.

— Ils sont amusants, du moins !

Mais, à ces derniers mots, l'exaspération de Paul éclate :

— Voilà, amusants ! Parbleu, je le sais bien, et c'est ce qui me terrifie... parce que — au fond — ils ne sont pas gentils, non, Simone ! Ils sont seulement des sales jouisseurs ! Des femmes qui flirtent, qui cherchent (ou qui ont toutes l'air de chercher) l'aventure... des jeunes filles qui la flairent... qui ne lèvent un mari qu'à la condition qu'il les emporte dans une *Rolls-Royce*, liées d'un collier de perles...

— Mon pauvre Paul, vous voyez rouge.

— Noir, Simone, je vois noir quand il s'agit de vous laisser en proie à tous ces farceurs éhontés ! Des idiots comme ce Morland, le champion de tennis, qui ne sait que lisser ses cheveux gras et nouer autour de son cou le foulard d'apache de sa *partner* ;... comme Leth-Westler et son auto à transformation de saltimbanque-traiteur-millionnaire où il vous amène toutes à des lieues sabler des cocktails et fumer des cigarettes à l'opium ! Tenez, Fred Négrier, ce beau jeune homme, la coqueluche de ces dames du haut pavé ! savez-vous ce qu'il me disait tout à l'heure quand je lui parlais de mes projets de colonisation ?

Et, mimant l'accent et le nasillement prétentieux de Fred Négrier :

— S'en aller défricher en Afrique ? Mais, mon cher, faut être tapé !... En France, on trouve de bons petits filons pour faire sa pelote, et il n'y a plus de préjugés... Tenez, moi, tel que vous me voyez, je place une certaine ceinture élastique pour femmes qui fait florès chez ces dames, et même ailleurs !

— Il est bouffon, ce Fred, remarque tranquillement Simone.

— Créatin, va ! Quand on pense qu'il est le fils des grands vieux armateurs bordelais !

— Chut, mon petit Paul ! Quand vous bouillonnez comme ça à cause de moi, je vous adore !

— C'est vrai que je deviens absolument gâ... quand il s'agit de vous ! Un 1830 ! Un traditionaliste !

— Mon pauv' vieux, vous en faites donc pas pour moi ! Vous savez, ma dot vaut quat' sous. Contre des Fred Négrier ou tout autre, ça me défend.

— Mais tout le reste que vous avez, murmure Paul Gilbert, partiellement rassuré. Simone, mon bijou, mon petit oiseau de Gardon-les-Vertus ! Tenez, j'arrive à le trouver délicieux, ce nom risible de votre patelin...

Son regard vacillait : un regard de vigie, disait en plaisantant Simone. Il embrassait, comme pour en emporter l'empreinte, cette pièce sans style, que paraît seule la jeunesse de Simone, avec ses meubles disparates, et charmante tout de même, parce qu'empreinte de cette atmosphère spéciale où se sont accumulés les souvenirs vécus.

— Il me plaît, savez-vous, votre vieux logis. Non ! Non ! il n'est pas laid du tout... En Tunisie, Simone, je ne pourrai pas vous en donner un aussi beau.

— Je le trouverai merveilleux, Paul !

Le brusque élan de la jeune fille fit perdre au garçon cet équilibre qu'il s'efforçait de garder, surtout depuis que les vertus de la vieille maison l'envoûtaient. Il prit Simone dans ses bras, et, suppliant :

— Laissez-moi vous embrasser. Ma chérie, je suis votre fiancé... et je pars.

A ce moment précis, M. Peyrossac ayant fort à propos poussé un soupir, Simone, échappant à l'étreinte de Paul, se rapprocha précipitamment du fauteuil protecteur.

— Parrain !

Sa voix si émue éveilla le vieillard.

— Eh bien! ma fille, tu as reçu le visiteur?

— Parrain! c'est lui,... c'est Paul... Je vous le présente.

— Ah?

M. Peyrossac se redressait, et, avec infiniment de politesse :

— Mais enchanté, Monsieur! D'après le récit que ma filleule était en train de me faire de vos projets, je vous imaginai voguant vers la Tunisie... C'était plus sage.

On entendit une voix, venant de loin, à travers la maison :

— Alice!

— Seigneur! fit Simone, terrifiée, c'est bonne-maman! Vite, qu'il parte!

— Je devrais être parti, en effet, Monsieur, expliquait le jeune homme, indifférent à tout, sauf à cette occasion qu'il recherchait de parler à visage découvert. Et puis un incident m'a permis de retarder d'un paquebot mon voyage,... parce que je n'ai pas eu le courage, je n'ai pas pu m'expatrier sans avoir revu une dernière fois Simone.

En haut, la voix grondeuse répète « Alice! » Alors Simone, qui trépigne, pousse Paul vers la véranda :

— Bonne-maman va descendre. Elle est déjà sur le palier...

M. Peyrossac, s'arc-boutant aux deux accoudoirs du fauteuil, s'était mis debout :

— Ne t'inquiète pas, c'est moi qui raccompagne Monsieur. Ma canne, mon chapeau...

— Et votre manteau, voyons!

En hâte, Simone le lui jetait sur les épaules en l'entraînant vers la sortie du jardin. Et comme Paul, courtois, s'écartait, M. Peyrossac fit passer devant lui le jeune homme :

— Permettez-moi de vous remettre dans votre

chemin, Monsieur, je connais les aîtres... vous avez juste le temps d'attraper le train de 4 h. 2.

— Mais, Monsieur, balbutiait Paul, laissez-moi au moins... Je sais que vous êtes bon, que vous aimez Simone... Je l'aime, Monsieur... Laissez-moi emporter... Je vous jure que...

Résistant, de la porte il tendait une main à Simone qui la saisit, la pressa dans les deux siennes, et gravement Paul l'éleva jusqu'à ses lèvres...

Dans l'escalier, la voix irritée répétait : « Alice ! »

M. Peyrossac, brusquant la situation, poussa Paul par les épaules :

— Pressez-vous ! Il serait fâcheux que vous manquassiez le train.

Simone, étourdie, était restée une seconde les mains sur ses yeux, le cœur battant, et puis se précipita sous la véranda : parrain Fernand, sans permettre à l'hôte inattendu de reprendre son chemin d'escalade, le conduisait sans hésitation à cette porte du jardinier qui, par le raccourci désert, le mettrait tout de suite hors des curiosités du voisinage, près du chemin de la gare.

— Bravo ! parrain intelligent ! murmure la jeune fille avec gratitude. Et ils parlent, ils parlent !

Hissée sur le support d'un pilier, elle tend le cou pour les apercevoir si longtemps que possible. Tout à coup, levant une main, elle agite son mouchoir :

Et dans leur direction Simone envoie un grand baiser.

VI

Cependant, M^{me} de Belpompe, indignée de voir ses appels rester sans réponse, avait poussé son inspection jusqu'à la cuisine. On l'entendait grommeler :

— Mais enfin, où se cache cette fille ? Elle n'est jamais là quand on a besoin d'elle ! Et si l'on pense qu'Alice est la petite-nièce de Toinette...

La vieille dame a un soupir en évoquant la fidèle servante qui, s'étant penchée avec elle sur les huit berceaux, repose aujourd'hui dans le caveau de famille des Robineau. Cet honneur posthume eût suffi à combler de gratitude ce cœur de serve magnifique. Le coucou annonçant quatre heures moins un quart tire Esilda de ses réflexions moroses. Quand elle ouvre la porte du petit salon, Simone est installée sagement devant son bureau. Sous cette apparence, elle dissimule les battements qui heurtent encore sa poitrine et elle occupe l'agitation de ses mains, en glissant ses doigts par la fente, dans ce tiroir secret, si opportunément entr'ouvert tout à l'heure.

Elle avait déjà ramené un chapelet rouillé, un collier de corail et, tirant avec précaution sur un ruban qui résistait, il venait tout à coup à elle, entraînant sa lettre et une partie d'un carnet, lorsque M^{me} de Belpompe ouvrit la porte. Le tiroir aussi s'était ouvert un peu plus, la moitié du carnet, restée engagée, le retenait sans doute seule encore.

— Te voilà, toi? En train de digérer, probablement? J'aurais cru, ma parole, qu'il n'y avait personne dans la maison. Tu ne m'as pas entendue appeler?

— Non, bonne-maman, répond effrontément une voix qui parle au ras de la planchette du bureau. Il est vrai que j'ai fait un tour au jardin... Ah! voilà!...

— Et oublié de fermer la porte. Comme s'il faisait chaud, aujourd'hui! Il n'y a plus de printemps, d'ailleurs, constate la vieille dame en prenant au coin du feu le fauteuil qui fait face à celui qu'occupait M. Peyrossac.

Mais Simone est si intéressée par la découverte qu'elle vient de faire que les réflexions de bonne-maman sont perdues pour elle. Parvenue à détacher la couverture du carnet coincée au fond du tiroir, elle a entre les mains, sous une jolie reliure romantique, l'un de ces livres de confession qui furent à la mode jadis. Tachée de moisissure, la gaine en beau cuir (d'autrefois, eût constaté M^{me} de Belpompe) avait préservé l'intérieur, jauni seulement. En lisant, sur la première page : *Journal d'Esilda, 1868*, d'une fine petite écriture inclinée, Simone — qui après tout n'a plus aucune raison de redouter un esclandre — a un geste amusé :

— Par exemple! ce doit être drôle, son journal! Qu'est-ce qu'elle pouvait bien penser en ce temps-là, ma jeune grand'mère?

— Surtout, ne te dérange pas, ma fille.

— Oh! pardon, bonne-maman. Vous me parliez? Vous désirez quelque chose?

La sonnette de l'entrée ayant retenti, Simone en prend occasion pour s'échapper dans le vestibule et fuir l'observation latente.

— Ce doit être Fernand! Et la domestique est-elle qui sait où? marmotte M^{me} de Belpompe. Quelles mœurs, Seigneur!

Le « je m'en fichisme » universel l'exaspérait.

Tout aussitôt, et sans mot dire, malgré la mimique suppliante de sa filleule, M. Peyrossac, jugeant sans doute qu'il avait accepté assez de compromis en jouant tel tour à sa vieille amie, pénètre dans la pièce. Avant de lui tendre la main, Esilda jette un coup d'œil significatif sur la pendule où un autre Paul continue d'offrir aux lèvres de Virginie, assise sous un palmier de bronze, une coupe naturelle, coco ou pamplemousse, dont la poussière des ans a patiné étrangement la liqueur.

— Vous voilà ! Enfin ! Je vous fais observer que vous êtes en retard d'un gros quart d'heure, mon ami.

— Vraiment, chère amie ? Je dépose à vos pieds mes excuses.

Il lui baisait la main avec toutes les marques de la plus vive dévotion.

— C'est peut-être que ma montre retarde en vieillissant, comme son maître !

— Mettez-la donc à l'heure. Ici, vous savez, on est toujours exact.

Mais M. Peyrossac sursaute :

— La mettre à l'heure, la surmener !...

Et, la caressant :

— Jamais, elle se fâcherait !

— Vous avez toujours été un « original », Fernand ! remarque M^{me} de Belpompe, et ce mot dans sa bouche prend des proportions plutôt péjoratives qui confinent à la pitié.

Mais le vieux Fernand n'a point perdu la teinte ironique de son esprit pour riposter :

— Vous fûtes toujours si pondérée, ... cousine Esilda !

— C'est que, insiste M^{me} de Belpompe avec intention, on nous pliait jeune au devoir...

— Et on amidonnait pour que ce fût plus raide...

Simone, qui a repris sa place devant le petit bureau, fait aussi ses réflexions dans la coulisse. Elle devine à peu près ce qui va suivre, la scène prévue se renouvelant en toute occasion, à part quelques variantes, et s'occupe de ses petites affaires en n'écoutant que d'une oreille.

— ... Tandis qu'aujourd'hui, continuait la vieille dame, ravie d'avoir l'auditeur qui ne lui fit jamais défaut, caprice et rébellion! Et du haut en bas de l'échelle! Vous n'avez qu'à ouvrir un journal : c'est à se demander où nous allons! Ainsi, Fernand, que dites-vous d'une jeune fille qui se permet d'accepter un déjeuner en ville sans permission...

Et, devant le mutisme anormal de Simone :

— Aurais-tu perdu ta langue aux Douves?

— J'ai la migraine.

— La mi...? Vous l'entendez, Fernand? A son âge! Jadis, quand je disais : « J'ai la migraine », on m'appelait « poseuse » et on m'envoyait frotter le salon.

— Moi, je prends un cachet.

— Un cachet? Mais vous écoutez, mon cher? Et, à l'heure qu'il est, c'est courant, les pharmaciens débitent ces poisons à tout venant, comme petits pains d'un sou... de notre temps!

Pris entre le zist et le zest, Fernand Peyrossac essaye de dire, conciliant :

— Il est évident qu'on se détériore l'estomac avec ces drogues.

— Tiens, regarde-nous, Fernand et moi, ajoutait la vieille dame. A nos âges nous avons gardé des appétits de jeunes gens.

— Vous avez mené une petite vie si unie, ... si tranquille.

— Tranquille? Sais-tu que j'ai eu huit enfants et que j'en ai nourri presque neuf?

— Oh! bonne-maman, vous exagérez.

— Allons! Allons! ma bonne amie.

— J'exagère? Ta mère, ma benjamine, avait quelques mois lorsque ma fille aînée eut son premier enfant. Elle fut très souffrante... Bref, j'ai allaité son bébé un certain temps avec la mienne. Voilà les santés d'autrefois.

M. Peyrossac s'empresse de conclure pour clore la discussion :

— Vous avez toujours été une femme extraordinaire, Esilda. Je l'avais déjà pressenti alors que vous n'étiez pour tous qu'une petite fille obéissante.

— Un objet démonétisé, mon ami, une petite fille obéissante!

M^{me} de Belpompe fait cette constatation d'un accent plein d'amertume.

— Entrez!

VII

Alice, la domestique, parut sur le seuil. La bonne figure de brunion luisant, héritée de la tante Toïnette, réussissait, sous un saupoudrage de poudre au musc et encadrée par de savantes ondulations, à transformer les honnêtes traits paysans de la famille en une simili-beauté pour café chantant. Elle était décolletée en pointe et portait sur sa robe trop courte, en retard sur la mode, un soûdisant tablier — qui n'était qu'un chiffon de mousseline, au dire de M^{me} de Belpompe, — et ceci afin de ressembler autant que possible à l'une des femmes de chambre parisienne de M^{me} de Percy-

fret. Sans aucune gêne, ni excuses que des patrons peu à la page auraient pu prendre pour un signe de servitude, elle demanda :

— M^{me} Jules n'est pas ici?

— Je vous ai déjà dit qu'on ne frappe pas dans un salon. Où étiez-vous tout à l'heure? Je vous ai appelée plusieurs fois.

— J'écrivais dans ma chambre.

— Vraiment? Et qu'y a-t-il maintenant pour votre service?

Mais Madame a pris en vain son grand air sarcastique :

— M^{me} Jules a commandé un soufflé...

— Eh bien! Vous aurez le temps de le confectionner, je suppose, quand vous aurez achevé votre correspondance, ou vos mémoires.

A demi tournée vers la porte, M^{me} de Belpompe aperçoit de biais Simone qui paraît absorbée par la composition d'une lettre :

— Toi aussi? A qui écris-tu donc encore?

Et prenant à témoin M. Peyrossac :

— Toujours des billets par-ci, des petits mots par-là,... et pas même en français, car, écrivant à propos de tout et de rien, on ne sait même plus tourner une épître. Que de temps perdu! Et vous voyez, mon ami, c'est ainsi que du salon ces manies gagnent la cuisine. Oh! cette invention démocratique de la carte postale!

Constatant alors qu'Alice ne s'est pas retirée, M^{me} de Belpompe interrompt son réquisitoire, et, avec impatience :

— Eh bien! qu'est-ce que vous faites encore là, plantée?

— J'attends... pour les œufs, dit naïvement la servante.

La voix de Simone s'élève, impertinente :

— Vous attendez que nous les pondions?

Mais sa grand'mère, scandalisée, enjoint d'un

geste impératif à la domestique de sortir, puis, éclatant :

— En voilà des façons ! et à une servante ! Comment voulez-vous que nos gens nous respectent ?

Simone se rapproche du foyer en léchant son enveloppe :

— Voilà ! Je répondais à l'invitation de M^{me} de Percyfret. Un thé-tango au château des Douves, jeudi prochain.

— Tu ne me feras pas croire que la baronne de Percyfret tolère cette danse impudique dans ses salons où, du temps des Pestut, la valse même était interdite !

Mais Simone se met à rire de bonne humeur :

— Tolère... Elle tangué elle-même dans la perfection, bonne-maman.

— Où allons-nous ? Où allons-nous ? répète la vieille dame renversée. Et vous avez vu le genre de cette mère et de sa fille ! C'est-à-dire que la Dame aux Camélias de notre jeunesse eût paru auprès d'elle le type du comme il faut et du bon ton.

— Mais ce n'est pas inconvenant du tout, bonne-maman : la baronne danse avec son fils !

Alors Esilda de Bolpompe lève les bras désespérément :

— Eh bien ! j'espère que ta mère te défendra d'y aller.

VIII

— Comment allez-vous, par ce vilain temps, mon cousin ?

M^{me} Jules venait d'apparaître à sa façon discrète d'ombre. Elle en avait la mélancolie touchante, et M. Peyrossac, ébranlé par le réquisitoire de sa filleule, devait reconnaître combien elle paraissait jeune à quarante ans : « Car elle est née tel jour de telle année », songeait-il, les dates s'inscrivant minutieusement dans sa mémoire précise. Elle conservait ces yeux purs au charme de jeune fille en fleur si prenant chez une femme qui a traversé des épreuves. Ses pensées intimes, elle ne leur avait jamais permis de convulser ce masque de sérénité, acquis par dure expérience, et sa mise soignée, ce noir qu'elle avait adopté dès longtemps, arguant de son veuvage, accentuait sa distinction.

— ... Ne vous levez pas, je vous en prie.

— Tes névralgies s'accommodent-elles donc du temps mieux que mes rhumatismes ?

— Vous savez bien que c'est le jour de ma réunion d'ouvrage. Il y a tant à faire dans le domaine social !

— Ta fille t'aide, je pense ?

Simone avait jeté ses deux bras autour des épaules de sa mère : guère plus grande, mais combien musclée auprès de la frêle femme ! Et cette surabondance de sève causait l'impétuosité de ces détentes brusques : accès de tendresse succédant à ces humeurs noires qui faisaient fuir la jeune fille seule à bicyclette ou à pied, pour la plus grande

inquiétude de sa mère : « Être toujours obligée de mentir, d'inventer des circonstances... », soupirait la pauvre Marie.

Aux derniers mots de son parrain, c'est Simone qui répond avec vivacité :

— Mais certainement, parrain, je fais le catéchisme tous les dimanches aux petits garçons. Qu'ils suivent seulement mes conseils, l'avenir de cette France, sur le sort final de laquelle vous gémissiez tous, est assuré !

M^{me} de Belpompe lança, sarcastique :

— La jeunesse de nos jours ne doute de rien.

Elle ajouta, ayant embrassé sa fille, et sans interrompre le cliquetis de ses aiguilles :

— Moi, je vous avouerai que, même sur le chapitre charité, je trouve qu'on lui donne trop d'importance. Sous prétexte d'œuvre, on lâché les jeunes filles dans les quartiers les plus excentriques, elles font même des conférences ! Après père et mère elles en remontreront bientôt à leur curé ! Autrefois nous accomplissions le bien avec plus de discrétion... Moins gonflées de science et de notre importance, nous n'en faisons pas moins d'excellentes épouses et de bonnes mères.

Le nez en l'air, impertinente, Simone constate entre ses dents :

— Il est évident qu'on peut avoir huit enfants et demi sans ça !

Mais Marie, toujours inquiète d'éviter des discussions inutiles, s'interpose tout de suite :

— Laissons donc ces sujets d'éternelle discorde, ma mère. Vous vouliez profiter de la visite du cousin Fernand pour causer de l'avenir de Simone.

— En effet. Et comme vous êtes, mon cher Fernand, le seul homme de la famille auquel ma petite-fille accorde quelque crédit, j'ai pensé que votre influence nous aiderait à lui faire connaître à la fois son intérêt et son devoir.

Elle appuyait intentionnellement sur « intérêt » et « devoir », et Simone dressa l'oreille.

— Vous êtes le parrain de Simone, mon cousin; en toute occasion vos conseils nous furent précieux.

Marie se hâte de jeter de l'huile dans les rouages qui, elle le prévoit, vont grincer. Elle avait pris place sur la bergère, un peu en retrait, en faisant signe à sa fille qui se laissa tomber à ses pieds sur un gros coussin, les jambes en tailleur. Et, railleuse :

— C'est bien solennel !

M^{me} de Belpompe retient un geste de mécontentement devant l'attitude de Simone, mais demande seulement en regardant Marie :

— Tu veux parler, ma fille ?

— Parlez, maman.

— Soit ! — Elle se retournait vers M. Peyrossac impassible en face d'elle. — Simone, jusqu'ici, a refusé avec insouciance de se prêter à la moindre entrevue matrimoniale. Or, elle a passé vingt ans, elle prend le goût *dangereux* de l'indépendance, et les épouseurs n'abondent pas à Gardon-les-Vertus.

— Il y en a ailleurs, marmotte la jeune fille en garde

— Tu dis?... Bref, nous avons aujourd'hui une proposition qui nous plaît énormément. Écoutez cela, Fernand : c'est la Providence ! Un notaire qui s'installe à Gardon-les-Vertus et qui rachète justement l'étude de mon pauvre Adéodat. L'occasion unique se trouve donc de renouer la tradition qui nous fut toujours chère — et que mon gendre a si malheureusement brisée...

Marie tressaille en appuyant une main sur la tête de sa fille. Mais, nul ne soufflant mot, M^{me} de Belpompe reprend :

— Paix à ses cendres. Donc, pour voir réaliser ce mariage qui, en faisant la sécurité de Simone et de sa mère, relèverait l'honneur de la famille...

— Oh ! l'honneur ! risque Simone, encore retenue par la main maternelle.

— ... Mais pour ce mariage seulement, je ferai un sacrifice en avantageant Simone sur ma fortune personnelle. Tu entends, Marie ?

— Oui, maman.

— D'après les renseignements les plus sérieux, ce prétendant offre toutes les garanties d'honorabilité, de fortune : en somme, le bonheur.

Cette fois, malgré la pression désespérée des doigts sur la tête qui frémit, la voix de Simone s'élève, d'une si tranquille impertinence que sa grand'mère en reste un instant déconcertée :

— Est-il bien mûr ?

— Un homme sérieux n'a pas d'âge. Il a celui qu'il faut à ta tête exaltée.

— Oh ! bonne-maman, ne croyez pas que l'âge soit un obstacle, s'il me plaît... Mais, il ne me plaît pas...

— Tu as dit ?

Marie, inquiète, se penche vers sa fille :

— Ma chérie, ma chérie ! Attends !

Mais Simone se hausse jusqu'à s'appuyer, un bras posé sur les genoux de la pauvre femme, et à cette question très ferme de l'enfant :

— Maman, cela comblerait-il tout spécialement votre plus cher désir si j'épousais ce monsieur ?

Elle ne sait que balbutier :

— Je désire uniquement ton bonheur.

— Il n'est pas là, maman.

Elle tournait vers sa grand'mère un visage décidé :

— Bonne-maman, je suis bien fâchée de vous contrarier, mais le notaire, la tradition, j'envoie tout..

Un geste expressif achève la phrase.

M^{me} de Belpompe, anéantie, ne peut que s'exclamer en perdant ses aiguilles :

— Ces façons !

Cousin Fernand, ses yeux braqués de l'une à l'autre des trois femmes, n'avait pas proféré un mot. Il ouvrit la bouche pour dire seulement d'un ton de reproche :

— Ma fille ! Ma fille !

Mais Marie, de plus en plus inquiète, tremblait. Elle sentait que le coup, lancé maintenant, allait atteindre son cœur.

— Simone, tu as une raison...

— Eh bien ! oui !

Elle se levait, résolue. Et, brusquant l'aveu :

— Petite mère, tu sais, Paul Gilbert, c'est lui que je veux !

Ouf ! ça y est ! M. Peyrossac semble soulagé.

Esilda, abasourdie, répète : « Paul Gilbert ? » tandis que Marie murmure entre ses dents serrées :

— Je m'en doutais.

— Paul Gilbert ? Qui ça, Paul Gilbert ?

La surprise, quelque réminiscence, paralysaient un instant le courroux de M^{me} de Belpompe. Marie contraignit sa voix tremblante à prononcer avec calme :

— Ma mère, M. Gilbert est le frère de cette jeune fille dont nous avons fait la connaissance en Suisse.

— Ce jeune homme sans le sou, à la recherche d'une position sociale ?

— Il en aura une, n'ayez pas peur. Les places ne manquent pas dans le monde, bonne-maman, quand on a du courage, pas de préjugés étriqués et une femme vaillante. Or, je suis prête, quoi que vous en pensiez, à aider mon mari.

— Voyez-moi cette outrecuidance ? Et où cela, je vous prie, Mademoiselle ?

Les yeux de Simone tombent un instant sur sa mère, et elle retient encore les paroles qui allaient jaillir, fouettées par l'opposition dédaigneuse de

M^{me} de Belpompe. Marie, les mains sur son cœur, semblait le défendre contre cette épée que chaque mot des duellistes rapprochait du but, et l'anxiété la faisait pathétique à émouvoir. Mais les deux caractères qui s'affrontaient, si semblables dans leur fond volontaire et orgueilleux, épuisaient à cette minute l'amertume amassée dès longtemps. Grand'mère Eclair rééditée deux fois, rien n'arrêterait plus sa violence à la puissance deux.

— Où que ce soit, reprit la jeune fille, après une courte hésitation, je le répète, je suis prête à le suivre.

Et comme M^{me} Jules ouvrait la bouche en une grimace de souffrance, l'enfant impétueuse y pose ses doigts frémissants, comme un sceau :

— Maman! Maman! Attends de savoir. Ne dis rien, ne dis rien encore!

Alors Marie laisse tomber sa tête dans ses deux mains et ne bouge plus. L'épée reste en suspens, le cœur essaye de se resserrer autour du doute. Elle a dit : « ... encore, ... rien encore ».

Cependant, M^{me} de Belpompe s'était reprise, et apostrophant son cousin :

— Cette enfant est folle à lier! Eh bien! qu'est-ce que vous dites de ça, Fernand? Vous restez là absolument pétrifié... Il est vrai qu'il y a de quoi!

— Mais... ma chère amie, hasarde le vieillard, j'attends, je réfléchis. Vous vous emballez toutes. Tch! Tch! Tch!!!

— C'est tout réfléchi, je gage. — Elle répète le geste dont Simone tout à l'heure balayait les traditions. — Le projet... personnel... de Simone est déraisonnable, ... absurde, ... et nous nous opposons absolument tous à cette boutade d'enfant gâtée.

— Ce n'est pas une boutade. J'épouserai Paul Gilbert ou personne.

— Vraiment? Et comment cela, s'il vous plaît, Mademoiselle?

— Parce que je l'aime.

— La belle raison!

— En avez-vous eu d'autres meilleures, bonne-maman?

Esilda de Belpompe, abandonnant le sarcasme, se redresse avec noblesse :

— De mon temps, ma fille, on promettait d'aimer celui qu'on épousait.

C'est alors que M. Peyrossac jugea opportun de s'interposer :

— Voyons, Esilda!

— De mon temps, on préfère commencer par aimer, c'est plus sûr, continuait Simone hors d'elle.

— Voyons, voyons, petite!

Il était debout et, ses vieilles mains tendues alternativement vers l'une et vers l'autre, essayait de tenir tête aux deux femmes.

— Oh! vous croyez que vous allez l'arrêter, mon pauvre ami! Amour, passion, plaisir, elles n'ont que ces mots en bouche, aujourd'hui. Tant mieux si de temps à autre le devoir s'en accommode! N'a-t-on pas inventé le divorce? Ah! Ah!

— Soyez calme, mon amie.

Comme Simone allait encore riposter, il la prit par le bras, la ramena devant le bureau :

— Toi, va t'asseoir, et fais-moi le plaisir de ne pas nous manquer de respect ou... je t'abandonne, ajoute-t-il à son oreille.

Ce petit mot a le don de calmer l'enfant en révolte. Un immense soulagement lui venait aussi de l'aveu tant redouté à l'avance. Machinalement, pour calmer ses nerfs et peut-être la démangeaison de s'interposer entre les répliques qu'échangent les arbitres de sa destinée, elle se prend à feuilleter ce cahier d'Esilda si singulièrement tombé entre ses

mains à cette heure dramatique. Et ses yeux s'arrêtent sur cette page, marquée d'un signet, interrompue il y a soixante ans — interrompue? pourquoi? — et oubliée là, dans le mystère d'un tiroir secret!

Huit jours sans avoir aperçu le « travailleur fidèle » devant la fenêtre de son humble mansarde! Serait-il parti?...

Au fur et à mesure de sa lecture, un sourire déteint les traits de la jeune fille, et le réquisitoire que sa grand'mère continue, renversée de tant d'impudence, Simone le souligne malicieusement à mi-voix de commentaires empruntés au passé de la sévère aïeule.

— Encore faut-il lui dire ce que c'est, le mariage, pour des femmes comme nous : quelque chose de positif, de durable — le reste, baliverne! Crois-tu donc, petite sotte, que les hommes se marient uniquement pour chanter l'amour au clair de lune!...

... Votre main tenait la mienne, vous m'avez montré le ciel plein d'étoiles où s'inscrivait votre rêve...

bourdonnait la voix sur un ton élégiaque.

« Monsieur Paul... »

Il s'appelait Paul aussi?

— ... Et il est bien préférable qu'il en soit ainsi, au demeurant, car la passion, l'amour, feu de paille... Ce n'est point, crois-le, chrétiennement, l'aventure sentimentale que bénit l'Église dans le sacrement du mariage.

— « ... Vous êtes ma pensée constante, mon unique souci... »

Satisfaite de l'attention qui accueillait ses paroles, le ton de M^{me} de Belpompe s'apaisait peu à peu.

— Mais vos éducations libres que je déplore pour cela vous élèvent plus, actuellement, pour faire des compagnes de plaisir que les gardiennes d'un foyer sage.

— ... « Si d'insensibles parents voulaient nous séparer, s'éteindrait lentement ma vie... »

La tête agitée de tressaillements, et la voix de trémolos, Simone, prise à cette parodie qui l'amuse follement, n'a pas vu cousin Fernand se lever sans bruit, intrigué par ce roucoulement qui accompagne en sourdine la mercuriale de sa vieille amie. Il est passé derrière sa filleule et lui enlève prestement le carnet :

— Par exemple...

Comme un petit coq, Simone, toute rouge, se dresse, mais M. Peyrossac, le regard sévère, met un doigt sur sa bouche :

— Ecoute, et sois convenable, entends-tu ?

Le bouillonnement s'apaise de nouveau :

— Lisez, lisez, parrain ! C'est formidable ! Dire qu'elle a pensé tout ça autrefois !

— Eh bien ! Qu'as-tu à répondre ? Dis-le tout haut au lieu de marmonner dans ton coin... Ah ! vous consolez la victime, pauvre vieux troubadour !

Alors, et tandis que M. Peyrossac, un peu vexé, reprend sa place, après avoir fait disparaître le carnet dans sa poche, Simone s'est levée et se rapproche de sa grand'mère.

— Vous vous trompez, bonne-maman. Je n'ai pas l'intention d'être seulement une compagne de plaisirs, mais surtout une compagne de peine...

L'accent est posé, si grave, que Marie desserre ses mains autour de son visage et regarde sa fille,

décidée à lutter pour son bonheur. Le nœud du drame, elle le pressent, les mots qui vont suivre le dénoueront enfin.

— ... Le jeune homme qui veut m'épouser...

— Il s'est permis de te le faire savoir sans notre assentiment? Est-ce qu'il te prend pour une enfant trouvée?

— Les circonstances l'ont empêché de vous parler encore. Il n'avait pas de situation, et pourquoi ne le dirais-je? Vos idées strictes, bonnemaman, m'ont fermé la bouche jusqu'au jour où j'ai été sûre de la possibilité de notre union. Il entreprend une œuvre longue où il faut de la patience, de l'énergie et l'aide réconfortante d'une compagne. Je ne me crois ni romanesque ni dénaturée parce que je me sens le courage d'être cette aide. J'en suis fière.

— Mais, petite malheureuse, argue la grand'mère un peu démontée, tout cela, ce sont des mots. Fernand, vous l'entendez?

— Elle est éloquente, constate M. Peyrossac.

— Et Marie? Tu ne dis rien? Tu savais cela?

Marie secoue la tête sans répondre.

Alors, Simone, la voix émue :

— Non, maman ne savait rien. Qu'elle me pardonne, mais je n'ai pas voulu la tourmenter à l'avance. Je savais qu'elle serait broyée, bonnemaman, entre vous et moi.

— Et tu t'es imaginé que nous allions comme cela donner notre consentement, que nous te laisserions enlever sans plus de garantie par un monsieur qui habite... Où comptes-tu le suivre, au fait, ce monsieur?

— En Tunisie.

— Oh!...

Ce cri, c'est Marie qui l'a étouffé. Et Simone continue sans l'entendre :

— Certes, je sais que j'aurai de la difficulté à vous convaincre. Je vous demande seulement de ne pas dire non à priori. Et quand vous aurez toutes les garanties qu'on vous donnera...

Elle fait un pas vers sa mère et, priante :

— ... Alors, maman... maman, vous direz oui?

Un dur sanglot répond. M^{me} Jules, vaincue, a reçu le coup et son cœur fendu se vide en larmes déchirantes :

— Alors, tu me quitterais?

Simone s'est mise à genoux, l'entoure de ses deux bras.

— Maman! Petite mère, je t'en prie...

Mais Marie, égarée, n'entend plus rien. Elle ne sait que répéter, en baisant passionnément la jeune tête étreinte à deux mains, et ses épaules, et ce qui tombe sous ses lèvres, jusqu'à ce qu'elle la tienne toute, emprisonnée, serrée :

— Ma fille, ma petite fille chérie, te voir partir, vivre sans toi,... vivre sans toi...

— Maman, calme-toi... Ecoute,... la Tunisie, ce n'est pas si loin! Tu viendras avec moi... si... si... Tu verras,... cela changera ta vie si triste... Oh! comme nous t'aimerons! Tu connais Paul, toi, tu sais qu'il est un être exquis, le meilleur... Ne pleure pas... Oh! ne pleure pas, petite mère, tu me fais tant de peine!

Ainsi, la voix coupée de larmes, la plainte naïve de Simone berce la douleur maternelle. Mais Marie ne peut réprimer un sanglot si poignant que les vieillards en conflit auprès du foyer se retournent, saisis.

— Voyons, Marie, ne te mets pas dans cet état.

— M^{me} de Belpompe venait appuyer avec une autorité affectueuse ses mains gantées de mitaines sur les fins cheveux gris. — Tu n'as qu'à parler avec ton droit maternel, qui, dans l'occurrence, est le

bon sens même. Cette enfant t'en remerciera plus tard. Et à moins qu'elle n'ait pas de cœur...

Puis, dans un sursaut d'indignation :

— Ah! tu fais une jolie besogne toi, vilaine petite égoïste!

Simone, non moins indignée, hors d'elle de chagrin, se redresse en face de sa grand'mère :

— Egoïste? C'est vous qui êtes injuste, bonne-maman. Après tout, maman n'aurait pas besoin de me quitter si vous la laissiez partir avec moi. Je l'amènerai, oui je l'amènerai, et elle sera plus heureuse, bien plus heureuse qu'ici...

— Ingrate! — Madame de Belpompe chancelle, frappée au vif. — Ingrate! Après ce que j'ai fait!...

Courroucée, elle toisait les deux autres, Marie tamponnant ses yeux et Fernand anéanti, qui essayait en vain d'interrompre :

— Mais... Simone! Mais... ma chère Esilda!

— ... Peut-être lui donnez-vous raison! « Honore tes père et mère!... » Ah! la formule désuète..., comme moi!

Et, sans souffle, la vieille dame se laisse tomber dans son fauteuil. Cependant, à ce point de gravité qu'atteignait le débat, M^{me} Jules, se faisant violence, reprenait son sang-froid.

— Je vous en conjure, ma mère, ma fille, n'evenimons pas notre peine par des mots blessants que nous regretterons. J'ai eu un moment de faiblesse impardonnable, enfantin... Ayez pitié! J'ai le droit de vous le demander, car dans ce conflit entre vous, l'enclume c'est mon cœur... Je vous supplie donc d'abandonner pour aujourd'hui cette discussion pénible, nous avons besoin toutes les trois de reprendre nos esprits... de réfléchir.

Et comme M^{me} de Belpompe paraissait soudain épuisée au fond de son fauteuil :

— Ma mère, laissez-moi vous ramener dans votre chambre. Excusez-moi si j'ai besoin de me re-

cueillir dans la mienne, bon cousin Fernand. — Elle lui tendait sa main qu'il prit dans les deux siennes. — Faites-moi la grâce de garder cette enfant un moment, sermonnez-la... Je vous la confie. A demain, voulez-vous?

— Soit, demain, à vos ordres.

M. Peyrossac ajoute avec une inflexion de pitié en ouvrant la porte devant les deux femmes :

— Et confiance!...

IX

— Eh bien! Tu le touches du doigt, j'espère, le fruit de cette belle éducation dont, tu me rendras cette justice, je t'avais prédit le résultat.

M^{me} de Belpompe venait de rejoindre Marie dans sa chambre. M^{me} Jules, souffrante, s'était fait excuser au déjeuner, enfermée chez elle depuis la veille au soir, et Simone n'avait pas reparu, partie de grand matin à bicyclette pour Les Vergers.

M^{me} de Belpompe avait donc déjeuné seule, dans la salle à manger. Devant la domestique qui la surveillait d'un œil de satisfaction insolente, la vieille dame avait joué son rôle sans défaillance, s'efforçant de mastiquer avec la lenteur coutumière les aliments qui refusaient de passer son gosier. Mais après, elle était montée en désarroi chez sa fille, quoi qu'elle s'obligeât à penser le contraire. Une telle intensité de douleur chez la douce Marie la surprenait. Et voici que l'orgueilleuse habitude d'avoir raison trahissait, dès les premiers mots, le

sentiment de pitié réelle qui la menait auprès de l'affligée. Marie eut un geste de souffrance comme pour éloigner le calice qu'on rapprochait à nouveau.

— Ma mère, je vous en prie, laissons cette question. J'ai élevé ma fille comme j'ai su... comme j'ai pu. Où m'avait blessée une éducation austère, j'ai tâché que ne le fût pas ma fille... Ce sont, je suppose, les réactions involontaires des générations qui se suivent.

Bien qu'elle la ressentît, M^{me} de Belpompe ne releva pas l'amertume de ces paroles.

— Tu as tout sacrifié pour elle, tout, et elle te plantera là sans un remords!

Des larmes aussitôt refoulées montèrent aux yeux de Marie.

— Mes sacrifices, elle s'en souviendra aux heures mauvaises.

— Trop tard, peut-être.

— Ne soyons pas si sévères, ma mère, c'est une enfant. Elle aime sincèrement, avec toute sa jeunesse exclusive, tout son cœur neuf! Et jusqu'au sacrifice qu'elle doit faire d'elle-même en se séparant de nous, jusqu'à cette vie de lutte qu'elle accepte non sans courage pour ses débuts de femme, exaltent sa résolution.

Esilda se fit sarcastique.

— Tout à l'heure, elle sera héroïque.

— Vous ne voulez pas me comprendre, poursuivait Marie, pas plus que vous ne pouvez la comprendre, elle. Voyez-vous, ma mère, avec les progrès on n'ose plus même dire à la vapeur, de notre époque, sans les transitions qu'ont connues d'autres temps, entre vos deux générations, il n'y a pas moi seulement : il y a un monde!

— Tu vas philosopher, toi aussi!

Une nuance indéfinissable teintait la réflexion de la vieille femme.

— Eh! ma mère, reprit Marie avec véhémence, c'est peut-être l'échappatoire pour les intermédiaires qu'une loi fatale sacrifie toujours. Je n'ai pas eu, hélas! les moyens de vous faire comprendre l'une à l'autre mutuellement, mais je sais du moins pourquoi vous ne vous comprenez pas.

— La belle compensation! Où veux-tu en venir?

— A ceci. Si l'avenir du jeune homme que Simone aime offre les sécurités suffisantes, *je ne m'opposerai pas à cette union.*

Elle avait insisté avec une autorité inhabituelle sur cette déclaration. Sa mère la regarda un instant sans répondre. Alors, presque tendrement :

— Mais, malheureuse! tu t'es vue tout à l'heure désespérée, à demi folle. Je te connais, tu en mourras!

— Oh! maman, fait Marie pathétique, le chagrin tue si lentement!

— Mais à l'âge de Simone, nous savons bien, toi et moi, qu'il ne tue pas du tout, surtout chagrin de cœur! Non! Vois-tu, Marie, je ne te comprends pas non plus. — Elle reprenait son accent énergique. — Par faiblesse, tu vas arracher le tien — cœur — pour offrir à ta fille le premier dont elle s'amourache, comme aux jours difficiles tu t'es privée d'un manteau d'hiver pour lui acheter une belle poupée! C'est fou! Surtout quand nous avons, d'autre part, tous les atouts pour lui composer un bonheur solide dont elle nous saura gré quand elle aura oublié l'autre... Et je ne lui en donne pas pour longtemps, si tu sais y faire.

Marie lève sur sa mère des yeux élargis, comme vidés du présent :

— Et si elle ne m'en remercie jamais?

— Roman! roman! Tiens, il me semble que je me revois il y a cinquante ans, dans le même salon

où nous étions hier, écoutant l'arrêt de mon père et de ma mère. Moi aussi, j'avais eu l'idée d'une bluette, et Dieu sait si j'ai jamais eu le loisir d'y penser ou de le regretter ! Et toi-même, le jour où nous t'avons présenté un futur, tu n'étais pas emballée...

— Mais moi, ma mère, je n'ai pas été heureuse...

Elle dit cela simplement, sans élever la voix, et sa mère s'y méprit :

— Évidemment, ce pauvre Jules n'a pas réussi comme on espérait... Son krach pitoyable...

— ... Est la seule chose qui nous ait rapprochés, ma mère. La pitié a fait germer dans mon cœur la tendresse. On m'a beaucoup plainte à cette époque... Quelle ironie ! Ce fut le moment le moins malheureux de notre union.

— Mais, Marie, tu me confonds !... balbutiait M^{me} de Belpompe au comble de la surprise. Comment, Jules te rendait malheureuse, par-dessus le marché ? Il était infidèle ?

— Je ne crois pas... Je ne sais pas. Ma pauvre mère, tant de choses, outre l'infidélité, désunissent les ménages. Jules et moi nous n'avions en commun pas un sentiment, pas un goût, ... pas même un défaut !... et point surtout d'amour pour voiler ces abîmes, pour joindre nos deux vies parallèles, aux haltes...

Grave, M^{me} de Belpompe interrompit :

— Vous aviez le devoir.

— Oui, nous avons le devoir, répète Marie sans sourciller. Mais, maman, quelquefois, le devoir c'est du pain sans beurre. Et je voudrais qu'elle eût aussi du beurre, ma fille, ma petite fille chérie, tout celui que je n'ai pas eu.

La passion vibrait dans ses derniers mots, si pathétique, que M^{me} de Belpompe murmura attendrie :

— Ma pauvre Marie !

Mais Marie continuait d'une voix unie, égale, comme parlant en elle-même :

— Alors, je me suis toujours dit, dans mes heures de détresse, quand je pensais à son avenir, que si Dieu plaçait sur sa route un être digne d'être aimé d'elle, un cœur qui la comprît, qui fit battre le sien, dût-elle m'échapper à l'autre bout du monde, je laisserais s'accomplir sa vie. Et si j'ai eu tout à l'heure ce mouvement de désespoir affreux en entendant le nom de celui qu'elle aime, c'est que j'ai su tout de suite, en ma conscience, que le sacrifice était consommé. De loin, je n'avais pas réalisé que ce serait aussi foudroyant, aussi douloureux...

M^{me} Jules reprend dans ses deux mains sa tête qui fléchit, et ne bouge plus. Alors Esilda de Belpompe, émue, se penchant silencieusement, embrassa sa fille prostrée.

Devant cette pauvre forme anéantie, et aussi sans doute devant ce monde de sentiments inconnus qu'elle venait d'évoquer aux yeux de la vieille femme dont la vie sans vains regrets, sans remords, sans un doute sur ses droits et devoirs avait eu un cours de beau fleuve, pour la première fois peut-être Esilda de Belpompe sentait chanceler sa confiance en soi.

X

Le coup de sonnette particulier de M. Peyrossac ayant arraché les deux femmes à leurs mutuelles réflexions, elles étaient descendues ensemble dans la « pièce à toujours ».

— Regardez-la, mon ami! — M^{me} de Belpompe présentait la Mater Dolorosa au pâle sourire accueillant le vieil ami, mais dans le son de cette voix familière, grondeuse, M. Peyrossac discernait déjà une note étrangère. — Regardez-la, elle est en train de préparer l'ultime folie de son existence. Mais nous saurons bien l'en empêcher, dites, Fernand!

Une anxiété perçait sous cet inhabituel appel au secours.

— Nous allons voir, nous allons voir..., répéta l'arbitre, sans se compromettre. Pour l'heure, je vous ramène l'enfant. Figurez-vous qu'elle m'est arrivée comme je finissais de déjeuner, venant des Vergers, m'a-t-elle dit, dans un réel état de détresse.

Et, surprenant le mouvement de Marie :

— Va retrouver ta fille, elle est inconsolable du chagrin qu'elle te cause; elle ne s'y attendait pas, proteste-t-elle, et parle même de renoncer au mariage... pour un temps. C'est toujours ça de gagné! conclut-il à mi-voix, tandis que M^{me} Jules se hâte vers le désespoir de l'enfant chérie.

Il ajoute sur le seuil :

— Va, et ne la ramène que contrite, je veux qu'on fasse la paix toutes les trois, avant mon départ.

XI

— Alors? interroge M^{me} de Belpompe, dès qu'ils sont seuls, en indiquant à son commensal le fauteuil en face du sien au coin du foyer.

— Il ne fait plus froid aujourd'hui, le vent a changé, constate M. Peyrossac en s'éloignant légèrement du feu.

Mais sa partenaire, impatiente, de reprendre :

— Vous avez fait entendre sagesse à la rebelle?

M. Peyrossac gratte son menton rasé :

— Eh bien! ma bonne amie, c'est sérieux.

M^{me} de Belpompe se carre dans son fauteuil et son regard moqueur parcourt le vieil homme perplexé, tête penchée :

— Ah! Ah! pauvre Fernand! Elle a donc aussi tourné pour la première fois votre vieille tête?

M. Peyrossac redresse cette vieille tête offensée :

— Ce serait la seconde fois, pardon, Esilda. Elle n'a rien tourné du tout, seulement j'apprécie que cette enfant a le droit, après tout, de choisir le monsieur avec lequel elle passera tous ses jours jusqu'à la mort. Nous devons prendre tous les renseignements possibles sur le côté positif de l'affaire,

mais, s'ils sont suffisamment bons, je crains que vous ne puissiez imposer votre volonté à Simone, mon amie.

Il avait plaidé tout d'une haleine, fouetté par l'incompréhension irritante de son amie vénérée. Mais, surprise d'abord, elle fit front :

— Eh bien ! moi, la vieille femme, je lutterai donc seule contre ce que je qualifie... démence ! Partir pour la Tunisie, l'Afrique ! le désert, pour quoi pas ?

— Permettez-moi de vous dire, Esilda, que dans ces questions vous ne tenez pas assez compte du sentiment.

Et sous le regard de pitié qui le toise :

— Il en est de très profonds, de très fidèles que le temps n'use pas.

M^{me} de Belpompe persifla, un demi-sourire au coin de la lèvre :

— Vous en avez rencontré beaucoup, Fernand ?

M. Peyrossac, écartant ses deux avant-bras, a le geste de présenter sa personne aux yeux honnêtement aveuglés qui n'ont jamais su voir au-delà des apparences. Et, gravement :

— Regardez-moi, Esilda : j'en suis un exemple.

— Vous?... Vous avez eu, à l'insu de tous, un amour caché?... contrarié?... Décidément, constate-t-elle, moqueuse, c'est le jour des découvertes dans le cœur de mon entourage.

— Cela vous surprend ? reprit le vieillard d'un ton de reproche où, pour la première fois, perce l'amertume. Vous n'avez jamais songé au jardin secret que chacun porte en soi ? Vous n'avez jamais été tentée d'en entre-bâiller la porte ?

— Quand vous voudrez bien me parler en bonne prose, mon cher ?

— Esilda ! — M. Peyrossac rapprochait son fauteuil et, changeant de ton : — Esilda, vous rappe

lez-vous ce jour, il y eut cinquante-trois ans tout à l'heure, où je vins vous voir avec des gants blancs?

— Ma foi, je me souviens des gants. Vous n'avez jamais voulu me dire pourquoi ils étaient blancs. Attendez donc : c'était le jour où l'on me présenta Adéodat.

— Justement. On attendait Adéodat que vous épousâtes, mais ce qui m'empêcha surtout de vous confier le secret de mes gants blancs, c'est que je vous surpris à ce même bureau où hier j'ai trouvé votre petite-fille rêvant aussi à ses amours.

— Vous croyez que vous ne mélangez pas un peu, là, votre feuilleton de l'*Avenir de Gardon-les-Vertus*?

Sans répondre à ce persiflage, M. Peyrossac avait tiré de sa poche le carnet retrouvé si opportunément par Simone :

— Écoutez ceci :

Reviendra-t-il, ce soir inoubliable qui marquera ma destinée?... Votre main tenait la mienne,... vous m'avez montré le ciel plein d'étoiles... Vous êtes ma pensée constante...

— Attendez.

Si d'insensibles parents voulaient nous séparer, monsieur Paul, s'éteindrait lentement ma vie!

— C'est ma petite-fille qui se permet d'écrire de telles sornettes à son Paul? Mais elle en devient lyrique!

— Non. Esilda : c'est vous.

— Par exemple!...

D'un geste prompt, elle avait enlevé le carnet et, réajustant ses lunettes, l'examinait :

— *Journal d'Esilda, 1868!* C'est bien écrit. Par exemple! Dieu sait si j'avais oublié ça!... En effet : Paul Gilbert. Voilà où j'avais entendu ce nom.

— Et ce Paul Gilbert qui veut épouser Simone est le petit-fils de l'infortuné aviateur qui vous fit romanesque un instant.

— Tiens ! Quelle coïncidence ! répétait la vieille dame. Paul Gilbert... Alors j'ai été une fois presque aussi sotté que ma petite-fille : c'est ce que vous voulez me démontrer ? Mais voilà ma réponse !

D'un réflexe, elle envoyait le carnet au beau milieu des flammes. Et, triomphante :

— Voilà ma preuve ! Paul Gilbert, marié de son côté, comme moi du mien, puis tué par ses chimères comme l'avait prévu mon oncle le conseiller, a laissé une famille dans la gêne qui me paraît continuer ses nobles mais pénibles traditions, tandis que moi, votre servante, au gré de mes parents, j'ai été très convenablement heureuse avec mon notaire. Ainsi, tout le monde a été satisfait.

— Non, pas tout le monde, Esilda.

— Et qui donc, je vous prie, ne l'a pas été ?

M. Peyrossac a de nouveau une mimique inexprimable :

— Moi.

— Vous ?

— Oui, moi, appuie le vieillard avec courage. Moi qui venais ce jour-là demander votre main et qui, cruellement déçu, vous ai vu escamoter sans pouvoir opposer la moindre résistance.

— Ah ! vous savez, mon ami, celle-là est forte !...

— Alors, vous ne vous en étiez jamais doutée ?

— Grand Dieu ! Vous ? Jamais.

M^{me} de Belpompe s'est effondrée au fond de son fauteuil, et elle se met à rire, d'un bon rire presque jeune.

— Vous trouvez cela drôle ?

— Vrai, mon pauvre Fernand, le même jour, moi

entre deux prétendants et vous troisième larron qui ne sut rien gagner, cela s'appelle jouer de malheur.

Elle réfléchit, elle essuie ses lunettes. Tout à coup, se penchant vers lui, elle pose sa main sur le bras du fauteuil où, très digne, le vieil amoureux essuie ses quolibets. Et, curieuse :

— Dites-moi, vous pouvez bien me l'avouer, à notre âge. Ce n'est point pour... — elle hésite — ... pour ça que vous êtes resté célibataire?

— Si, Esilda. C'est pour ça.

— Mais alors, murmure M^{me} de Belpompe, saisie, vous m'aimiez vraiment beaucoup?

— Je vous aimais... tout simplement, Esilda. Ainsi, vous voyez, enchaîne-t-il après un court silence qu'il jugeait inutile de prolonger, il en est d'autres qui peuvent sentir de même. Quand ils ont commencé une fois, ils continuent... Mais qu'avez-vous, ma vieille amie, vous pleurez?

— Ah! aussi, toutes vos histoires, vos déballages de cœur coup sur coup! Il me semble que je suis au théâtre... — M^{me} de Belpompe s'essuie les yeux. — J'ai un cœur, moi aussi, un cœur de femme... Ce n'est pas une raison parce que je suis vieille, parce que j'ai eu huit enfants...

Dans son émoi, M. Peyrossac achève machinalement la phrase rituelle :

— ... et nourri huit et demi.

— Ne dites donc pas de bêtises... Pour qu'il soit tout entier usé. Croyez-vous que je n'aime pas ma petite-fille et que ça ne crie pas, là, sans que je l'avoue, à l'idée que peut-être je ne sentirai plus ses lèvres chaque matin sur mes vieilles joues et qu'il me faudrait fermer les yeux sans emporter pour la dernière fois son sourire...

— A qui le dites-vous? Ce n'est pas gai de vieillir, ma pauvre Esilda! Mais, après tout, quand on a fait son temps...!

Devant la partie gagnée, il reprenait l'avantage.

— Après tout ! répète Esilda songeuse. — A Dieu vat !

Sans attendre des retours sur soi, peut-être dangereux, Fernand Peyrossac ouvrait déjà la porte, et appelait :

— Marie ! Simone !

XII

Elles entrèrent enlacées, mais M. Peyrossac pousse tout de suite Simone dans les bras que sa grand'mère ouvre pour la recevoir.

— Allons, va, embrasse bonne-maman, et que ce soit fini.

— Pardon, bonne-maman.

L'enfant contrite murmure, toute prête aux gros sanglots, comme jadis la petite fille qui savait alors attendrir l'aïeule :

— ... J'ai été très méchante. Mais, tenez, si je vous fais trop de peine, à maman et à vous, c'est décidé, je ne me marierai jamais !

M. Peyrossac se retourne vivement, et tandis qu'Esilda de Belpompe accueille M^{me} Jules apaisée, il prend sa filleule par les épaules :

— Hum ! ne soulevons pas de nouveau ce lièvre aujourd'hui. Ce qui est convenu est convenu. Nous en reparlerons quand tu auras vingt et un ans, ajoute-t-il à son oreille.

— Au mois de juillet seulement ?

Parrain lève les yeux, lève les mains au ciel, et puis, miséricordieux :

— D'ici là, je prendrai les renseignements, concède-t-il.

Alors Simone se blottit dans ces bras qui, toujours, lui furent paternels. Et, avec élan :

— Mon parrain, vous aussi, il faut que je vous embrasse. Oh ! que je vous aime !

— Ah ! fait le vieillard mélancolique, ramené au passé, c'est la seconde fois qu'on me l'aura dit ici, en cinquante-trois ans ! Si les époques changent, comme l'a dit quelqu'un, les cœurs de femmes restent bien les mêmes !...

FIN

Pour les tricoteuses et les brodeuses

LES ALBUMS de la Collection **AURORE**



TRICOT ET CROCHET

L'album de 36 pages grand format,
EN VENTE PARTOUT: **3 fr. 75**; franco, **4 fr. 25**

BRODERIES MODERNES

L'album de 36 pages grand format,
EN VENTE PARTOUT: **4 fr. 25**; franco, **5 fr.**

LES ALBUMS de La **MODE** et la **MAISON**

40 MODÈLES au TRICOT

36 pages grand format,
EN VENTE PARTOUT: **6 francs**; franco, **7 francs.**

50 MODÈLES au TRICOT pour la Jeunesse

Enfants de 6 mois à 15 ans.
EN VENTE PARTOUT: **8 francs**; franco, **9 francs.**

50 MODÈLES au TRICOT pour Dames

EN VENTE PARTOUT: **8 francs**; franco, **9 francs.**

BRODERIES D'AMEUBLEMENT

36 pages grand format,
EN VENTE PARTOUT: **8 fr.**; franco, **9 fr.**

Collections **AURORE** et **MODE** et **MAISON**

1, RUE GAZAN, PARIS-14'



N° 434 ❖ **Collection STELLA** ❖ 10 Avril 1938

La Collection STELLA

est la collection idéale des romans pour la famille et pour les jeunes filles, par sa qualité morale et sa qualité littéraire.

La Collection STELLA

publie deux volumes par mois. Elle constitue donc une véritable publication périodique. Pour la recevoir chez vous, sans vous déranger, **abonnez-vous** pour **35 francs par an** seulement (au lieu de 48 francs pour 24 volumes à 2 francs)

▼
L'abonnement d'un an donne droit à recevoir, **gratuitement**, en plus de la **Collection STELLA** pendant un an :

UN RELIEUR MOBILE CARTONNÉ

permettant de relier facilement un volume de la **Collection "STELLA"**.

▼
Adressez vos demandes, accompagnées d'un mandat-poste ou mandat-chèque, à
M. le Directeur du PETIT ÉCHO DE LA MODE, 1, rue Gazan, Paris-14^e
————— (Compte chèque postal Paris 28-07). —————